Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Contact a Cleveland

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Contact à Cleveland

CHAPITRE PREMIER

Le *Christina* était en plein centre de la mire. La masse sombre du rafiot pourri se détachait sur les lumières nocturnes de Cleveland. A l'œil nu, le vieux cargo n'était guère qu'une ombre floue, perdue au milieu des ténèbres mouvantes de l'avant-port. Mais pour Bolan, qui l'observait sans relâche grâce à l'équipement ultra-sophistiqué de sa fameuse caravane de guerre, le *Christina* n'avait plus de secret.

Il apparaissait clairement sur l'écran du vidéoscope : un vieux cargo sans signe particulier, amarré à un quai sinistre, mal éclairé, où l'on voyait se déplacer, de loin en loin, une vague silhouette humaine.

En changeant d'objectif, Bolan pouvait observer le bateau dans ses moindres détails : un marin en uniforme montait la garde sur le pont, un autre, près de la passerelle. Plusieurs hublots étaient éclairés et, de temps en temps, luisait l'éclair fugace de cigarettes incandescentes, en différents points du pont principal.

Ce rafiot pourri servait de couverture au non moins pourri Tony Morello, dit Tony l'Ordure, chef cannibale de la « Famille » de Cleveland. Et l'instinct de Bolan lui disait fermement que Cleveland, la perle du Lac Erié, était bel et bien devenue la nouvelle mine d'or sale de la Mafia, depuis l'opération nettoyage de New York.

Tony l'Ordure ne manquait pas d'air. Il contrôlait tout le front de mer, et ses *amici* étaient propriétaires de la flotte libérienne dont faisait partie le vieux *Christina*. Ainsi, tout un contingent de saloperies pouvait tranquillement transiter par le port de Cleveland.

Mais il y avait plus, beaucoup plus encore, sous cette magouille de surface. Il se passait autre chose à Cleveland, du gros, du vrai big business, si important même, qu'un psychopathe de carrière comme Tony l'Ordure ne pouvait pas raisonnablement tenir toutes les cartes dans sa manche. Il était donc inutile de l'abattre sommairement. Ça ne changerait rien. Bolan devait d'abord trouver la faille pour s'introduire auprès des « vétérans », ces hommes d'affaires tout ce qu'il y a de plus respectables, qui jouaient en douce le jeu de la Mafia.

Le rafiot pourri paraissait abandonné, coupé du monde, mais tôt ou tard, quelque chose allait bouger. Un contact avec l'extérieur s'établirait, et l'Exécuteur ne voulait surtout pas le rater.

La persévérance est une vertu qui paie. A la longue.

Et si l'instinct de Bolan disait vrai, c'était précisément maintenant qu'elle allait payer. Une limousine bien lustrée venait de pénétrer à l'extrémité de l'écran. Elle roulait prudemment sur le quai, tous feux éteints, en direction du *Christina*.

Bolan centra le zoom de sa caméra-vidéo sur la voiture, et brancha le système additionnel infra-rouge couplé laser. La limousine avait stoppé à quelques mètres de la passerelle du vieux bateau. Deux hommes en jaillirent, deux tueurs garantis d'origine, malgré les louables efforts d'un coiffeur et d'un tailleur de première catégorie.

L'un des truands inspecta tranquillement les lieux, tandis que son comparse aidait un troisième individu à s'extirper par la portière arrière. Bolan cadra sa caméra-vidéo sur le visage de ce troisième homme. Que trahis-sait-il ? De l'appréhension, de l'angoisse, ou tout simplement une peur panique ? C'était un homme d'une soixantaine d'années, et il portait un costume sombre impeccablement coupé.

Il lança un regard nerveux à la passerelle du *Christina* et commença à avancer d'un pas mal assuré, serré de près par les deux truands.

Ce qui se passa ensuite ne ressemblait pas exactement au déclic que Bolan attendait, mais lui fit tout de même abandonner subitement son rôle de guetteur passif. L'homme en costume sombre, profitant d'un instant d'inattention de ses deux sinistres gardes du corps, avait pris ses jambes à son cou, et filait à toute allure.

L'éclat d'un canon de métal jaillit sur l'écran vidéo. L'un des costauds avait brandi un revolver, mais son collègue, d'un geste sec, le lui fit lâcher, et tous deux se lancèrent à la poursuite du fuyard.

Bolan aussi avait réagi. Avant même d'avoir essayé de comprendre la signification de ce qu'il venait de voir, il avait bondi hors de sa caravane, et se ruait sur son véhicule de chasse, une Jaguar de sport, qui l'attendait juste à côté.

Eh oui, les Cannibales n'étaient pas des tendres en affaires ! Mais, apparemment, quelqu'un de l'extérieur avait courageusement décidé de leur parler raison. Et ce quelqu'un courait pour sauver sa peau.

Bolan courait aussi, et c'était cette même peau qu'il voulait sauver. La Jaguar ne ralentit que lorsque ses phares balayèrent la zone désolée des entrepôts, cherchant le gibier.

Bolan le retrouva plusieurs centaines de mètres au-delà du vieux *Christina*. La victime se débattait de son mieux entre les deux affreux Cannibales qui la tiraient sauvagement en direction du rafiot où il était probablement prévu de lui faire sa fête. Alors l'Exécuteur entra dans la danse, et les deux truands parurent oublier sur-le-champ les festivités prévues. N'écoutant que leur instinct de survie, ils lâchèrent leur proie, et détalèrent, chacun de son côté, vers ce qui leur sembla la voie de salut la plus immédiate.

C'était exactement ce que Bolan avait escompté. Il contourna sans difficulté la victime tombée à terre, et fonça sur le premier costaud qui zigzaguait sur le quai mal éclairé. Il y eut un bruit mou de chair et d'os écrabouillés, quand le long museau racé de la voiture de sport entra en contact avec le fuyard pour l'envoyer dinguer dans la flotte, où il disparut avec un ultime hurlement d'horreur.

Le deuxième costaud s'était planqué derrière un entrepôt, et essayait de réfléchir sérieusement à son problème, quand la Jaguar pointa son nez à l'angle du mur. Bolan jaillit de la voiture, son gros Thunder à la main. L'arme du truand cracha la première, mais celle de Bolan cracha beaucoup mieux, et la rafale de plombs meurtriers réduisit à néant le bel effort du Cannibale en déroute.

Avant même que l'écho de la fusillade-éclair ait atteint l'extrémité du quai, la Jaguar avait reculé. La victime n'avait pas bougé d'un pouce. L'homme en costume sombre avait été un peu malmené, il avait une lèvre éclatée et un œil poché, complètement fermé. Mais ce n'était que le petit côté de son problème. Apparemment, cet homme affalé par terre était en train de faire un infarctus.

Il y avait du mouvement à bord du *Christina* : on avait dû réaliser qu'il se passait vaguement quelque chose sur le quai. Bolan opta alors pour la solution la plus raisonnable, et, attrapant à bras le corps l'homme agonisant, il le déposa dans sa voiture et décampa.

Le type n'était pas très frais. Il cherchait désespérément un peu d'air pour gonfler ses poumons, et son unique œil valide disait en clair qu'il jaugeait pleinement la situation, et sentait sans ambiguïté que la mort n'était pas bien loin.

Bolan avait quelques vagues notions de réanimation cardiaque, mais il savait très précisément, par contre, que le salut de cet homme passait par le service des urgences de l'hôpital le plus proche.

— Du calme, fit-il, ne vous énervez pas. Vous aurez un médecin dans quelques minutes.

Mais l'homme essayait de dire quelque chose.

— Ne parlez pas, ordonna Bolan.

Le mourant insistait pourtant, et la voix faible, pâteuse, laissa tomber péniblement des mots incohérents, mais parfaitement compréhensibles :

— La fille… pro-shop… golf… danger…

Avant tout il fallait évacuer ce type à l'hosto, et Bolan gagna dix secondes sur le temps qu'il avait prévu pour s'y rendre. Et l'homme essayait toujours de délivrer son message, un message d'une certaine importance sans doute, puisqu'il lui paraissait passer avant même sa propre vie.

La Jaguar s'engagea dans la rampe réservée aux ambulances, et freina brutalement devant l'entrée des urgences. Un policier en uniforme montait la garde.

— Crise cardiaque, lança Bolan. Allez chercher de l'aide.

Le flic laissa traîner un instant son regard sur le visage de la victime. Il pâlit soudain, et se précipita, sans un mot, à l'intérieur du service.

Le vieil homme avait cessé de respirer. Bolan bondit hors de la voiture, et se rua sur la portière pour sortir son passager. Il l'étendit sur le sol et commença à lui faire un massage cardiaque. Deux infirmières apparurent quelques instants plus tard, et prirent la relève. Enfin un troisième type sortit, armé d'un stéthoscope. Il se pencha sur le mourant, et donna l'ordre aux infirmiers de le placer sur un brancard.

Bolan réfléchissait à toute allure aux moyens d'effectuer une sortie rapide et discrète, mais une phrase du policier qui tenait la porte ouverte pour permettre à la civière de passer, le fit subitement changer de programme.

— Prenez grand soin du juge, les gars, fit le flic aux brancardiers.

Bolan se figea, tiraillé entre le besoin de s'éclipser, et celui, non moins urgent, de savoir. Dans quelques instants le flic n'allait pas manquer de lui poser les questions d'usage. Mais, déjà, c'était trop tard. Le policier lui lançait un regard inquisiteur. Bolan suivit posément les autres à l'intérieur du service.

On dirigeait le « juge » vers une salle de soins intensifs. Des individus en blouse blanche se pressaient autour de la civière. L'un d'eux maintenait en place un masque à oxygène.

— Merde, c'est le juge Daly, souffla quelqu'un.

Le flic dévisageait Bolan, l'air de se demander s'il ne l'avait pas, par hasard, déjà aperçu quelque part.

Mais l'homme recherché par toutes les polices du pays ne lui laissa pas le temps de trouver la réponse.

— Allons, pressons, lança-t-il. Et assurez-vous que l'on prévient la famille.

Le ton était calme et autoritaire. Le flic réagit immédiatement, et se dirigea à la hâte vers le téléphone placé sur un bureau.

Et voilà, les dés étaient jetés. Il n'y avait plus qu'à suivre le mouvement. Et Bolan le suivit. Il entra dans la salle de soins intensifs, et saisit l'interne par la manche.

— Quelles sont ses chances ? demanda-t-il calmement.

— Quand vous avez commencé le massage cardiaque, il avait cessé de respirer depuis longtemps ?

— Quelques secondes, je pense.

— C'est peut-être un facteur déterminant. Nous allons le mettre sous réanimateur, puis…

— Je suis officier de police, mentit Bolan. Il faut que je lui parle, tout de suite.

— Mais c'est impossible, fit le gars qui commençait à s'énerver. Cet homme est pratiquement mort.

Possible, mais il n'en était pas moins conscient, et essayait encore de parler. Bolan écarta l'interne d'un geste ferme, et se pencha sur la bouche du mourant pour recueillir les paroles laborieusement articulées :

— Mel… la fille… complot… secours…

— Où est-elle ? demanda-t-il. La fille, où se trouve-t-elle ?

— Club… pro-shop…

— D'accord, le pro-shop du club de golf. Mais quel club de golf ?

Le juge marmonna encore quelque chose, et Bolan distingua clairement le mot « pin ». Il interrogea l'interne du regard.

— Il parle probablement du « Bois de Pins », expliqua celui-ci. C'est le nom d'un club de golf, dans le quartier ouest. Maintenant, laissez…

— Et voilà le déclic, coupa Bolan d'une petite voix tranquille.

— Comment ?

— Prenez bien soin du juge, ajouta-t-il.

Et il sortit.

Dans l’entrée, le flic était toujours au téléphone. Bolan lui fit un petit signe de la main, et s’éloigna pour aller récupérer sa voiture. Il prit ensuite la direction des quartiers ouest.

Pas de doute, c’était bien le déclic. Et ça sentait mauvais. Un juge fédéral, deux tueurs de la Mafia, un club de golf, une fille en posture délicate, un complot… Oui, ça puait.

— Merci, monsieur le Juge, murmura Bolan reconnaissant. A partir d’ici, je prends le relais.

CHAPITRE II

La Chambre de Commerce aimait à montrer que la plus grande ville d'Ohio était aussi la « première place commerciale du pays ». Peut-être bien… et, sous certains aspects, sûrement. Sur un territoire de 500 km de rayon environ, se trouvait en effet concentrée près de la moitié de la population des Etats-Unis et du Canada réunis, 55 p. 100 des grosses industries américaines, et près de 50 p. 100 des entreprises commerciales américaines et canadiennes. Le port était certainement l'un des plus actifs du pays, puisqu'il y transitait non seulement tout le trafic des Grands Lacs, mais aussi du fret du monde entier, grâce au canal du Saint-Laurent qui donne accès à l'Océan Atlantique d'une part, et au fleuve Ohio d'autre part, qui dessert l'ensemble du continent nord-américain.

Seules les villes de New York et Chicago pouvaient prétendre à une industrialisation plus poussée, mais Cleveland s'enorgueillissait volontiers des géants qui faisaient sa gloire : Goodyear et Firestone, par exemple, Standard Oil of Ohio, Republic Steel, ou encore Addressograph-Multigraph, etc. Bref, pas mal des plus grosses firmes industrielles du pays étaient implantées à Cleveland.

Oui, la place était bonne.

L'une de ces grosses affaires, pourtant, et non des moindres, ne figurait pas sur les registres de la Chambre de Commerce : la « Cosa Nostra », qui cependant faisait un chiffre d'affaires annuel supérieur au budget de certains petits pays. La Mafia n'avait pas son siège à Cleveland, bien entendu, mais elle tenait à maintenir une antenne prospère en plein cœur du grand pays industriel.

Que se passait-il donc à Cleveland ?

Qu'est-ce que Tony Morello, ordure invétérée, tueur notoire, pouvait bien avoir à faire avec tant de respectables hommes d'affaires, qui tenaient entre leurs mains vénérables une partie des destinées industrielles de la nation ? Le jeu, les stupéfiants, la prostitution, la pornographie ? Bien sûr, toutes ces combines minables de gagne-petit qui permettent d'édifier des fortunes éclair, Morello les pratiquait depuis longtemps, ce n'était un secret pour personne.

Mais il y avait beaucoup plus. Jusqu'ici, Bolan n'en avait eu que l'intuition. Pourtant son instinct lui disait que la très traditionnelle industrie américaine réchauffait dans son sein une mine de profits d'un genre certainement particulier, et d'une envergure probablement colossale. Et Bolan avait suivi cet instinct qui l'avait conduit jusqu'à Cleveland. Là, il était tombé sur un mur.

Or les événements de cette nuit, si anodins en apparence, constituaient vraisemblablement la première brèche dans ce mur. Bolan n'avait aucune idée préconçue sur le juge Edwin Daly. Il n'était pas rare, en effet, ni vraiment nouveau, de voir un juge fédéral jouer copain-cochon avec un chef de la Mafia. Mais il était tout de même plus curieux de trouver un représentant de la Justice, déjà vieillissant, en train de courir à toutes jambes, sur un quai mal famé, pour échapper à un couple de tueurs.

On pouvait en tirer pas mal de conclusions vraisemblables, et la cervelle bien organisée de Bolan s'efforçait de les envisager toutes, les unes après les autres.

Il suivit la route d'Etat 71, vers le sud, jusqu'à une sortie en direction du faubourg de Brook Park. De là, il mit le cap sur l'ouest, en jetant de temps en temps un œil sur la carte routière dépliée à côté de lui. Enfin, il arriva à l'intersection de la route du Bois de Pins, une secondaire qui bordait les links du terrain de golf.

Il était presque trois heures. Les abords du club étaient noirs, silencieux, quasi menaçants. L'Exécuteur s'engagea dans l'allée privée, éteignit ses phares et coupa la moteur. Il voulait « sentir » l'endroit et laisser ses yeux s'habituer à l'obscurité. Puis il reprit l'allée sur une centaine de mètres. Elle montait en une grande courbe, jusqu'au Club House.

L'endroit était plutôt aisé : un long bâtiment bas, tout en acier, glaces et pierres apparentes. Une piscine sur le devant, et d'autres équipements ultra-sophistiqués pour délassement de milliardaires. Le tout posé sur une pelouse nickel, avec des parterres de fleurs partout, des bosquets, de grands arbres majestueux, et de petites allées piétonnières tracées en pierres plates.

Deux sources de lumière éclairaient la pelouse devant le Club House. Et, sur l'arrière, deux faibles lueurs seulement. Apparemment, il n'y avait pas de gardien et, d'ailleurs, il n'y avait strictement aucun signe de vie humaine.

Bolan gara sa voiture sous un bouquet d'arbres, à l'extrémité du parking, et sortit tranquillement pour renifler la nuit. C'est alors qu'il entendit un lointain murmure de voix. En un éclair, il se débarrassa de ses vêtements de ville, pour ne garder que sa tenue noire de combat qu'il portait toujours en dessous. Puis lentement, minutieusement, il choisit ses armes.

Il n'avait aucun moyen de savoir ce qui l'attendait. Peut-être tomberai-t-il tout bêtement sur un employé, un concierge. D'un autre côté, peut-être…

Lorsqu'il quitta la voiture, son 44 Magnum Automatique était soigneusement calé contre sa hanche droite, lui donnant une allure très militaire, et il serrait sous son bras gauche le Beretta 9 mm équipé d'un silencieux, accroché à l'épaule par un baudrier. A la taille, il avait passé un ceinturon garni de munitions pour chacune des deux armes, et les poches de sa combinaison noire contenaient tous les accessoires de routine, pour les missions de ce style. Une paire de baskets, noirs également, parachevait son accoutrement.

Qu'allait-il trouver ? Rien de bien méchant ? Ouais, il pouvait toujours l'espérer. Il se fondit dans l'obscurité de la nuit pour une rapide et silencieuse reconnaissance des lieux. Il évitait soigneusement les zones éclairées, tout en essayant de se rapprocher du bruit de voix étouffées qui lui parvenait.

Le juge avait parlé du pro-shop. Il devait se trouver un peu plus loin, près du terrain de golf. Mais tout était sombre par là-bas. Et puis, apparemment, il était inutile d'aller beaucoup plus loin que le Club House : les voix venaient de la piscine. Des voix d'hommes. Deux hommes un peu nerveux mais tous deux attelés à une besogne commune. Eh oui, une belle saloperie de besogne macabre !

— Je te dis qu'on devrait lui mettre un maillot de bain.

— Putain ! Démerde-toi pour lui en dégotter un, alors !

— C'est pas bien compliqué, il y en a plein la boutique.

— Laisse pisser ! Ça va très bien comme ça. Elle est restée seule ici, après que tout le monde était parti. Elle a décidé de faire trempette. Pourquoi pas à poil ? Y avait personne pour la reluquer, non ?

— Nom de Dieu, ça me fait mal au ventre. Jamais je pourrais…

— Arrête, Lenny, tu me brises le cœur ! C'est jamais qu'une salope ! Une salope futée, mais une salope quand même. Allez, aide-

moi, bon Dieu, mais aide-moi donc ! Si elle essaie encore de me filer un coup dans les couilles, je te fous mon pied au cul !

— Je crois qu'elle a eu son compte. Vise-la, elle hurle avec les yeux. Elle a la trouille d'ouvrir sa jolie petite gueule.

Et le type fit entendre un gloussement sadique.

— Elle t'a cru, Chuck. Elle pense que si elle ouvre son clape-merde, tu vas vraiment lui filer quelque chose à sucer. Pas vrai, poupée ?

— Arrête de faire le con, ou c'est toi qui vas sucer quelque chose. Mais attrape-moi donc ce pied, nom de Dieu !

Bolan pouvait les voir, maintenant. Les projecteurs encastrés sous l'eau auréolaient d'une lumière ridiculement douce la scène macabre qui se déroulait dans la piscine.

Une jeune femme superbe, voluptueuse à souhait, et entièrement nue, était étendue sur le dos, au bord de l'eau. Bolan distinguait mal son visage, mais il avait le sentiment qu'elle était parfaitement consciente de tout ce qui se passait. Et elle laissait échapper de petits sanglots hystériques très brefs, qui surprenaient d'autant plus que cette jeune personne avait l'air d'accepter un sort infiniment regrettable avec une fatalité tranquille.

Les deux tueurs, habillés, étaient dans la piscine avec de l'eau jusqu'à la taille, et s'apprêtaient à la tirer à eux.

Une clôture en bois séparait Bolan de la piscine et le portail se trouvait à l'autre extrémité.

Bolan prit son élan, sauta par-dessus la barrière, et atterrit presque à l'endroit précis où la fille était étendue, quelques instants plus tôt. Elle était dans l'eau, maintenant. Les deux truands la maintenaient gentiment juste au-dessous de la ligne de surface. Et ses yeux grands ouverts et pleins d'épouvante hurlaient. Eh oui, exactement comme l'avait si bien dit Lenny !

Les deux brutes semblaient tirer de ce petit jeu une jouissance perverse. Et, apparemment, ils s'amusaient déjà depuis un bon moment. Ils maintenaient la fille sous l'eau assez longtemps pour la sentir étouffer, puis ils lui laissaient reprendre son souffle, juste pour le plaisir de voir fonctionner ses réflexes de conservation. Ils prenaient tout leur temps pour la noyer, fignolaient leur travail, et se régalaient du spectacle de ce fragile cerveau humain, lentement métamorphosé en une masse de plus en plus amorphe, stupéfaite de terreur.

Il y avait longtemps que Bolan n'avait pas ressenti une rage pareille.

Les yeux bleus, complètement exorbités, étaient maintenant démesurément fixés sur lui. Malgré les vingt centimètres d'eau qu'elle avait au-dessus d'elle, et l'épouvante qui anéantissait progressivement son cerveau, cette fille *voyait !* Et Bolan savait aussi qu'elle n'avait jamais perdu tout espoir, et que jamais non plus, elle ne s'était complètement abandonnée à sa terreur.

— Oh merde, murmura Lenny.

C'était exactement les paroles ultimes qui convenaient.

Le gros canon cracha sa hargne mortelle avec un éclat de tonnerre sauvage. La calotte crânienne de Lenny amorça un vol plané sur la surface de l'eau, laissant derrière elle de répugnantes traînées de sang et de chair rougeâtres.

L'autre crapule avait brutalement lâché la fille, comme si, tout à coup, elle lui brûlait les doigts. Et il avait levé les mains au ciel, en un geste implorant miséricorde.

Bolan lui envoya toute la miséricorde dont il disposait, sous forme d'une belle grosse balle fumante, en plein front. Puis il saisit la fille, la tira hors de l'eau, et la nicha doucement contre sa poitrine. Alors, tendrement, il lui murmura des mots câlins, pour essayer de lui redonner confiance dans la vie.

Il la porta ensuite jusqu'à un solarium où il l'étendit en douceur. Et, lui massant le ventre et l'estomac, il l'aida à régurgiter le trop-plein d'eau qu'elle avait avalée. Elle cracha, toussa, éructa de toute son âme, mais jamais ses yeux ne perdirent leur expression d'ineffable terreur.

Enfin Bolan se leva, alla chercher ses vêtements, et se mit en devoir de la rhabiller. Puis il la reprit dans ses bras, et l'emmena loin de ce décor cauchemardesque.

Il était venu pour trouver des réponses. Il ne ramenait que de nouvelles questions. Mais Mack Bolan ne se plaignait pas. Les questions pouvaient attendre. Et l'Exécuteur aussi. C'était sa nuit de miséricorde.

Après tout, pourquoi pas ?

CHAPITRE III

Bolan emmena la fille jusqu'à sa planque, sur la rive ouest, et la mit au lit. Son état le préoccupait, mais connaissant l'ennemi, il ne tenait pas tellement à la confier à des mains étrangères avant d'avoir pu cerner exactement son problème. Il avait vu trop de jolies mignonnes, ou plutôt ce qu'il en restait après qu'elles eurent encouru les foudres des monstres du Milieu.

Or, elle ne lui avait strictement rien dit, et il fallait bien qu'il s'en occupe pour l'instant. Physiquement, elle avait l'air pas trop mal en point. Sa respiration était encore un peu rapide, mais son pouls était normal, le réflexe oculaire aussi, et elle n'était pratiquement pas blessée, hormis quelques coups superficiels dans le dos. C'était son état psychique qui inquiétait surtout Bolan. Au début, elle s'était comportée un peu comme une somnambule – apparemment consciente, éveillée, – mais totalement insensible et sans réaction aucune à sa présence. Elle ne lui avait pas dit un mot, et ses grands yeux, tellement expressifs quand il s'était agi d'appréhender la mort, l'avaient regardé exactement comme s'ils ne le voyaient pas. Pendant le trajet, elle avait fini par fermer les paupières. Et elle paraissait dormir, mais Bolan n'en était pas sûr du tout.

Grâce au permis de conduire qu'il avait trouvé dans son sac, il connaissait son nom et certaines indications signalétiques. A part cela, il n'avait rien trouvé d'intéressant sauf des cartes de crédit qui laissaient penser qu'elle avait une grosse habitude des dépenses à terme. Bolan s'était donc contenté de la coucher, espérant qu'elle n'irait pas plus mal.

Il se dirigea ensuite vers le téléphone, et se mit en devoir d'établir un contact sûr avec son ami, l'unique, le fidèle Léo Turrin, un fédé super camouflé, en place dans le camp adverse. Il composa un numéro direct à New York. La sonnerie retentit trois fois.

— Ouais, répondit une voix endormie.

— *La Mancha* ? demanda Bolan.

— Vous faites erreur, bon Dieu ! A quatre heures du matin, tout de même !

La voix était furieuse :

— Va te faire foutre, rétorqua Bolan avant de raccrocher.

Il alluma une cigarette et alla à la cuisine pour tuer les cinq minutes réglementaires avant de passer un nouveau coup de fil, toujours à New York. Cette fois-ci, il eut la bonne voix, un peu pâteuse parce qu'ensommeillée, mais le timbre était réconfortant.

— Tu ne dors donc jamais ? lui demanda-t-on.

— J'y songerai un de ces jours, assura Bolan, laconique. Je crois que je viens de lever un lièvre, Léo.

— Qu'est-ce qui arrive ?

— Je compte sur ta cervelle encyclopédique pour me l'expliquer. Commence par insérer dans ton petit ordinateur personnel un juge fédéral. Daly. C'est son nom.

— Ouais. Edwin, je crois. Ohio. District Nord.

— Exact.

— Autant que je sache, il est clair, reprit Turrin.

— C'est peut-être bien le hic, murmura Bolan, comme s'il se parlait à lui-même.

— Il a du monde aux fesses ?

— J'ai bien l'impression. J'aurais besoin d'un coup de main ici, Léo.

— OK, je vais te trouver l'intégrale de ses affaires en cours. Quoi d'autre ?

— Une dame. Nom : Suzan Landry. Domiciliée à Cleveland. Yeux bleus, cheveux châtains, 1 m 74, 55 Kgs. Et tout ce qu'il faut en abondance, et au bon endroit. Possède une carte de crédit Bank Americard, et une Mastercharge. Tu veux les numéros ?

— Pas la peine. Quel est son problème ?

— Continuer à profiter du soleil.

— Je vois, soupira le fédé. Dis-moi, tu rencontres parfois des gens sans histoire ?

— Rarement, grinça Bolan. Il me faut le pedigree de cette nana, Léo.

— Je vais voir ce que je peux faire. Mais, tu sais, si tu piétines les plates-bandes de Tony l'Ordure, tu vas te payer pas mal de monde dans son cas. C'est pas qu'il les collectionne, il les amasse à la pelle.

— Celle-là, je la vois d'un genre un peu différent, dit Bolan.

— Bon… moi, je veux bien, mais, enfin, ce type, en douce, l'an dernier, il a mis la bagatelle de cinq millions de dollars au frais, rien

qu'avec le filon du porno. Note, il exploite tout, depuis le godemichet à vibrations ultra-son, jusqu'aux « Hard-Macchab ». Alors…

— Répète un peu.

— Les « Hard-Macchab », tu connais, non ?

— Je crois, mais explique quand même.

— Les films Hard core, avec viande froide au dessert. Tu sais, la vedette passe toujours l'arme à gauche. Je dis bien, en vrai, elle crève, quoi.

— Ouais, je vois, soupira Bolan. Une combine de traite avec l'Amérique du Sud ?

— Pas forcément l'Amérique du Sud, répliqua Turrin. En tout cas ces derniers temps, c'est plutôt l'exception. Je me suis laissé dire que le filon marchait assez bien sur le plan national.

— OK, merci, dit Bolan. Je chauffe peut-être plus que je ne croyais. Et pour le juge, Léo… enfin…

— Vas-y.

— Mets un peu ton nez dans sa vie privée, tu veux ?

— OK.

— Et ça t'intéressera peut-être aussi d'aller renifler du côté du Country Club du Bois de Pins.

— C'est à Cleveland ?

— Oui. Ça paraît un rien louche, par là-bas. Tas entendu parler des 50 de Cleveland ?

— J'aurais dû ?

— J'en sais rien. C'est comme ça qu'ils se désignent. Le gratin local, je veux dire. Le Bois de Pins, c'est leur club. Mais une paire de tueurs de Tony l'Ordure avait l'air de se l'être approprié comme terrain d'exercice privé.

— *Avait l'air,* tu as dit ?

— Exact.

A l'autre bout du fil, Bolan entendit un nouveau soupir.

— Fais attention à ce type, insista le petit fédé. On l'appelle pas Tony l'Ordure pour rien. Je veux dire, c'est un mec qui tue rien que par plaisir, tu comprends ?

— Je sais, dit Bolan. Le super chef, à ton avis, il en a la trempe ?

Turrin se tut un moment. Il réfléchissait.

— Il a tout ce qu'il faut pour ça, c'est sûr, dit-il enfin. En plus, tu lui as fait place nette, c'est le moins qu'on puisse dire. Il n'y a plus personne *ici* pour lui tenir la dragée haute. Il ne s'est jamais très bien

entendu avec la bande de New York, du reste. La plupart de ses antennes sont dans l'Ouest. De gros bonnets en Arizona et dans le Nevada. Mais enfin, effectivement… s'il arrivait au bon moment, avec le bon fromage, les autres pourraient suivre. C'est peut-être bien ton homme.

— Ici, Léo, rien n'est au grand air, mais dès que je ferme un œil, je vois une énorme pieuvre avec des tentacules gigantesques qui enserrent la ville entière. Tout est bouffé, et je n'arrive pas à trouver où est-ce qu'on croûte.

— Dans ce cas, faut chercher les grosses légumes, maugréa Turrin.

— C'est bien ce que je fais. Bon, j'essaierai de te joindre à nouveau dans la journée. Retourne au dodo, et donne le bonsoir à Madame.

— Elle fait brûler un cierge pour toi, tous les matins, Sergent.

— J'ignorais ce détail.

— S'il s'agissait de n'importe qui d'autre, je serais jaloux comme un tigre, gloussa Turrin. Du reste, elle n'est pas la seule. Il y a sûrement des milliers de cierges qui brûlent pour toi en ce moment même. Tiens, je crois que moi aussi, je vais en allumer un.

Bolan était sincèrement ému, mais il n'en laissa rien entendre.

— Tiens bon la barre, Léo, dit-il, et il raccrocha.

Des cierges, c'était chouette, quand même. Symboliquement ils en disaient long sur tous ceux qui pensaient à lui, tous ceux qui n'étaient pas indifférents. Bolan non plus n'était pas indifférent. Et plus il s'enfonçait dans le bourbier de Cleveland, plus son intérêt grandissait.

« Merci pour le cierge, Léo », murmura-t-il, et il se dirigea vers la chambre à coucher, pour jeter un œil à son intérêt immédiat.

C'était un rêve grotesque, épouvantable. Elle naviguait sur le lac Erié. Tout d'un coup, un monstrueux coup de vent, surgi de nulle part, s'emparait du bateau comme d'un bouchon. Des vagues gigantesques déferlaient sur le pont et, à chaque fois, elle se sentait balayée, tirée à l'eau par une force irrésistible. Et la pluie qui tombait à seaux lui remplissait la bouche, le nez, si bien qu'elle n'arrivait plus à reprendre son souffle. Il faisait atrocement sombre. Elle ne distinguait plus le rivage. Et le grain l'entraînait toujours plus loin, sans qu'elle puisse redresser le bateau. Puis, soudain, cet incroyable géant surgissait à l'horizon, marchant sur les eaux. C'était bien un

homme, mais un homme-géant, dominant tout, entièrement vêtu de noir, avec des ceinturons, des baudriers et tout un attirail vaguement militaire. La tempête la poussait irrésistiblement vers le géant. Et elle avait peur – plus que cela même, elle était en pleine horreur. Le géant tendait son bras, un bras immense, de plus en plus long, et qui venait de très très loin… Non, non… Mais c'était un gentil géant. Il venait pour la secourir. Et son regard était chaud maintenant, anxieux. Pourtant, quelques instants plus tôt…

Elle se redressa d'un seul coup : elle était dans un lit inconnu, et n'avait jamais vu cette chambre. Elle essaya de ne pas se laisser submerger par l'hystérie. Mon Dieu, si seulement elle pouvait retrouver son rêve ! Et le gentil géant était là, au pied du lit, et ses yeux, toujours anxieux, la ramenaient brutalement à la réalité abominable qu'elle venait de vivre.

— Vous avez l'air mieux, dit-il d'une voix incroyablement douce.

Et il quitta la chambre.

Mieux que quoi ? se demanda-t-elle confusément. Ses cheveux pendaient lamentablement sur ses épaules, son chemisier était déchiré et plein de boue, et sa jupe, affreusement chiffonnée, trempée, bonne à jeter.

Le géant venait de rentrer dans la chambre à nouveau. Il portait un petit plateau, avec deux tasses. Il s'assit sur le lit, à côté d'elle, et lui posa le plateau sur les genoux.

— C'est du chocolat chaud, dit-il d'une voix grave. Essayez de voir si ça passe.

Un homme qui vous apportait un chocolat chaud au lit, en plein milieu de la nuit, ne pouvait pas être foncièrement mauvais. Elle goûta.

— Ça fait du bien, merci, dit-elle.

Il prit l'autre tasse et s'assit sur une chaise.

— Il faut que nous parlions, si vous vous sentez assez bien maintenant, fit-il en gardant son ton solennel.

En fait, elle se sentait mûre pour une crise de nerfs, mais elle n'en répondit pas moins :

— Bien sûr; mais d'abord, merci. J'ignore d'où vous êtes sorti, mais bon Dieu…

Et, tout à coup, elle eut une conscience aiguë de ses vêtements trempés, froissés. Alors, contre toute logique, elle se sentit atrocement gênée.

Mais c'était vraiment un gentil géant. Il détourna les yeux pour demander :

— Que vous rappelez-vous, au juste ?

— Je me souviens du moment où vous m'avez rhabillée, dit-elle d'une voix très calme. Après, je crois que j'ai perdu connaissance.

— Et avant ?

— Oh, je n'ai oublié aucun détail, et ils ne sont pas vraiment jolis, fit-elle d'une voix sans timbre.

— Levez-vous, dit-il.

— Comment ?

Il eut un bref sourire.

— Vérifiez que vous êtes encore entière.

— Oh, ça va, mentit-elle entre ses dents. Je me sens très bien.

Il se leva et se dirigea vers la porte, puis se retournant il lança :

— La salle de bains est juste en face. Prenez le peignoir en éponge accroché derrière la porte, si vous voulez. Votre sac est sur la commode. Je vous attends dans la cuisine.

Et il sortit, la laissant seule avec elle-même, frissonnante d'humidité, avec des yeux d'hystérique tout embrumés, et une tasse de foutu chocolat chaud sur les genoux.

C'était pas le géant le plus bavard qu'elle ait eu le malheur de rencontrer. Ça non. Mais il savait se faire comprendre. Allez, Suzan, du nerf, ressaisis-toi. Tu dois ressembler à la Méchante Reine.

Bon sang, quel homme !

Elle réussit à s'extirper du lit. Ses jambes flageolaient un peu. Elle saisit son sac et se dirigea tant bien que mal vers la salle de bains avec sa tasse de chocolat. C'était un appartement pas désagréable du tout, du genre impersonnel, mais plutôt luxueux. Et puis – oh, merde alors ! – il était situé dans le quartier de Gold Coast.

Elle ôta ses hardes pour le moins défraîchies, examina ses écorchures, et passa sous la douche. Question cheveux, c'était absolument sans espoir. Elle les essora fort, et les ramena sur le sommet du crâne. Puis elle drapa une serviette autour de sa tête, comme un turban. Le peignoir en éponge était ridicule. Pourtant Suzan n'était pas du gabarit fillette, mais dans cette houppelande qui flottait autour d'elle, elle se sentait un peu comme un avorton mal nourri. Elle croisa les pans sur sa poitrine, et, de son mieux, serra la ceinture.

Elle avait vraiment l'air d'une adolescente déshéritée ! Son cœur palpitait comme un fou. Il fallait absolument qu'elle revoie ce géant laconique.

Elle pénétra dans la cuisine et dit :

— Je suis entière. Tout est en place. Grâce à vous. Franchement, vous êtes, enfin, je veux dire, là-bas, vous avez été plutôt efficace. Et nous n'avons jamais été présentés. Bon.

Il la regardait toujours avec cette anxiété qui lui arrachait le cœur. Il dit alors d'une voix très douce :

— Je sais que vous êtes Suzan. Maintenant je dois savoir *ce que* vous êtes.

— Alors, nous sommes quittes, superman, répondit-elle, en le dévisageant de la tête aux pieds. Moi, je sais ce que vous êtes. Je suppose qu'il faudrait maintenant que je sache *qui* vous êtes.

Il la regarda interminablement, les yeux vidés de toute expression.

— Je suis Mack Bolan, dit-il enfin.

— Seigneur, souffla-t-elle.

Et elle se prit à souhaiter être encore sur le lac, en pleine tempête.

CHAPITRE IV

La guerre que menait Bolan contre la Mafia faisait la Une des journaux du monde entier depuis pas mal de temps. La télévision parlait souvent de lui, et les magazines aussi. On avait même sorti une série de romans à grand tirage, retraçant ses exploits. Et l'industrie du cinéma n'allait certainement pas tarder à s'emparer d'une figure qui avait tout pour devenir légendaire. Bolan était une sorte de mythe vivant; mais il restait parfaitement insensible à toute cette publicité, et ses méthodes de guerre demeuraient invariablement les mêmes. On le concevait généralement davantage comme un fantôme que comme un être en chair et en os. Et ses ennemis mêmes le connaissaient plus par les effets de ses actes, que pour l'avoir affronté personnellement. Quant aux mafiosi, bien rares étaient ceux qui pouvaient donner de lui une description précise. On avait essayé d'établir des portraits-robot, mais jamais ils n'avaient rendu ce qui faisait la spécificité de l'individu. Et puis Bolan avait eu recours à la chirurgie esthétique, si bien que les photos que l'on possédait de lui n'étaient plus ressemblantes. Ses ennemis n'avaient d'ailleurs pas hésité à commettre la bêtise impardonnable de supprimer le chirurgien, auteur de la métamorphose.

Ajouté à cela, Bolan était passé maître dans l'art de ce qu'il appelait « l'auto camouflage », une technique qu'il avait apprise pendant la guerre, et qu'il pratiquait comme un authentique caméléon. Il s'agissait de se fondre dans l'environnement, en créant une illusion visuelle, sans recours à aucun artifice matériel. Or, il avait véritablement le génie de créer chez ceux qui le rencontraient la vision de quelqu'un de tellement anodin, qu'il ne laissait aucune trace en mémoire.

— Nos yeux et nos oreilles ne sont que des instruments, avait-il expliqué un jour à un de ses amis. Ils enregistrent ce qui leur est donné à percevoir, bien sûr. Mais c'est l'esprit qui intègre. Moi, je ne joue pas sur les sens. J'agis sur l'esprit.

Comme toutes les figures légendaires appartenant au présent, Bolan était l'objet de violentes controverses. Certains étaient pour, d'autres condamnaient avec virulence ses activités extra-légales,

d'autres encore trouvaient amusant que l'on puisse se jouer d'un système établi d'une manière aussi spectaculaire, tout en retombant sur ses pieds. Et puis d'autres enfin, comme l'avait si bien laissé entendre Léo Turrin, faisaient brûler des cierges.

Bolan avait appris à accepter toutes ces réactions avec une égale indifférence. Il faisait ce qu'il avait à faire, un point c'est tout.

Mais Bolan était, malgré tout, un être humain. Et l'anathème, lorsqu'il était jeté sur lui personnellement, directement, ne le laissait pas indifférent. Pas plus qu'il n'était complètement insensible aux attraits des jeunes et jolies femmes, comme Suzan Landry. Or, aucun être humain n'apprécie vraiment qu'on le regarde comme un monstre.

Dès qu'il avait prononcé son nom, le comportement de la fille avait changé du tout au tout. Il avait même cru, un instant, quelle allait repiquer sa crise. Mais ses yeux bleus brillaient, comme animés d'une flamme intérieure. Elle arracha la serviette qui lui servait de turban en marmonnant d'une voix furibarde :

— Parfait ! Quand je pense que je m'inquiétais surtout pour ma mise-en-plis fichue !

Elle alla nerveusement vers la cuisinière, dont elle tripota les boutons.

— Avez-vous une brosse à cheveux ? demanda-t-elle enfin.

Il secoua la tête.

— Vous êtes très bien comme ça, ne vous en faites pas. Il y a des problèmes plus urgents.

Elle le foudroya de son regard bleu.

— Vous parlez ! En fait de problème, c'est pas ça qui manque. Et me voilà avec un sacré garde du corps personnel sur les bras !

— Bizarre, répliqua-t-il. J'aurais plutôt pensé que c'était l'inverse.

Elle eut un petit geste de dénégation assez dérisoire :

— OK, je sais, vous m'avez sauvé la vie. Je vous en suis très reconnaissante. Merci. Que puis-je faire pour vous, maintenant ?

— Ça dépend de vous, répondit-il froidement.

— Alors au revoir, et bonne chance, dit-elle en se levant pour se diriger vers la porte. Je vais récupérer mes affaires. Et merci aussi pour le plumard.

— La ville est truffée de tueurs, fit-il dans son dos. S'ils vous veulent, ils vont vous épingler illico. Et j'ai bien l'impression qu'ils vous veulent, princesse.

Elle se tourna vers lui et le soupesa du regard.

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire à Cleveland ?

— Faire sauter la marmite, répondit-il avec une certaine candeur dans la voix.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a une marmite dans cette ville ?

Il lui adressa un sourire grave :

— Pourquoi, à votre avis, deux truands de Tony Morello aidaient-ils gentiment une jeune femme entièrement nue à se noyer dans la piscine du Club des Cinquante ?

Elle rougit vivement.

— Oh, arrêtez ! Tout ce que je vous dois, c'est des remerciements, et encore, je n'en suis même pas sûre. D'abord, comment savez-vous qu'ils voulaient vraiment me tuer ? Et de toute façon, vous les auriez descendus, que je sois là ou pas. N'essayez pas de me dire le contraire.

— Et, qu'est-ce que j'aurais dû en faire, d'après vous ?

— N'importe quoi, mais pas ça, cracha-t-elle. C'est toujours la même chose, avec les types comme vous. Chaque fois qu'il y a un problème, vous n'avez qu'une solution : tuer, tuer, tuer à coups de flingue. Oh, vous me rendez malade !

Bolan aussi était malade, mais pas à cause des deux infortunés Cannibales qu'il avait si mal su comprendre… Il dit à la jeune femme trop sensible :

— Votre système de valeurs est un peu en désordre. Il ne s'agit pas de justice, mais de survie. Et je ne suis pas un garde du corps, je suis un soldat.

— Bien sûr ! Et vous ne voulez surtout pas de prisonniers, n'est-ce pas ?

— Exact. Et savez-vous pourquoi ? Dans les prisons, les portes qui servent d'entrée, servent aussi de sortie. Les deux gars que j'ai descendus cette nuit, vous connaissez leurs états de service ? Lenny Casanova : condamné pour délits divers : entre autres, il a violé une fillette de 11 ans, et battu à mort, à coups de godasses, une vieille de 80. Ajoutez une bonne dizaine d'agressions à main armée, deux histoires de chantage et presque autant de présomptions de meurtres. Le tout, uniquement lorsqu'il ne relevait que du très miséricordieux tribunal pour jeunes délinquants. Mais, depuis que Tony Morello l'a pris en main, plus personne ne l'a inquiété. Quant à

Charlie Guisti, c'est lui qui a enseigné à Lenny toutes les mignardises du métier. Et il est si bon pédagogue qu'il a fait de lui le tueur numéro deux de Morello.

Mais ces précisions apparemment restaient sans effet sur la jeune femme.

— J'ai déjà entendu toutes ces histoires, aboya-t-elle. C'est pas ça qui change le bien et le mal. On ne peut tout de même pas leur rendre œil pour œil. Il existe sûrement d'autres méthodes.

— Je le souhaite, dit calmement Bolan. En tout cas, pendant que nous sommes là à étudier la question, votre ville se fait bouffer aux mites.

La colère de la jeune femme passait maintenant à l'exaspération.

— Ecoutez, dit-elle, je suis navrée de m'être laissé emporter. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser ce que je vous ai dit. Je vous suis très reconnaissante, et il faut que ce soit bien clair entre nous. Alors, que dois-je faire pour vous le prouver ?

— Je désire simplement comprendre, dit-il.

— Comprendre quoi ?

— Vous.

Elle changea de couleur une fois de plus, et s'appuya contre le chambranle de la porte, tout empêtrée dans sa robe de chambre. Et à nouveau, Bolan fut frappé par sa beauté. Ce n'était pas tant l'harmonie des courbes et des lignes, encore que, indéniablement, elle fût bien fichue, mais elle avait en plus une grâce indéfinissable, quelque chose d'infiniment attirant.

Elle dit :

— Ecoutez, j'ai déjà du mal à vous comprendre. Alors ne me demandez pas de *me* comprendre moi-même.

— Dans ce cas, commençons par le plus simple. Que faisiez-vous au Country Club ?

Elle secoua la tête d'un air las :

— J'y travaille. Mais si vous permettez, menons l'interrogatoire chacun à notre tour. A vous : Que faisiez-vous là-bas ?

— Je vous cherchais.

— Mon œil !

— Si. C'est le juge Daly qui m'avait envoyé.

Là, elle réagit. Ses yeux bleus s'allumèrent, s'éteignirent, et se perdirent enfin dans la contemplation de ses doigts de pieds.

— Je trouve ça un peu… disons… surprenant, dit-elle en hésitant.

— Bon, la parole est à vous, maintenant.

— OK, c'est vrai. Ecoutez… Vous n'imaginez tout de même pas… Je veux dire…

— Morello avait mis du monde après Daly aussi, dit Bolan. Je m'en suis occupé, mais le juge en a profité pour faire une crise cardiaque. Je l'ai emmené à l'hôpital. Il m'a dit qu'une fille avait besoin d'un coup de main. Ça avait l'air drôlement important pour lui, plus important même que sa propre vie. Il croyait qu'il allait mourir.

Elle était très intéressée, maintenant.

— Et il se trompait ?

Bolan haussa les épaules.

— A notre époque, les médecins font des miracles avec les cardiaques. Quel genre de travail faites-vous au Club ?

— Je suis adjoint du directeur.

— Et qu'est-ce que vous dirigez ?

— Tout ce que je peux, fit-elle avec un rire grinçant.

— Vous n'aviez pas l'air de vous débrouiller très bien, à la piscine.

— On ne peut pas tout faire, répondit-elle, fielleuse.

— Si je comprends bien, vous n'êtes pas décidée à me lâcher quoi que ce soit ?

— Non, sauf si je ne peux pas faire autrement. Nous sommes concurrents, cher monsieur Bolan.

— Vraiment ?

— Ouais.

— Vous êtes flic ?

— Non.

— Prostituée ?

— Merde alors ! Non.

— En quoi sommes-nous concurrents, alors ?

Elle sourit :

— Disons que nous avons le même idéal, si vous voulez.

— Espérons que votre idéal ne vous fera pas mourir, Suzan, dit-il, et il pensait ce qu'il disait.

— A quel hôpital avez-vous conduit le juge ?

Il le lui dit et ajouta :

— N'allez pas le voir. Ne contactez personne. Morello a probablement mis tout son monde sur le pied de guerre. Alors restez

planquée. N'utilisez pas vos cartes de crédit, ne faites pas de chèque, ne…

— Si je comprends, je suis pire qu'un évadé en cavale, observa-t-elle.

— Tâchez de bien vous en persuader. Et croyez-moi, ce n'est pas un petit jeu, alors, ne le prenez pas trop à la légère.

— Vous parlez sérieusement ?

— Absolument.

Elle frissonna.

— OK, on dirait que vous connaissez par cœur la règle du jeu. Je suppose que ce n'est pas étonnant. Vous avez toujours gagné, n'est-ce pas ? Bon, merci. Il faut que je parte, maintenant.

— Ça ne paraît pas vraiment nécessaire, dit-il. Vous êtes ici chez vous. Le loyer est payé, et l'endroit est sûr. Moi, je n'ai pas l'intention d'y revenir.

Il passa à côté d'elle et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Attendez ! s'écria-t-elle.

— Je n'ai plus le temps, dit-il, sur le pas de la porte.

— Mais dites-moi au moins où je peux vous contacter !

— Vous ne pouvez pas.

— Mais écoutez, quand même ! Je suis désolée… enfin… vous êtes un chic type. Faites attention.

Il y avait du progrès, malgré tout. Il était passé de « garde du corps » à « chic type ». Mais ça n'irait pas plus loin, c'était clair. Quant à la fille, quel que soit son rôle dans le réseau de Cleveland, il fallait se contenter d'espérer quelle ne s'y noierait pas. A l'évidence, on ne protège pas quelqu'un sans son consentement.

Il lui sourit.

— Que Dieu vous garde, dit-il et il sortit.

Oh non, il n'avait plus le temps d'attendre.

CHAPITRE V

Toute sa vie, Tony Morello n'avait été qu'une petite frappe dotée d'une cervelle microscopique. Sa personnalité s'était édifiée autour du sale môme qu'il avait été, et qui n'avait jamais mûri. Ce qui n'impliquait pas qu'il soit inoffensif. En matière de brutalité et de violence quasi bestiale, Morello n'avait pratiquement pas son pareil dans les bas-fonds de Cleveland. Ajoutez à cela une férocité toute naturelle, et un penchant affirmé pour les coups, et vous aurez le portrait craché d'un chef fanfaron de la Mafia. C'est bien ce qu'il était, du reste. Bolan croyait savoir qu'il n'avait pas un seul ami au monde. Beaucoup le craignaient, mais ce n'est pas sur la peur que l'on fonde l'amitié, pas plus du reste que le véritable respect dû aux chefs. Il était donc assez remarquable qu'un individu pareil soit encore en vie, à l'âge de cinquante ans, et qu'il continue de sévir dans les hautes sphères.

Et du point de vue de Bolan, il était non moins remarquable que ce chef véreux, sadique de surcroît, ait réussi à mettre sur pied des combines vraiment juteuses, au sein même de l'honorable société de Cleveland.

Mais Morello n'était pas le vrai cerveau. Bolan en avait la conviction. Livré à lui-même, Tony l'Ordure se serait contenté d'écumer le pavé de la ville avec des filles, de la came et les habituelles petites magouilles minables : un contrat de viande froide de temps en temps, quelques livraisons foireuses, bref, du travail de fort à bras.

Quelqu'un, donc, avait propulsé Morello là où il se trouvait, quelqu'un de très haut placé et de très clairvoyant, quelqu'un avec un fort esprit d'entreprise et des dents pourries très, très longues. Bref, un authentique. Tony Morello, lui, n'était qu'un paquet de muscles.

Alors qui, à Cleveland, pouvait bien avoir besoin de gros bras, au point d'utiliser une crapule comme Tony Morello, qui tuait par plaisir, et s'amusait à torturer pour tromper son ennui endémique ?

Dans bien des villes, on aurait pu poser des hypothèses logiques. Pas à Cleveland. La ville était trop stable, trop respectable. Les affaires étaient prospères, la main-d'œuvre syndiquée plutôt placide,

la politique, très honorable, et aucun scandale n'avait terni la municipalité depuis les beaux jours presque oubliés de la bande de Mayfield Road.

Cleveland n'avait jamais été une place forte de la Mafia. Au départ, la juiverie tenait trop solidement les choses en main. Même le *don,* qui initialement représentait la ville à la *Commissions* nationale, était alors considéré plus ou moins comme le porte-parole du vrai patron de Cleveland – un juif, celui-là. Les grandes mutations des années 30 avaient repoussé les gangs organisés, d'abord dans les faubourgs de la ville, puis aux confins de l'Etat d'Ohio, et enfin, au-delà de la frontière du Kentucky. Et le vrai pouvoir s'était déplacé vers l'ouest depuis un bon bout de temps. A Las Vegas, Phoenix, Tucson et en Californie du Sud. Tony Morello était l'héritier de ce qui était resté en place – de la broutille, jusqu'à ces tout derniers temps.

Et soudain, voilà que le gros fric avait refait son apparition. Pas en surface, bien sûr, mais par un dédale de circuits souterrains; et cette petite frappe de Tony paraissait bien installée à cheval sur le pipe-line d'or pourri. Bolan aurait pu le déloger de sa monture facilement et sans douleur, depuis quelques jours déjà. Il tenait le type par tous les bouts, avait mis son nez dans presque toutes ses affaires de façade, et avait même visité, incognito et très tranquillement, son quartier général, une ancienne propriété au bord du Cuyahoga. Cependant, Bolan voulait l'homme, d'accord, mais sa monture aussi. Surtout, même. Il fallait donc qu'il coince encore un peu plus l'Ordure.

*

* *

L'aube était presque levée, et la vieille baraque, au bord de la rivière, était encore tout illuminée. Une demi-douzaine de voitures étaient garées sur le parking recouvert de graviers. Des hommes visiblement fatigués, flingues en bandoulière, montaient une garde monotone. Dans un patio éclairé, derrière la maison, quelques mignonnes minettes avec plus d'attraits que de cervelle, et plus de rondeurs que de fringues, buvaient avec ennui. Par une fenêtre ouverte, au second étage, s'échappaient des voix masculines assez violentes. Et les minettes jetaient sans arrêt des regards nerveux vers la fenêtre, comme si elles s'attendaient à voir à tout moment un corps basculer dans le vide.

Bolan portait sa combinaison noire, et son visage était noir également. Il n'avait avec lui que son Beretta à silencieux, un stylet et un garrot en nylon. Quelques minutes plus tôt, le garrot en nylon s'était ancré profondément dans la chair de deux sentinelles, mais cette « pénétration en douceur » semblait se terminer en cul-de-sac devant le patio, et les filles plantées là paraissaient devoir y rester tant que la réunion, à l'intérieur, n'était pas terminée.

Bolan amorça un déplacement circulaire pour essayer de pénétrer par un autre angle. Comme il atteignait le côté opposé à l'entrée principale, la porte de la maison s'ouvrit, laissant passer Tony l'Ordure en personne.

Il était seul.

Bolan se figea. Le grand chef alluma un cigare et se dirigea tout tranquillement vers le parking.

Quelqu'un l'attendait dans une des voitures.

A mi-chemin, Tony s'arrêta, jeta un regard à la ronde, et posément leva un bras. Un homme maigrichon avec des cheveux blonds sortit de la voiture et vint à sa rencontre. Et les deux hommes attaquèrent une petite promenade dans l'allée de ronde de la propriété.

Bolan les suivit, gardant la distance, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent pour s'asseoir sur un banc de ciment. Bolan ne les avait pas entendus prononcer un seul mot, et apparemment, ils ne parlaient toujours pas.

Morello tirait sur son cigare. Le maigrelet tripotait nerveusement ses mains. C'était un type d'environ trente-cinq ans, bien habillé, avec un regard intelligent.

Enfin Morello parla. Sa voix était âpre :

— Qu'est-ce qui a foiré ?

Le gars serra ses mains l'une contre l'autre.

— Je ne sais pas, Tony. Vraiment, je n'y comprends rien. Ils avaient coincé la fille dans la boutique, quand je suis parti. Vous savez que je n'étais pas très chaud pour cette histoire. Je n'y tenais pas tellement.

— Sans blague !

— Oui, c'est de la folie. L'endroit, surtout…

— La ferme !

— Ce que je veux dire, c'est…

— Je le sais très bien. On t'a jamais demandé d'approuver ? Bon. Que tu sois pour ou contre, on en a rien à foutre, jusqu'à nouvel ordre.

Le maigrelet ne répondit rien.

— Je t'ai demandé ce qui a foiré. Et tu fais la fine gueule. J'ai envoyé là-bas deux de mes meilleurs gars, pour exécuter un boulot de routine. Et on les retrouve comment ? Flottant dans la piscine au milieu des débris de leurs cervelles. Alors, je te pose à nouveau la question, Sorenson : qu'est-ce qui a foiré ?

Morello suçota l'extrémité de son cigare pendant une bonne demi-minute, puis demanda d'une voix tranquille :

— Combien gagnes-tu dans ce trou, Sorenson ?

— Mille dollars par mois plus un pourcentage, répondit le type comme s'il reprenait goût à la vie.

— Et combien gagnes-tu chaque fois que je te demande une petite faveur ?

Le type fit une réponse incompréhensible.

— Alors ? insista Morello.

— Vous le savez bien.

— Bien sûr. Mais je me demande si tu t'en souviens.

— Nom de Dieu, Tony, arrêtez de vous foutre de moi. Vous me payez 5000 dollars par contrat. Là n'est pas la question. Je veux savoir…

Morello s'était levé sans crier gare, et, du revers de la main, gifla le maigrelet, l'envoyant dinguer par terre. Le type resta un instant sans bouger, puis il se redressa et reprit sa place sur le banc.

Morello le frappa à nouveau. Cette fois, le gars ne se releva pas. Et le vieux sadique posa un pied humiliant sur sa tête.

— Je ne t'aime pas, Sorenson, dit-il, et je ne t'ai jamais aimé. Tu es beaucoup trop chic pour marcher avec un type comme moi, mais tu n'as jamais craché sur mon pognon. Maintenant je t'ai posé une question claire. J'attends une réponse claire.

La voix de Sorenson lui parvint, un peu confuse, mais les mots, eux, étaient clairement articulés :

— Ce n'est pas moi qui les ai descendus, Tony. Je ne sais pas qui l'a fait. Je n'en ai pas la moindre idée. Je croyais que tout avait bien marché jusqu'à votre coup de fil. Je les ai couverts tout le long. Il faut me croire. Je suis rentré chez moi, et je me suis couché. Je comptais

retourner au club le lendemain matin, et découvrir dans la piscine un déplorable accident. Quelque chose a foiré, et je n'y suis pour rien.

— Ça alors, c'est vachement étrange, dit Morello. Parce que figure-toi que tout n'a pas marché aussi bien que prévu avec l'autre zig non plus. Il n'a pas pu arriver jusqu'au bateau.

Le pied de Morello écrasait toujours le crâne de Sorenson.

— Comment ?

— Ouais, j'ai bien dit, et deux autres gars à moi, en ce moment même, sont en train de flotter dans ce putain de port. Tu trouves pas ça étrange ?

— Je n'y comprends vraiment rien, je vous jure.

— Combien as-tu palpé, rien que pour le vieux ? L'un dans l'autre, combien ? Dis-le.

— 20000, environ, Tony, mais je vous les rendrai. Si ça n'a pas marché, je vous rendrai tout.

— Et combien tu vas cracher pour mes quatre bonshommes ?

— Bon Dieu, Tony !

— Je t'aime pas, n'oublie pas. Alors, je te conseille de pas laisser traîner ton cul là où il faut pas. Si jamais la moindre odeur venait me chatouiller les narines, je te jure que je le ferais sauter, ton sale trou du cul. T'as compris ?

— J'ai bien compris, Tony.

— Attends que je m'en assure.

Et le grand chef se leva, et appuya de tout son poids sur la tête du maigrelet, puis il sauta sur lui à pieds joints, avec une sauvagerie inouïe, avant de s'en aller sans se retourner.

Sorenson ne bougeait pas, Bolan, pourtant, lui en avait laissé le temps. Alors il s'approcha. Le maigrelet était inconscient. Un filet de sang s'échappait lentement de son nez et de sa bouche. Et son visage était en lambeaux.

Bolan se redressa en soupirant, et jeta un regard autour de lui. Il ferait jour dans quelques minutes. A l'intérieur, la réunion prenait fin. Il entendait les voix sur la pelouse, devant la maison. Un moteur de voiture démarra. Bolan savait qui étaient ces hommes : l'état-major des grandes heures, les chefs. Ils avaient perdu quatre de leurs comparses dans la nuit. Ils n'allaient pas rester tranquillement à se tourner les pouces, en attendant la prochaine victime.

D'un moment à l'autre, on allait découvrir les cadavres des deux sentinelles étranglées devant leurs guérites, et ça allait faire du

pétard. Pour Bolan, cette petite visite de reconnaissance avait déjà duré assez longtemps. Il voulait simplement se faire une idée personnelle et de visu de Tony l'Ordure.

En prime, il héritait du maigrelet qui gisait inconscient à ses pieds. Avec un peu de chance, c'était peut-être le chaînon manquant, qui sait ?

Il eut un long regard vers les cieux avant de prendre sa décision. Alors, s'agenouillant près du blessé, il épongea le sang qui coulait, avec une compresse, et examina attentivement ses plaies.

Enfin, il le chargea sur son épaule et s'éloigna.

Eh oui, Suzan, Mack Bolan faisait parfois des prisonniers.

Et, s'il voulait retrouver sa liberté, celui-ci devrait cracher.

CHAPITRE VI

Lorsque Bolan arriva en territoire neutre, hors de la propriété de Morello, les premières lueurs de l'aube gagnaient les ténèbres de la nuit. Il déposa son fardeau par terre, et s'assit à côté, adossé à un tronc d'arbre. Puis il alluma une cigarette et contempla son butin en silence.

Le type reprenait connaissance. Il râlait.

Puis, soudain, son regard vide s'anima : il venait de voir la silhouette en combinaison noire, et les deux yeux d'outre-tombe, dans un visage noir également, qui l'observaient, impassibles. Une voix glaciale ordonna :

— Tiens-toi tranquille, si tu veux vivre encore un petit moment.

Le type passa une main mal assurée sur son visage ensanglanté. Bolan lui accorda quelques secondes de répit, le temps qu'il réalise, puis il dit :

— Je m'appelle Bolan.

Et il laissa tomber sur la poitrine du maigrelet, une médaille de tireur d'élite.

— C'est ton ticket de sortie de ce monde, Sorenson, la marque du monstre, et je te la passe autour du cou. Alors, tu as intérêt à retrouver ton souffle. Dans moins de cinq secondes, je vais t'expédier une jolie balle, qui rentrera par une oreille pour ressortir par l'autre.

Le maigrelet avait saisi la situation, et il était intégralement paniqué. Il avait une plaie à la bouche qui rendait son élocution douloureuse, mais lorsqu'il parla, les mots étaient clairement articulés.

— Ecoutez-moi, je vous en supplie. Je ne… J'ai une femme et deux gosses. Ne faites pas ça !

— Pourquoi ? demanda froidement Bolan.

— Parce que je suis innocent !

— Innocent de quoi ?

— Je ne suis pas un des *leurs !* Je ne suis pas… une *crapule !*

— Alors, qu'est-ce que tu es ?

— Je suis directeur du Country Club du Bois de Pins.

— Et à part ça ?

— Je… je ne suis pas…

— Mettons bien les choses au clair, dit Bolan d'une voix froide et impassible. Tu es vendu et tu es acheté, en gros, tu es un morceau de bidoche dans le garde-manger de Morello. Maintenant, reprenons. Si tu me fais plaisir, tu auras la vie un tout petit peu plus longue. Mais attention. Je ne suis pas Tony Morello. Je n'ai rien à gagner, je n'ai rien à prouver, et le cinquième Amendement, je m'en bats l'œil. Pour l'instant, tu es un homme mort. Seulement, tu peux y faire quelque chose. Alors, on recommence. Qu'est-ce que tu fais pour Morello ?

Le maigrelet tressaillit avant de répondre :

— Disons, si vous voulez que je recrute pour lui… enfin, je lui trouve des clients.

— Comment ça ?

— Je lui fournis… enfin… des pigeons.

— Recommence, tu veux ?

— Je lui rabats le gibier !

— Et comment tu t'y prends ?

— Je… Oh, attendez. J'essaie de vous faire comprendre.

Sorenson roulait des yeux comme des billes, complètement hagards. Il eut un geignement sonore et porta les deux mains à sa tête.

— Bon Dieu, j'ai sûrement quelque chose de cassé dans le crâne.

— Si tu veux, je peux te filer une aspirine spéciale, 9 millimètres, proposa Bolan d'une voix glaciale.

Le maigrelet lâcha vivement sa tête.

— Ça va mieux. Que me demandiez-vous, déjà, monsieur ?

— Nous parlions des différents moyens d'embarquer vos employeurs du Bois de Pins, ces honorables hommes d'affaires de Cleveland.

— Ah, oui ! Tony avait besoin de quelqu'un qui serve d'intermédiaire. Et moi, j'étais en très bonne position. Un peu comme un courtier, si vous voulez.

— Avec des commissions pas piquées des vers, si je ne m'abuse, commenta Bolan. Cinq mille dollars par client, c'est pas mal.

Il soupira.

— Je crains que tu ne m'aies pas encore très bien compris. Ecoute-moi attentivement. La règle du jeu est la suivante : je sais qui tu es, et je sais aussi ce que tu es : un infâme trafiquant d'âmes damnées, une petite frappe combinarde, un chancre cancéreux dans

la respectable communauté de Cleveland. C'est pour ça que tu es ici, et c'est pour ça que tu vas crever, et tout de suite encore. Je ne t'ai pas donné ta chance pour me montrer quel chic petit gars tu es. Ça, c'est pas le jeu. Je te donne seulement une chance de me prouver si tu peux dire la vérité. Comprends-moi, si tu étais une de ces *crapules,* comme tu dis, je n'aurais pas besoin de t'expliquer tout ça. Ils connaissent la musique, eux. Maintenant, mon temps est compté, et ma patience très limitée. Alors, essaie encore une fois de jouer, et n'oublie pas la règle. Compris ?

— OK, répondit Sorenson d'une voix faible. Je branche les clients. En général, l'appât, c'est le sexe. Mais pas toujours.

— Et après, ils crachent au bassinet ?

— Oui. Ce sont des hommes d'affaires très haut placés. Ils ne traiteraient pas directement avec un gars comme Tony Morello.

— Sauf quand ils ont un canon scié, braqué entre les deux yeux, je suppose ?

Le maigrelet prit une profonde inspiration avant de répondre :

— Exact. Ou l'équivalent. Alors, c'est moi qui fais l'intermédiaire, pour commencer. Morello a un bateau assez spécial.

— C'est-à-dire ?

— Oh, vous voyez ce que je veux dire. Un bateau avec des filles, des tables de jeux, bref, tous les plaisirs défendus.

— Tu ne parles tout de même pas du *Christina,* cet infâme rafiot pourri ?

— Ça, ce n'est que l'extérieur. Dedans, il paraît que c'est très bien. Extra, même.

— Tu n'y es jamais allé ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien, je vous le jure. C'est tout ce que je sais.

— C'est un serment sur ta propre vie, mon gars. Et Suzan Landry ?

Le maigrelet eut un air un peu déconcerté, puis soudain, il comprit.

— Ah, c'est vous…

— C'est moi, confirma froidement Bolan. Qu'est-ce que tu sais à son sujet ?

Le type soupira. Visiblement il n'était pas à l'aise.

— Sacrée nana, mais pas facile ! Je ne m'en doutais pas, quand je l'ai engagée, il y a un mois environ. Très efficace, en plus. Au début, elle était hôtesse au restaurant. Mais très vite, je l'ai prise comme adjoint. Et elle se débrouillait bien.

Le maigrelet avait un brin de nostalgie dans la voix. Bolan lui laissa le temps de se reprendre.

— Puis, certains membres du club ont commencé à se plaindre. Elle… enfin, elle ne se tenait pas à sa place. Elle fouinait, furetait, fourrait son nez partout. Un jour, je l'ai pincée en train de farfouiller dans les dossiers confidentiels. Elle m'a dit que plus elle en saurait sur les membres, mieux elle pourrait s'occuper d'eux. Je lui ai répondu qu'elle n'était pas là pour ça, mais pour les servir. Quelques jours après, elle a recommencé, et j'ai menacé de la vider. Nous avons eu une longue explication, et elle m'a promis de se tenir tranquille. Je lui ai laissé sa chance, tout en la gardant à l'œil. Puis elle s'est mise à faire les yeux doux à l'un des… pigeons. Je suppose qu'elle voulait le mettre en garde. En tout cas, le type m'en a parlé, et moi, il a bien fallu que je prévienne Tony.

— Pourquoi a-t-elle fait ça, à ton avis ?

Le type prit un air sincèrement perplexe.

— Je n'ai pas compris. Franchement, je ne sais pas. Ecoutez, je joue le jeu. Vous posez les questions, je réponds. Quand je sais.

— Ce pigeon, c'était le juge Daly ?

— Si je comprends bien, vous savez déjà tout, soupira le maigrelet.

— Juste assez pour vérifier que tu dis bien la vérité, mon pote. Maintenant, si Daly t'avait mis au parfum, pourquoi m'a-t-il envoyé là-bas, pour sauver la peau de sa nana ?

— Il a fait ça ?

— Je viens de te le dire. Alors réponds, tu veux ?

— J'ai dû laisser transpirer, je suppose. J'étais un peu sur les dents. Ça lui aura mis la puce à l'oreille. Il avait l'air très nerveux, hier soir, quand il est parti.

— Tu es sûr que tu joues toujours le jeu, Sorenson ?

— Je vous le jure !

— Daly n'a pas quitté le club tout seul, hier soir. Et il n'est pas parti non plus de son propre gré.

— Ça alors ! Je ne savais pas. Juré.

— Il était déjà allé souvent à bord du rafiot ?

— Cette nuit, ou plutôt hier soir, c'était la première fois. Mais, d'après ce que je sais, il n'a pas pu y arriver.

— Et tu palpes 5000 par pigeon ?

— Je vous ai dit ça ?

— Non, c'est moi.

— Exact. 5000.

— Alors pourquoi pour Daly, c'était 20000 ?

— Oh… c'était un cas un peu particulier. Il n'était pas très chaud. Il a fallu le travailler. Moi personnellement, je veux dire.

— Et pour Morello, il était très important ?

— J'imagine.

— Parlons un peu des autres pigeons. Il y en avait combien ? Et c'était qui ?

— Dix ou douze, peut-être.

— Allons, fais un petit effort. J'aime la précision.

— C'est à peu près le compte. Je connais la liste de leurs noms par cœur.

— Je préférerais leur pedigree, tu veux bien ?

— Quoi ?

— Oui, dis-moi dans quoi ils bossent.

— Tiens… je n'y avais jamais pensé… Voyons. Tim Conley est un gros assureur – je parle d'assurances pour les industries. Hanson – George Hanson a un poste important à la Commission de l'équipement. Ben Logan : tiens, celui-là, ça peut se comprendre… Il est chef des Garde-Côtes. Il émane directement du bureau du Procureur du district des Grands Lacs. C'est lui qui est chargé de faire appliquer les lois maritimes pour la navigation. Vous en voulez d'autres ?

— Je les veux tous, intégralement, précisa Bolan.

Il les eut tous, les enregistra méticuleusement dans sa mémoire, et, lorsque la liste fut complète, il avait vaguement mal au ventre.

— Morello, à la rigueur, je peux comprendre, mais toi, tu me soulèves le cœur, dit-il à Sorenson.

— Parfois, je ne me plais pas non plus, fit le maigrelet en fermant les yeux.

— Tu savais pourquoi Morello voulait alpaguer ces mecs ?

— Pas au début. En fait, je pensais que j'étais un petit héros bien malin.

— Ça n'existe pas, répliqua froidement Bolan.

— Je crains que non. En tout cas, un jour, j'ai commencé à comprendre. Mais c'était trop tard. J'étais épinglé, moi aussi. Morello est un psychopathe. Il me fout la trouille.

— C'est pas les psychopathes qui me foutent la trouille, à moi, Sorenson. Ce sont les types comme toi. Pour quelques milliers de dollars véreux…

— Oh, arrêtez, marmonna Sorenson sur la défensive. J'ai une femme et des gosses. J'en avais besoin, de ce fric, tout véreux qu'il est. Et n'essayez pas de me faire croire que je suis unique en mon genre. Vous croyez que je n'y ai pas réfléchi ? Je suis pourri, c'est vrai, mais le monde aussi est pourri, monsieur Bolan.

Bolan se leva.

— C'est ça que tu racontes à tes gosses ?

Le maigrelet se perdit dans la contemplation de ses pieds.

— Le monde est beau, dit froidement Bolan. Et ne le juge pas par ceux dont tu as choisi de t'entourer.

Il faisait tout à fait jour, maintenant. Le soleil n'allait pas tarder à se lever. Bolan récupéra la médaille de tireur d'élite, et s'éloigna. Il abandonnait le maigrelet pourri à son monde pourri.

Mais pour Bolan, le monde était un peu plus beau tous les jours.

CHAPITRE VII

Morello arpentait son bureau comme un animal en cage. Et pour essayer de se détendre, il avait dans chaque main une petite balle en caoutchouc mousse, qu'il écrasait l'une après l'autre, à une cadence bien rythmée. Enfin Freddy Bianchi, l'intendant de la propriété, frappa à la porte avec insistance, avant de passer la tête à l'intérieur.

— On l'a retrouvé, Patron, annonça-t-il. Il déambulait sur la route.

— De quel côté, aboya Morello ?

— Du bon. Mais il a morflé un sacré coup. Je ne pense pas que…

— Arrête de penser ! Traîne-le ici !

La porte s'ouvrit toute grande, et Bianchi entra dans le bureau. Le directeur du club, tristement amoché, apparut alors dans l'encadrement de la porte, propulsé à coups de pied par deux costauds de Bianchi. Morello lui lança un regard écœuré, puis lui tourna le dos pour aller s'asseoir à son bureau. Il s'effondra dans son fauteuil et grogna :

— Laissez-le. Toi, Freddy, tu restes.

Les deux costauds s'éclipsèrent et refermèrent la porte derrière eux.

— De face, et au milieu, monsieur Sorenson, dit Bianchi.

Le pitoyable directeur leva des yeux d'ivrogne, et avança en titubant jusqu'au centre de la pièce.

— Regarde M. Morello, ordonna l'intendant, d'une voix légèrement scandalisée.

Le type réussit à pivoter pour regarder l'homme installé derrière le bureau.

— Excusez-moi, marmonna-t-il. Je suis un peu groggy, Tony. Je crois que vous m'avez sérieusement touché.

— Tes excuses, tu peux te les foutre au cul, tonna Morello d'une voix lourde de mépris.

— Je peux m'asseoir ?

— Pas tant qu'on te l'a pas dit. Où étais-tu donc, Mel ?

— Je n'en sais rien, Tony. Je suppose que je rentrais chez moi.

— Ta bagnole est en panne ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas encore bien ma tête, Tony. Ça fait mal, à l'intérieur.

Vicieusement, Morello lui expédia de toutes ses forces une balle en mousse.

— Fais gaffe, hurla-t-il.

Sorenson réagit très rapidement. Il plongea et réussit à esquiver le projectile.

Bianchi gloussa.

— Ses réflexes m'ont l'air OK, Patron, observa-t-il. Je pense qu'il nous bourre le mou.

— Moi, je pense pas, dit Morello, en jetant à Sorenson un regard meurtrier. Je pense que sa putain de cervelle est un peu ébranlée. Tu devrais la lui remettre en place, Freddy.

Sorenson se redressa illico.

— Non, je me sens beaucoup mieux, maintenant. De quoi parlions-nous déjà ?

Bianchi se mit à rire.

— Caresse-le un peu, tu veux ? ordonna Morello.

L'intendant fit ce qui lui était dit, et même davantage. Il prit son élan et envoya deux violents coups de pied dans le postérieur du prisonnier sans défense, puis il lui balança deux énormes baffes sur le visage déjà mal en point. Sorenson poussa un hurlement et tomba à genoux, pour essayer de se protéger.

Morello dit :

— Allons, Freddy, tu lui as fait mal. Regarde, il chiale.

Sorenson se mit à beugler :

— Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongé dans un champ. Et ce type était penché sur moi. Je suppose qu'il m'avait transporté là.

Morello se leva, et alla vers la fenêtre. Il y resta un moment, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, puis il dit enfin :

— C'est bon, assieds-toi.

Sorenson crapahuta jusqu'à son siège.

Bianchi alla vers la porte, et resta en faction, les bras croisés.

— Alors, comme ça, il t'a transporté, dit Morello, après un nouveau silence.

— Oui.

— Pourquoi ?

— J’en sais rien.

— Et qui c’est, ce prétendu type qui t’a soi-disant transporté ?

— Je ne sais pas, Tony. Il…

— Appelle-moi « Monsieur Morello », je te prie !

— Monsieur Morello, oui, monsieur.

— Je savais bien que c’était pas possible. Un minable comme toi, je le savais.

Bianchi intervint.

— Et puis ça voulait rien dire. Même en supposant qu’il ait assez de nerf. Pourquoi il aurait disparu dans la nature, comme ça ? Il pouvait très bien prendre sa bagnole, et partir tranquillement.

Les yeux paniqués de Sorenson passaient nerveusement d’un homme à l’autre.

— Qu’est-ce que vous racontez ? hurla-t-il.

— Nous parlons de deux types à nous, expliqua lentement Morello, avec un brin de sarcasme. On les a trouvés étendus dans la cour d’entrée, et les yeux leur sortaient de la tête. Je suppose que tu n’es pas au courant ?

— *Je vous le jure,* murmura Sorenson.

— T’aurais quand même intérêt à être au courant de quelque chose de temps en temps, grogna Morello, menaçant. Ce mystérieux gus, entre nous, il est assez pratique, non ? Tu trouves pas, Freddy ? Après tout, moi je me demande si ce minable, il en aurait pas été capable. Tu sais, en rampant par-derrière. Je suis sûr qu’il pouvait.

— C’était Mack Bolan ! hurla Sorenson.

Bianchi décroisa les bras qui lui tombèrent mollement sur les côtés.

Morello se figea un instant, puis revint précipitamment vers son bureau, et s’assit.

— Qu’est-ce que tu as dit ? demanda-t-il calmement.

— Quand j’ai repris connaissance, il était penché sur moi. Avec des yeux… ah, bon Dieu, je ne peux pas vous dire comment… Vous ne me croiriez pas. Il avait une combinaison noire, comme un guerrier, comme dans un film. Il était noir, tout noir, même le visage. Et il portait ce truc collant, un truc qui le recouvrait de la tête aux pieds, comme une combinaison de guerre.

— Et qu’est-ce qu’il a dit ? murmura Morello.

— Ce qu'il a dit ? Il a dit qu'il était Mack Bolan. Et qu'il posait sur moi la marque du monstre. Et il m'a jeté sur la poitrine cette médaille, comme ils appellent. Puis il a ajouté que j'étais un homme mort.

Les deux comparses se regardèrent un moment. Puis Morello dit à Sorenson :

— En attendant, tu es ici, et t'es pas mort du tout. Comment tu expliques ?

— Je l'ai persuadé qu'il faisait erreur.

— Ah bon ? Et comment ça ?

— Il pensait que j'étais un tueur, ou quelque chose d'assimilé. Et quand j'ai repris connaissance, il s'est rendu compte qu'il s'était trompé.

— Alors il a pris la peine de te transporter hors de la propriété, simplement pour attendre que tu te réveilles, et découvrir enfin qui tu étais ?

— Je suppose, Tony… pardon, monsieur Morello.

— Et pourquoi tu nous as rien dit, en rentrant ici ?

— J'avais peur.

— Peur de quoi ? De la vérité ?

— Peur de ce que vous alliez imaginer.

Les deux hommes se regardèrent à nouveau. Bianchi prit la parole :

— Recommence. Dis-nous comment il était, ton type. Décris-le.

Sorenson réprima un hoquet, et fit un nouvel effort.

— Il était tout noir, il…

— Merde ! hurla Morello. Va te faire foutre, avec ton noir. On veut savoir de quoi il avait l'air.

— Mais enfin, bon Dieu, répliqua le pauvre Sorenson, c'est comme ça qu'il était. Un foutu spectre noir, c'est tout. Noir, noir, et ces deux yeux perçants – il m'a filé la colique tellement il m'a fait peur.

— On dirait bien, soupira Bianchi.

Le visage de Morello avait viré au rouge betterave. Il jaillit sur ses pieds, et empoigna l'énorme bureau à deux mains comme s'il voulait le soulever pour le renverser. Voyant qu'il n'arrivait pas même à l'ébranler, il se rabattit sur la lampe qu'il envoya dinguer contre la fenêtre.

— Fais réparer cette putain de fenêtre, hurla-t-il à l'adresse de Bianchi.

Le visage de l'intendant restait absolument impassible.

— Bien sûr, Patron, on la réparera.

Sorenson était pétrifié sur sa chaise. Il avait du mal à respirer.

Morello ravageait la pièce, il renversait les tables et fracassait tous les objets contre les murs. Bianchi ne bronchait pas d'un pouce. Il n'avait même pas l'air de voir le vent de folie qui saccageait le bureau. Puis la crise passa, Morello retourna à son fauteuil où il s'affala avec un grognement repu.

— Nettoie-moi ce bordel, ordonna-t-il à l'intendant.

— Bien sûr, Patron, assura Bianchi, sans faire un geste à l'appui.

— Va me chercher mon engin.

— Vous le voulez tout de suite ?

— Tout de suite.

L'intendant sortit et revint un moment après avec un volumineux objet enveloppé dans du tissu huilé. Il le déposa délicatement sur le bureau, bien en face du *capo* haletant, et retourna tranquillement prendre son poste, près de la porte.

Sorenson posait des yeux démesurés sur l'objet.

Tendrement, méticuleusement, Morello dépliait le tissu huilé, et un flingue de toute beauté apparut. Une fine pellicule de graisse luisait sur le métal bleuté; et les parties en bois et le manche avaient été amoureusement travaillés, et brillaient d'un lustre à peine velouté.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ceci ? demanda le patron à Sorenson, en examinant l'arme de plus près.

— Oui, c'est… c'est une bien belle pièce, souffla le directeur d'une voix étranglée.

— Un vrai bijou, tu ne trouves pas ? Je suis sûr qu'un collectionneur m'en offrirait vingt à trente mille dollars. C'est une Thompson, un modèle de 1921. Elle était à mon vieux. Il m'a dit qu'elle avait un jour appartenu à Charley Lucky. Tu as entendu parler de Luciano, pas vrai ? Lui et mon vieux étaient comme les deux doigts de la main.

— C'est une arme historique, murmura Sorenson.

— Exact.

Morello caressait le barillet en acier poli.

— Rien qu'au toucher, c'est un bonheur. Quelquefois, c'est même mieux qu'une nana.

Il se leva, fit le tour de sa table, pour aller s'asseoir sur le bord opposé, juste en face de Sorenson.

— Mack Bolan, tu as dit ?

Le type, terrifié, laissa échapper un hoquet frémissant.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Freddy ?

— Oui, Patron.

— Faut envoyer chercher Gus et les autres. Faut leur dire.

— Oui, Patron.

— Je veux qu'on déplace le bateau.

— En aval ?

— Non, en amont. Bouge-le vers le nord.

— OK. Tout de suite ?

— Dès que possible. Enlève les filles du milieu, fais place nette à l'intérieur. Va chercher les petits Ritals, dis-leur qu'ils peuvent gagner leurs spaghetti pour ce soir. Combien de temps tu crois qu'il leur faut pour se tirer avec le bateau ?

— Quelques heures. Faut qu'on commande le remorqueur. Peut-être que vous devriez faire partie du voyage, Patron.

— Commence pas à déconner, Freddy. Depuis quand Tony Morello se débine devant l'ennemi ?

Il tapota amoureusement son arme.

— Et puis je ne suis pas tout seul, fit-il avec un sourire vicieux à l'adresse de Sorenson. Dis donc, Freddy, poursuivit-il, il faut dire à Gus de mobiliser toute la corporation.

— OK, je lui dirai.

L'intendant avait un regard figé, à nouveau.

— Je veux que ça chauffe. Dis à Gus qu'il prenne tout ce qu'il lui faut. Je veux mon territoire farci de tous les côtés.

— Bien, Patron, je lui dirai, fit Bianchi sans perdre son visage de marbre.

— Alors, Mel, mon vieux pote !

— Oui, monsieur Morello ?

— Tu es un fils de pute, un sale petit mouchard.

— Non, monsieur. Je vous en supplie… je savais que vous vous imagineriez des choses. Je vous jure que je ne lui ai rien lâché !

— C'est pour ça qu'il t'a laissé la vie, bien sûr ?

Sorenson se tassa davantage sur son siège, pétrifié jusqu'à la moelle.

— Je lui ai raconté une salade, et il l'a gobée. Oui, je vous le dis, il l'a gobée, fit-il d'une voix haletante.

Morello éclata de rire.

— Une salade à Mack Bolan. T'as entendu, Freddy, Bolan croit au Père Noël !

La Thompson explosa, crachant en rugissant un feu continu qui emplit la pièce du tam-tam assourdissant de la mort.

Le maigrelet fut littéralement soulevé de son siège par l'impact, la chaise et tout le reste se mit à valdinguer dans le bureau, mû par le feu ininterrompu qui crépitait comme une averse de grêle. Des lambeaux de meubles et des éclats de verre traversaient l'atmosphère épaisse et fumante de poudre à canon; ça sentait chaud la paranoïa à l'état pur. Et le carton ne cessa que lorsque le chargeur fut entièrement vide.

Alors Morello se mit à glousser et dit :

— Putain, Freddy, on dirait que le cran d'arrêt est enrayé. Faudra que je le fasse réparer.

Bianchi n'avait pas bronché.

— Oui, Patron, je m'en occuperai.

— Cette pièce est un vrai bordel. Elle me fait honte. Tu nettoieras toute cette merde, Freddy.

Et Bianchi répondit :

— Bien sûr, Patron, je vais le faire. Vous savez bien que je le fais toujours. Vous n'avez plus rien à me dire ? Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

— Oui. Tu peux me ramener cette ordure de Bolan ici.

Bianchi ne répondit rien. Il était prudent et savait par expérience qu'il ne fallait jamais promettre à Tony Morello ce dont on n'était pas sûr. Et dans ce cas précis, il avait des doutes.

CHAPITRE VIII

Comme tous les matins, Ben Logan avait achevé son petit déjeuner solitaire. Il s'attardait un peu à table, pour lire son journal, quand la femme de chambre entra, lui annonçant une visite.

— C'est M. Christina, dit-elle. Il dit que c'est urgent.

Logan jeta un regard surpris à la femme, par-dessus son journal.

— Je ne connais aucun…

Puis il comprit, posa le journal et demanda :

— Madame est éveillée ?

La domestique secoua la tête.

— Non. Je viens d'aller la voir. Elle a l'air reposée.

— Faites entrer ce monsieur dans la bibliothèque, Annie. J'arrive tout de suite.

La femme de chambre sortit.

Logan passa dans sa salle de bains, se brossa les dents, lissa soigneusement ses cheveux, et s'interrompit un instant pour examiner les fils gris, tous les jours plus nombreux, qui envahissaient ses tempes. Puis il entra dans sa chambre et mit une cravate. Il glissa également un revolver 38 mm dans sa ceinture, et referma sa veste par-dessus. Alors, seulement, il descendit dans la bibliothèque.

Le visiteur se tenait près d'une étagère remplie de livres, dont il examinait les titres avec intérêt. Il était très grand, très athlétique et portait une tenue sport. Quelque chose dans son port de tête, et quelque chose aussi dans ses yeux, glaça Logan, qui ferma la porte, et vint droit au fait :

— Que voulez-vous de moi ?

Le visiteur n'avait pas l'air pressé.

— J'aime bien votre bibliothèque, dit-il d'un ton très naturel. Vous savez, on peut se faire une très bonne opinion des gens, d'après les livres qu'ils lisent. Moi, j'aime beaucoup vos livres, Capitaine.

— J'en suis enchanté, répondit froidement Logan. Et je suis fort surpris que vous en connaissiez les titres. Que venez-vous faire chez moi ?

Le visiteur esquissa l'ombre d'un sourire.

— J’aime connaître un homme avant de le condamner, fit-il d’une voix qui ne manquait pas de chaleur.

Logan se détendit imperceptiblement. Il soupira, dégagea le revolver coincé dans sa ceinture, et l’envoya sur le divan.

— Alors vous n’êtes pas de chez eux, dit-il posément. Si je comprends bien, la fête commence. Je savais que ça arriverait, et je me demandais l’effet que ça me ferait.

— Eh bien, quel effet ça vous fait ? demanda doucement le visiteur.

— Ça me… soulage. Pouvons-nous en terminer rapidement, et sans faire de bruit ? Ma femme est malade.

— Il m’est absolument nécessaire de faire du bruit, répondit le visiteur. Votre femme est sérieusement malade ?

— Oui, ça fait dix ans qu’elle meurt à petit feu, expliqua Logan, un peu troublé par le tour très personnel que prenait cette confrontation tant redoutée. Elle a un cancer.

— Rude, fit le visiteur. Ce doit être une drôle de lutteuse, pour avoir duré si longtemps.

— Oui, merci, c’est vrai. C’est une femme remarquable.

Logan avait une impression d’irréalité.

— Je crois qu’elle a lutté surtout pour les gosses. Maintenant, ils sont grands, et ils nous ont quittés. Alors, elle a baissé les bras. Je ne lui donne pas tort. Moi aussi, d’une certaine façon, j’ai fait de même. Mais pourquoi je vous raconte tout ça ? Je ne demande pas de pitié… Finissons-en, voulez-vous. Dites-moi quels sont mes droits.

— Je ne suis pas un policier, Capitaine, dit tranquillement le visiteur.

Logan sentit qu’il clignait des yeux.

— Ah bon ?

— Non.

— Vous êtes quoi, alors ?

L’homme fouilla dans ses poches, et en sortit un petit objet qu’il lança à Logan. L’objet tomba sur le sol avec un bruit métallique. Logan se baissa pour le ramasser et l’examina attentivement, le tournant et le retournant dans sa main. Il sentit alors sa gorge se nouer, et lança un regard perdu au revolver abandonné, qui gisait si loin de lui, maintenant.

— Alors, c’est bien ça, la fête commence, fit-il d’une voix calme.

— Comme je vous l’ai dit, j’aime bien vos livres.

— Vous permettez que je m'asseye ?

— Je vous en prie, fit Bolan.

Logan, ostensiblement, évita de choisir le divan, et se laissa tomber dans un fauteuil bien rembourré, près du bureau.

— Tout d'un coup, je me sens aussi faible qu'un chaton sans défense, avoua-t-il. C'est comme un cauchemar. Un peu comme si on vous pinçait au lit, avec la femme de votre meilleur ami; ou si vous faisiez pipi sur la moquette.

Le visiteur n'avait toujours pas bougé de place. A cet instant précis, il se dirigea vers le bureau, posa nonchalamment un pied sur le plateau, et alluma une cigarette. Puis il dit à son hôte :

— Vous n'êtes pas le premier, et vous ne serez certainement pas le dernier. Mais il n'est pas encore trop tard pour vous, Logan. Vous pouvez encore vous racheter.

Logan soupira.

— Pas vraiment. J'ai déshonoré mon service. J'ai déshonoré ma femme, et moi-même. Ça ne se rachète pas.

— Votre femme est au courant ?

— Grands dieux, non ! Et c'est bien le problème. Jamais… jamais je ne les laisserai… après tout ce qu'elle a enduré.

— Vous savez, elle comprendrait peut-être mieux que vous ne l'imaginez. C'est une lutteuse. Faites-lui confiance. Vous êtes encore jeune, plein de vitalité. Il y a combien de temps que vous ne l'avez plus touchée ?

A nouveau, Logan était étreint par un sentiment d'irréalité. L'Exécuteur, bon Dieu, Mack Bolan en personne qui dissertait tranquillement dans sa propre bibliothèque et prêchait la clémence et la compréhension à l'ennemi. Et il avait l'air sincère, en plus, et très personnellement concerné !

Logan s'entendit répondre d'une voix étrangement creuse :

— Ça lui ferait mal quand même. Si vous aviez vu le film ! Bon Dieu, je me demande ce qu'ils m'avaient foutu dans le crâne. Je ne me rappelle même plus comment je suis arrivé là-bas. Quand je me suis réveillé, j'avais une fille à poil de chaque côté. Des gamines ! Plus jeunes que mes gosses !

— Et qu'est-ce qu'ils ont exigé, après ?

Logan se leva et alla vers la fenêtre. Il n'avait pas le courage de regarder son visiteur en face pour lui répondre.

— Mon travail consiste à faire appliquer la loi, dit-il enfin. Est-ce une réponse suffisante ?

— Pas tout à fait. J'aimerais des faits plus précis.

— Vous n'avez qu'à voir cet ignoble *Christina*. Ce rafiot bat pavillon libérien, l'équipage est italien, il n'a pas quitté les eaux américaines depuis plus de dix mois, et c'est un arsenal flottant, une maison de passe, un tripot, et Dieu sait quoi d'autre.

— Voilà qui est intéressant, dit Bolan. Autre chose ?

Logan s'arma de courage.

— Il y a eu un accident sur le lac, le mois dernier. Mettez le mot accident entre guillemets, et des gros guillemets, encore. Soi-disant, un début d'incendie avait éclaté à bord d'un bateau de plaisance, dans la salle des machines. Il a explosé, brûlé et coulé. Et il y a eu *six morts !* Six vies humaines ! Et mes nouveaux « amis » m'ont suggéré de mener l'enquête de telle sorte qu'elle n'aille pas à l'encontre de mes propres intérêts. Et le rapport a conclu à un accident.

— A qui appartenait le bateau ? demanda Bolan.

— A Jay Carmody, un homme d'affaires de Cleveland.

— Que faisait-il ?

— Je… Je ne sais pas exactement, répondit Logan. Il avait des intérêts dans différentes affaires. C'était une personnalité très connue, très honorable.

— Il était membre de votre Country Club ?

— Oui. Il faisait même partie du comité.

— Vous savez si Carmody s'était compromis à bord du *Christina ?*

— Pas à ma connaissance.

— Comment est-il, ce club ? Intouchable ?

— Que voulez-vous dire ?

— Enfin, il représente une certaine puissance, n'est-ce pas. Les Cinquante de Cleveland, ce n'est pas n'importe quoi.

— D'abord, tous les Cinquante ne font pas partie du club, nous sommes beaucoup plus que cinquante membres. Tenez, regardez, moi, je suis bien membre.

Le visiteur grimaça un sourire.

— Vous avez une solde à peu près équivalente à celle d'un colonel, n'est-ce pas ? Dans les 20000 par an, plus les avantages ?

— Vous êtes dans le coup, répondit Logan. Vous voyez, pas besoin de crouler sous l'or, pour faire partie de ce club.

— Mais il faut avoir une réputation inattaquable ?

Logan baissa les yeux.

— C'est exact. Officiellement, au moins.

— Vous, vous aimeriez retrouver une réputation sans tache ?

— J'ai songé sérieusement à me suicider, plusieurs fois.

— C'est la plus grande offense que vous pourriez faire à votre femme.

— Je sais. C'est bien pour ça que je suis toujours ici.

— Bon…

Le visiteur se redressa et prit une profonde inspiration.

— Cramponnez-vous à la barre encore un temps, Capitaine.

— Vous allez faire sauter la ville, n'est-ce pas ? dit Logan.

— C'est déjà bien entamé, répondit tranquillement Bolan.

— Si je peux faire quelque chose…

— Restez à l'ombre et ne vous mouillez pas. Votre femme peut se déplacer ?

— Non. Elle est sous calmants, en permanence.

Le visiteur fronça les sourcils.

— Je me permets malgré tout de recommander vivement un petit voyage – même en ambulance, s'il n'y a pas d'autres moyens. Voyez-vous, je commence à les chatouiller pas mal, vos « amis », et Morello est imprévisible. Si j'étais vous, je changerais un peu d'air.

— Merci, dit Logan.

Et le visiteur sourit avant de s'en aller.

Logan se sentait groggy, la tête lui tournait. Mais en même temps, il avait l'impression de revivre. Pour le meilleur ou pour le pire, un vent nouveau soufflait sur Cleveland.

Il entendit s'ouvrir la porte d'entrée, et la voix d'Annie, la domestique, qui raccompagnait le visiteur. Il se dirigea vers la fenêtre, pour le voir une dernière fois. C'était un Monsieur, un Grand Monsieur. La presse ne lui rendait pas le tribut qu'il méritait.

Au moment où Bolan sortait, une petite voiture freina devant lui. Elle l'attendait, probablement : quelqu'un qui devait le raccompagner. Logan observait toujours. Une jeune femme, dont la silhouette lui rappela vaguement quelque chose, jaillit de la voiture, et fit un signe à l'homme qui approchait. Au même instant, un crissement de pneus retentit quelque part dans la rue, suivi du bruit d'un moteur qui démarrait en trombe.

Logan n'eut le temps de rien voir de précis, mais il réalisa que Bolan venait de se jeter devant la jeune femme.

Immédiatement, l'autre voiture arriva à leur niveau, roulant à une allure folle, et le crépitement bien reconnaissable d'une mitraillette déchiqueta le silence de la petite rue tranquille.

Instinctivement, Logan plongea sur le parquet de sa bibliothèque, tandis que les vitres de la fenêtre volaient en éclats, et que les projectiles zigzaguaient dans tous les sens, à l'intérieur de la pièce.

Il avait toute sa lucidité maintenant, et des bribes d'un livre célèbre, que Bolan avait admiré quelques minutes plus tôt, lui revinrent en mémoire :

« Ne demande pas pour qui sonne le glas… l'homme n'est pas une île… c'est pour toi que sonne le glas. »

CHAPITRE IX

La petite voiture s'était immobilisée juste devant la maison; Suzan Landry en sortit au moment précis où Bolan débarquait sur le trottoir. Elle le vit, et s'arrêta net, visiblement déconcertée de le trouver là.

Bolan ne prit pas le temps de réaliser ce que cette coïncidence avait d'étonnant : son « instinct de combat » était déjà mobilisé par quelque chose d'infiniment plus pressant : une voiture blindée venait de déboucher du virage, quelques centaines de mètres plus bas, avec un canon noir et menaçant pointé à la vitre d'une des portières arrière.

Il poussa un hurlement et se rua sur la fille. Manifestement, elle avait mal interprété ses intentions, et, même en cet instant critique – l'espace d'un éclair –, Bolan eut le temps d'admirer sa réaction. Le visage ravissant était crispé de terreur, et pourtant le corps voluptueux se cabrait en un réflexe de défense. Elle pivota, se tortilla, et réussit à lui glisser des mains. Puis elle revint à la charge, avec une attaque de karaté parfaitement calculée, et parfaitement ajustée.

Il esquiva le coup d'un mouvement de l'avant-bras, et lui fonça dessus pour l'attraper à bras-le-corps. Et la maintenant fermement contre lui, il plongea pour se mettre à couvert. Il atterrit en un vol plané sur la pelouse de Logan et, tenant toujours la fille, il se mit à ramper furieusement pour se mettre à l'abri derrière une jardinière en maçonnerie.

La fille se débattait encore comme un chat sauvage, lorsque la voiture arriva à leur hauteur et commença à cracher son feu meurtrier.

Alors, enfin, elle comprit.

Elle se fondit littéralement dans les bras de Bolan, pour lui laisser l'initiative des opérations. Il la flanqua par terre, le visage dans l'herbe, derrière leur abri précaire, et se jeta sur elle. Des débris de briques et de la poussière de ciment pleuvaient sur eux, tandis qu'une volée d'énormes balles sifflait au ras de leurs têtes. La fille laissa échapper un grognement résigné, et se fit toute petite sous

Bolan. Sa jupe lui remontait jusqu'à la taille, et ses cuisses nues frémissaient sous le coup de l'émotion.

La fusillade cessa aussi brutalement qu'elle avait commencé. La voiture poursuivit sa route, avec un rugissement de moteur emballé, qui diminua rapidement au fur et à mesure qu'elle s'éloignait.

— Ça va ? demanda Bolan à la jeune femme.

Elle marmonna quelque chose, se dégagea et s'assit. Puis elle esquissa une grimace morose qui se voulait probablement un sourire.

— Ça devient une habitude, bon Dieu, s'exclama-t-elle d'une voix toute tremblante.

— Une sacrée habitude mortelle, précisa-t-il.

Il l'aida à se remettre debout et commença à l'épousseter pour la débarrasser des brins d'herbe collés à sa jupe.

— Hé, polope ! fit-elle. Je peux bouchonner la bête toute seule. Merci.

— Alors bouchonnez-la, et allez vous faire voir, gronda-t-il en s'apprêtant à la planter là.

Ben Logan apparut alors avec son 38 à la main et, dans les yeux une lueur d'excitation.

— J'ai bien cru qu'ils vous avaient eus, dit-il.

— J'ai ressenti à peu près la même chose, avoua Bolan.

— Mais ils vous ont bel et bien touché, s'exclama l'autre.

C'était vrai, mais la blessure était superficielle. Une baille brûlante avait ripé sur la manche de sa veste, emportant au passage un grand lambeau de peau, et sur le tissu une auréole sanglante se formait maintenant.

Landry venait de réaliser, elle aussi.

— Oh, je suis désolée… j'aurais mieux fait de tenir ma langue. Laissez-moi…

Elle avança la main vers la blessure, mais Bolan la repoussa d'un geste et, l'ignorant complètement, il se tourna vers le capitaine Logan.

— Ce que je vous ai dit tout à l'heure est deux fois plus valable maintenant. C'est vous qu'ils cherchaient à descendre. Ils n'étaient pas là quand je suis arrivé… à moins que… ils aient voulu abattre cette jeune femme. De toute façon, vous ne pouvez pas courir le risque. Partez.

Logan hocha la tête. Il était bien d'accord.

— Merci encore. Je vais faire ce que vous me dites.

Les voisins commençaient à bouger.

— La police va bientôt arriver. Vous devriez…

Mais Bolan s'était déjà éloigné.

— Attendez ! s'écria Landry.

Ce n'était pas le moment d'attendre. Bolan regagna rapidement sa voiture qu'il avait laissée beaucoup plus bas dans la rue. Il s'installa au volant et mit le moteur en marche. L'autre portière-avant s'ouvrit alors, et Landry se glissa à côté de lui.

— Bouchonnez la bête, dit-elle en souriant.

Bolan lui adressa un sourire grinçant.

— Tenez votre langue !

Et ils s'éloignèrent.

*

* *

Pour Bolan, cette fille était un mystère. Apparemment elle ne faisait le jeu de personne, n'appartenait ni à un camp ni à un autre, et, pourtant, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, elle avait dit à Bolan qu'ils étaient concurrents. En quoi ? Ils combattaient pour le même idéal, lui avait-elle assuré. Cela pouvait signifier tout et n'importe quoi.

Sorenson l'avait décrite comme une petite fouineuse et pas facile, avec ça.

Et, par deux fois maintenant, les dingues de Morello avaient essayé de la supprimer. Pourquoi se rendait-elle chez Logan ? Pourquoi cette surprise, quand elle était tombée sur Bolan ?

Et pourquoi enfin était-elle si agressive envers un homme qui, deux fois de suite, l'avait sauvée d'une mort violente ?

Ouais, elle n'était pas facile – c'était même un euphémisme. Lunatique, comme toujours, les femmes. Et pourtant… Bolan ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Tellement jeune, tellement femme, et, en même temps – si dure, si déterminée, si… eh oui, elle avait quelque chose dans le ventre, et c'était peut-être bien là tout son problème.

Un vrai mystère.

Elle avait une toute petite voix bien contrite, lorsqu'elle lui dit :

— Je ne suis pas complètement idiote. Je sais ce que je vous dois. Et je vous suis infiniment reconnaissante. Ce n'est pas ma faute si ma sacrée langue me trahit de temps en temps. Je ne sais pas pourquoi

je parle comme ça. Et, bien souvent, c'est involontaire. Ça doit être un moyen de défense, j'imagine. Au fond, je dois être idiote.

Bolan lui lança un regard de biais, mais n'insista pas.

Elle dit alors :

— OK, je comprends très bien que vous ne m'aimiez pas. Je dirais même que je l'accepte. Et j'admets que nous ne puissions pas être amis. Mais je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas être alliés.

Voilà qu'il passait maintenant de « concurrent » à « allié ». Pas mal !

— Nous devrions joindre nos forces. Vous me grattez le dos, je gratte le vôtre.

Non merci ! Ce qu'elle avait dans le ventre mettrait Bolan bien trop mal à l'aise.

— Pour être honnête, je ne vous aime pas non plus. Vous êtes un sauvage, et je déteste ça. Le seul espoir, pour sauver ce monde, est d'y instaurer la paix, l'amour et la gentillesse.

C'était probablement pour ça qu'elle avait appris le karaté.

— Mais, bien sûr, je crois que je vous comprends un peu mieux maintenant. Votre vie entière a toujours baigné dans la brutalité. C'est pour ça que vous n'avez qu'une façon de réagir. Vous ne connaissez pas d'autre comportement. Je veux dire, vous êtes tellement conditionné, maintenant.

Eh oui, jeune femme : « idiote », c'est bien le mot.

— Mais les divergences qui nous séparent ne sont pas forcément incompatibles. Si vous parveniez à mettre de côté votre soif de vengeance, juste le temps que nous ayons clarifié la situation ici… Si vous pouviez réprimer ce désir de tirer sur tout ce qui ne vous plaît pas… enfin, je veux dire, si chacun, de notre côté, nous faisions un petit effort.

Sauf erreur, elle lui faisait la morale ! Comme une institutrice bien décidée à être compréhensive, mais ferme sur les prix, avec le cancre de la classe.

— Qu'est-ce que vous offrez ? demanda-t-il.

— Disons… une sorte de coopération. De l'amitié. Davantage même, de la *camaraderie*.

— Et qu'est-ce que ça signifie, au juste, pour vous ?

Elle eut un frémissant battement de cils avant de répondre :

— Ce que vous y mettrez.

Bolan gloussa :

— C’est bien la proposition la moins alléchante que l’on m’ait jamais faite !

— Allez vous faire voir ! rugit-elle. J’essaie de discuter avec vous, comme avec…

— Un égal, peut-être ?

— Vous êtes un homme *impossible* !

— Oh non. Je ne suis qu’un homme, un point c’est tout, répliqua-t-il tranquillement. Il se trouve que j’ai la conviction de la nécessité de ce que je fais. Pas pour moi, mais pour vous, et pour les millions d’individus qui sont comme vous. Voyez-vous, jeune femme, je suis d’accord avec vous. Le seul espoir de ce pauvre monde est la paix, l’amour, et la gentillesse. Mais essayez un peu vos sermons sur la voiturée d’aborigènes que nous venons juste d’affronter. Ils ne vous arrosaient pas avec du pop corn, savez-vous. Et les deux sadiques, hier soir, n’essayaient pas de vous baptiser en vous plongeant dans un bénitier. Après les deux petits ennuis qui vous sont arrivés, n’importe quelle personne sensée aurait compris que notre monde n’est pas précisément celui de la gentillesse. Maintenant, revenons à moi. Je n’ai aucune vengeance à assouvir. Et je ne ressens que très rarement le besoin de tuer. Mais je peux le faire, et il m’arrive de le faire. Par contre, lorsque je tue, je ne me frappe pas la poitrine en criant bravo. Je sais seulement que, pour une ordure que je vais épargner, une centaine de braves gens, beaucoup plus peut-être, n’auront aucun espoir de connaître un jour ce monde courtois où régneront la paix et l’amour. Vous voulez vraiment être mon alliée ? Alors il faut que vous sachiez le nom de ma mission : Extermination, voilà comment elle s’appelle, et la mort fait partie des risques du jeu. Les loups cherchent à dévorer le troupeau, mademoiselle Landry. Et j’ai bien l’intention d’abattre tous ceux que je pourrai trouver.

— Tous ? répéta-t-elle comme un écho.

Il soupira :

— Seigneur Jésus, je crois qu’elle a compris !

— Vous n’avez pas tué le capitaine Logan.

— Ce n’est pas un loup, c’est une brebis.

— Il n’est pas meilleur pour autant. Il s’est laissé corrompre. C’est un représentant de la loi, et il joue main dans la main avec les autres.

— Il n’est que la victime du jeu le plus ancien du monde, expliqua Bolan. Cet homme est pieds et poings liés parce qu’il aime, c’est tout. Ses chaînes s’appellent pitié et compassion… pour une femme

courageuse qui lutte contre un cancer depuis dix ans. Vos amis du Club n'ont pas tardé à trouver son unique point faible, et ils l'ont traité à la perfection. Ils savent manier le bistouri, croyez-moi. Et depuis, Logan est bien obligé de danser au son de leurs violons. Mais ne croyez pas que ça l'amuse. Le bistouri est suspendu maintenant, juste au-dessus du cœur de cette femme courageuse. Et c'est Logan qui est là, à essayer d'éviter que vos amis ne le lui plongent bien profond, là où il ne ressortirait jamais. Alors, allez-y, Landry, allez l'épingler, votre affreux Logan. Après tout, vous êtes tellement conditionnée…

Le silence se fit dans la voiture. Bolan pénétra dans un centre commercial et arrêta la voiture sur le parking. Puis il se pencha pour ouvrir la portière de sa passagère.

— Au revoir, dit-il. Ce que je vous ai conseillé hier soir me paraît deux fois plus justifié, aujourd'hui. Si j'étais vous, j'irais demander la protection de la police. J'espère que vous m'écouterez.

La fille referma la portière, et sans le regarder, elle dit d'une toute petite voix :

— Je ne sortirai pas de cette voiture. Je reste avec vous.

— Quelle plaie ! s'exclama-t-il.

— Je sais. Mais je vous en prie, laissez-moi rester. Je vous promets, je garderai ma langue, je ne vous ferai plus la morale. S'il vous plaît, Mack, je vous en prie.

Bolan alluma une cigarette, et exhala la fumée en volutes. Au bout d'un moment, il dit :

— Vous êtes assise sur une poudrière, vous savez. Non seulement, je représente un danger pour vous, mais réalisez bien que vous en êtes un pour moi. Vous êtes un souci supplémentaire, une charge, un…

Elle tourna vers lui de grands yeux candides, et dit d'une petite voix calme :

— Je suppose que je fais partie du troupeau, moi aussi. Je suis une des brebis, et j'ai besoin de vous.

— Voilà qui ressemble bougrement à une capitulation, remarqua-t-il d'une voix grave.

— C'est bien ainsi qu'il fallait l'entendre, dit-elle. S'il vous plaît, acceptez-la.

Bolan soupira, remit le moteur en marche et s'engagea à nouveau dans la rue.

Un vrai mystère, cette fille. De quel genre de capitulation s’agissait-il ?

CHAPITRE X

Bolan conduisit la fille jusqu'à une nouvelle planque, dans le quartier de Shaker Heights, à l'autre bout de la ville.

— Si je comprends bien, vous me garez là, fit-elle méfiante.

— Pas seulement vous. Moi aussi, je me gare pour quelque temps.

— Vous disposez de pas mal d'endroits de ce genre, à ce que je vois.

Il sourit.

— Pas mal, en effet. C'est, hélas, une triste loi de la guerre : une planque n'est sûre qu'une seule et unique fois.

— On s'en sert une fois, puis on l'abandonne pour toujours, c'est ça ? fit-elle. Si je comprends bien, quand vous débarquez, vous commencez par truffer la ville de lieux sûrs, comme on dit, juste pour le cas où vous en auriez besoin. Mais ça doit vous revenir horriblement cher. A ce propos, d'où tirez-vous vos ressources ? Votre petite guerre personnelle doit vous coûter une fortune !

— J'ai un arrangement avec la racaille, expliqua Bolan. J'autorise ces ordures à alimenter ma cagnotte, de temps en temps. Ça me paraît un excellent moyen d'écouler leur sale fric pourri, vous ne trouvez pas ?

— Oui, si l'on veut. C'est une façon poétique de pratiquer la justice. En quelque sorte, ils financent eux-mêmes leur propre destruction. Mais vous les volez, purement et simplement.

— Et pourquoi pas ? répliqua Bolan, sur un ton qui n'admettait pas la réplique.

— Mais parce que, malgré tout, c'est du vol, s'exclama-t-elle, indignée. D'où que vienne cet argent, il appartenait bien à quelqu'un, à l'origine. Il devrait donc être restitué à son possesseur légitime.

— Trouvez-moi une façon de le faire, et je suis prêt à rendre tout le butin, répondit Bolan. Et puis, qu'est-ce que ça veut dire ? Vous m'aviez promis de ne plus me faire de sermon.

— Ce n'est pas un sermon, c'est une discussion purement intellectuelle.

— Alors écoutez-moi, reprit-il froidement, et mettez-vous ceci, bien profond, dans votre intellect : la Mafia est une corporation

multinationale. Ses bénéfices annuels dépassent le revenu national brut de beaucoup de petits pays. La plupart de ses ressources proviennent des contributions volontaires de ceux qui travaillent pour elle, dans le monde entier. Ces ressources se trouvent sous forme de « dîmes » et de « nickels », avec les loteries clandestines, les machines à sous, les paris truqués, et toutes les sales petites combines dans ce goût-là; sous forme de dollars en petites coupures, avec les maisons de passe, les salons de massages véreux, les courses de chevaux pipées, les revendeurs de whisky à la petite semaine, et les affreux maîtres chanteurs qui se promènent dans les rues tous les jours; sous forme de monceaux de dollars en énormes coupures, avec les affaires frauduleuses, l'escroquerie fiscale, et les sociétés bidon. Et je ne parle pas de l'industrie florissante des casinos, ni de la contrebande d'alcool ni du trafic de titres volés ou falsifiés; et je ne parle pas non plus de ces innombrables affaires apparemment saines et parfaitement légitimes qui, en réalité, ruinent le marché de la libre entreprise. Alors, rendre le fric à son propriétaire, dites-vous ? Allez donc trouver un seul volontaire. Les pauvres ordures ont déjà du mal à attendre leur jour de paie, pour refiler leur contribution à la Mafia.

— J'ai peur d'avoir touché une corde sensible, fit tranquillement Landry. Moi qui croyais que vous étiez un bon vieux géant calmos.

— Un bon vieux quoi ?

— Rien, laissez tomber. Dites-moi, cette charmante planque possède-t-elle également une salle de bains digne de ce nom ? J'ai besoin de vérifier si j'ai de nouvelles écorchures.

Bolan indiqua d'un geste la porte qui se trouvait en face, et se dirigea vers le téléphone pour appeler son contact de New York.

— J'ai peut-être quelque chose qui te rendra service, déclara Léo Turrin. Le juge Daly jouit d'une semi-retraite. Il n'a pas de dossier en cours. Il n'exerce plus, sauf pour les cas qui relèvent très précisément de sa spécialité.

— Laquelle ? demanda Bolan.

— Les délits d'infractions aux lois antitrust.

— Ah !

— Oui, sur cette question, il fait autorité. On le cite partout, et ses décisions sont respectées comme paroles d'Evangile.

— Tiens, tiens, dit Bolan.

— Depuis des années, aucun des jugements qu'il a rendus n'a été cassé en cour d'appel.

— OK, il y a peut-être quelque chose à trouver par là. En tout cas, c'est une piste.

— Autre chose : Morello a été mis à l'ombre, pendant les deux dernières années d'Augie Marinello. Augie le considérait comme un caractériel très dangereux. Il a même été question, à une certaine époque, de l'abattre. Il y a un an, à peu près. Je t'ai dit qu'il magouillait dans la distribution de films pornos, n'est-ce pas ? Eh bien, Sergent, nous savons maintenant qu'il en fait certains, lui-même. Nous en connaissons au moins deux.

— Qui c'est, nous ?

— On n'en parle pas ouvertement, ici, mais tout le monde est au courant.

— OK, fit Bolan. Autre chose ?

— Pas vraiment. Le bruit court que toute l'année dernière Morello a essayé de sortir de l'ombre. Il avait posé ses jalons à Phœnix et à Tucson. On dit aussi qu'il avait des participations camouflées dans certains casinos du Nevada. Il paraîtrait également qu'il aurait financé quelques grosses transactions de came via le Canada. C'est donc pas étonnant qu'il fasse un malheur, maintenant qu'Augie est mort et enterré.

— Tu parles, dit Bolan. On a l'impression qu'il est tout tranquillement en train de s'organiser un bon petit business bien à lui.

— Ouais. Et ça dure depuis au moins un an. Oh, j'oubliais… Il s'est chargé d'importer de la main-d'œuvre, aussi. De Sicile.

— Je m'en doutais. Il a tout un équipage italien, ici, en ce moment même.

— Tu sais que c'est parfaitement illégal, à l'heure actuelle, depuis que tu as fait sauter la dernière cargaison.

— Oui. Merde ! Ça ressemble à un vrai carrousel.

— On dirait.

La jeune femme venait de pénétrer dans la pièce, et s'assit sur un siège, juste en face de Bolan. Elle portait, pour tout vêtement, une serviette de toilette coincée sous les bras, et qui retombait presque, mais pas tout à fait, à la hauteur des cuisses. Bolan essaya de ne pas regarder ce spectacle un peu troublant, et dit à son ami :

— OK, merci, pour les tuyaux. Je ne suis pas seul. J'essaierai de te joindre à nouveau.

— Encore une chose, Sergent, si tu n'es pas trop pressé.

— Vas-y.

— Suzan Landry. Diplômée – *avec félicitations du jury* – de l'école de journalisme de l'Université d'Ohio, il y a deux ans. Est issue d'une famille très connue de l'Etat d'Ohio. Son grand-père maternel est Franklin Adams Paceman, un des plus célèbres avocats de la région des Grands Lacs. Et son père est associé dans un gros cabinet juridique de Colombus. La fille a bossé pour plusieurs journaux locaux quand elle était étudiante, et elle a continué après. Elle ne travaille plus depuis peu. Le rédacteur en chef du *Plain Dealer* pense qu'elle travaille maintenant en pigiste pour des hebdomadaires, mais il n'en est pas certain.

— Voilà du bon boulot, dit Bolan. On ne sait rien de plus sur l'histoire récente ?

— Rien, strictement rien.

— Bon, il faut que j'y aille, dit Bolan. A plus tard. Bons baisers, et à bientôt.

— Rigole pas, grommela Turrin avant de raccrocher.

Bolan contempla le téléphone un moment, puis il se leva et passa dans la cuisine, en ignorant complètement la fille. Il remplit une cafetière, et la mit à chauffer. Quand il leva les yeux, elle était là, adossée au chambranle de la porte, avec manifestement plein de questions à lui poser.

Il mit les mains derrière le dos et dit :

— Eh bien ! Vous avez fait comme chez vous, je vois. Tant mieux. Le café sera prêt dans une minute.

— Je croyais que vous étiez un fana de chocolat, répliqua-t-elle, distante.

— L'autre jour. Pas aujourd'hui. Comme ça se trouve, c'est du café et un peu de vodka Eristoff que nous allons avoir.

— Allez vous faire voir !

— Tenez votre langue, fit-il sèchement.

— Vous vous défilez, n'est-ce pas ?

— Non, je me repose, c'est tout.

— Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire. Vous vous débinez de moi.

— D'accord. Qu'est-ce que je devrais faire à votre avis ?

— Vous devriez regarder mes écorchures de plus près.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est à vous que je les dois, bon Dieu, et votre fichu miroir n'est pas assez grand pour que je puisse les examiner moi-même. Je n'ai pas envie d'attraper la gangrène ou Dieu sait quoi.

— Aucun risque, fit-il. J'ai déjà tout vérifié. Et c'est pas moi qui vous les ai faites. Incriminez plutôt vos petits copains de la piscine.

— Je ne parle pas de celles-là. Ce sont celles d'aujourd'hui qui m'inquiètent.

— Parce que vous en avez de nouvelles ?

— Vous m'avez maltraitée comme un pantin désarticulé. Ne dites pas le contraire. Bien sûr, que j'en ai de nouvelles.

Bolan gloussa :

— OK, approchez que je voie ça.

— Vous n'allez pas m'examiner dans la cuisine, quand même !

— Où donc, alors ?

— Oh, je n'en sais rien, mais certainement pas ici.

Il soupira :

— Où sont-elles, ces écorchures, Suzan ? demanda-t-il.

— Allez vous faire voir, hurla-t-elle, et elle bondit hors de la cuisine.

Bolan se mit à rire doucement. Il attendit que le café soit prêt, s'en servit une tasse et l'emporta dans la salle de bains. La porte de la chambre était fermée. Il enleva sa veste et son baudrier, puis retira sa chemise et nettoya la blessure qu'il avait à l'épaule.

Ainsi, elle avait un diplôme de journaliste…

Il sortit un flacon de mercurochrome de la petite pharmacie, et pénétra bruyamment dans la chambre. La jeune femme était étendue en travers du lit, par-dessus les couvertures. Ses pieds nus dépassaient sur le côté, et la serviette gisait, abandonnée sur le plancher.

Il lui donna une gentille petite tape sur les fesses, et s'assit à côté d'elle.

— Allons, dit-il, voyons un peu. Vous pansez ma plaie, et je panserai les vôtres.

La réponse lui parvint, un peu étouffée par l'oreiller, mais parfaitement compréhensible :

— Allez vous faire voir !

Elle avait effectivement un beau bleu sur chaque cuisse, à peine plus bas que les fesses. Bolan soupira, et regagna la salle de bains. Il

mouilla une serviette, et revint l'appliquer sur le postérieur de la jeune dame.

— Vous avez un derrière tout à fait remarquable, dit-il.

— *Remarquable* ? Que voulez-vous dire ? rugit-elle.

— D'un point de vue purement masculin, bien sûr.

— Excitant, vous voulez dire ?

— OK, vous savez très bien manier les mots, je suppose.

— Et je vous en réserve quelques-uns, spécialement pour vous, superman.

— Je n'en doute pas. Je parie même que vous les avez appris à l'école de journalisme.

La croupe superbe s'immobilisa.

— Petit malin, dit-elle.

— Je croyais que vous aviez capitulé, dit-il.

— Foutaise ! Vous n'avez jamais accepté ma capitulation.

Bolan aspergea son épaule de mercurochrome, et envoya dinguer la serviette mouillée en travers de la pièce. Puis il se mit debout et acheva de se déshabiller.

Elle se retourna sur le dos, le regarda et sourit.

— Eh, eh, fit-elle avec un sourire satisfait. Excitant me paraît bien le mot qui convient !

Il écarta gentiment la main caressante qui avançait vers lui.

— Mettons d'abord les choses au point, fit-il.

— D'accord, aboya-t-elle. Et, pour commencer, dites-moi comment vous avez découvert que j'étais journaliste.

— Parfait, fit-il d'une voix glaciale. C'est bien ainsi que je veux attaquer, Miss Landry. Expliquez-moi comment vous êtes passée d'un diplôme « avec félicitations du jury », à la piscine du Club du Bois de Pins !

Elle se redressa, et se mit à genoux. Puis elle passa ses bras autour du torse de Bolan et se serra contre lui avec toute la volupté d'une femme consentante.

— Oh merde, Suzan, grogna-t-il.

Il est des moments où la guerre, quelle qu'elle soit, doit tout simplement s'arrêter pour laisser la place au désir d'un homme pour une femme, et de cette femme pour l'homme.

— Déposons les armes, murmura-t-elle. Faisons une trêve.

En fait de trêve, ils firent l'amour comme la guerre – une guerre glorieuse, sans vainqueur, ni vaincu, avec des attaques, des contre-

attaques, des manœuvres, des retraites et des assauts à découvert, des dispersions et des regroupements… Une guerre, certes, et qui ne cessa que lorsque les deux corps d'armée furent complètement épuisés.

— Vous êtes un magnifique géant, soupira le commandant en chef de la première division.

— « Félicitations du jury », répondit l'autre, heureux.

— Vous êtes un somptueux sauvage, et vous m'avez violée.

— Ce n'est pas grave, Capitaine Amour-Charité. Vous m'avez violé aussi.

— Deux fois.

— Alors je vous en dois une.

— Essayez un peu. Je vous défie de le faire.

— Oh, oh, voilà un défi bien imprudent, pour un pauvre capitaine qui se plaignait de son postérieur !

— OK, gentil sauvage. A quand la nouvelle trêve ?

— Je ne sais pas si j'en aurai la force, fit-il d'une voix lasse.

Mais il savait qu'il en était rien.

Dans toutes les guerres, il y a toujours une trêve. Parfois même deux.

CHAPITRE XI

— Impossible de lui parler maintenant, déclara Freddy Bianchi au visiteur. Il a passé une très mauvaise nuit, et vient seulement de s'endormir. Donne-moi le message; je le lui transmettrai dès qu'il s'éveillera.

— J'aime autant ça, fit le lieutenant. Ce que j'ai à lui dire risque de pas lui plaire des masses, alors c'est pas plus mal que tu lui parles, toi.

— OK, accouche, grogna Bianchi.

— J'ai fait ce qu'il m'a dit, j'ai mis les mecs dehors, et j'ai tout couvert. J'avais placé Timmy Zabo et deux gars sur le gonze des Garde-Côtes. Et...

— Qu'est-ce que j'ai entendu ? *T'avais,* t'as dit, Gus ?

— Ouais. C'est bien ça le merdier. Timmy est un gars sûr, tu le sais, mais quelquefois, il se goure, et prend la proie pour l'ombre.

— Ouais, continue, aboya Bianchi.

— Alors, pas plus tôt il était sur le pigeon, que voilà Miss La Fouine qui se radine. Elle lui passe juste devant. Il la mitraille illico. Pour ça il est vif, tu sais, y a pas à dire.

— Ouais, trop vif, peut-être, si j'ai bien compris.

— Exact, ce coup-ci. Il savait que Tony y tenait vachement, à cette salope. Alors il a pas hésité. Il a ravagé.

— Et il a ravagé quoi, exactement, Gus ?

— Rien, justement. Un type est sorti de nulle part et tout a foiré. Timmy était déjà au cul de l'âne quand il a commencé à réaliser qui pouvait être ce zombi. A ce moment-là, il m'a contacté par radio. Je lui ai dit de continuer à se trisser, et j'ai envoyé une autre bagnole sur place, pour prendre un peu le vent. Y a de la flicaille partout. La bagnole de la garce est toujours là-bas, trouée comme une passoire. Et une fenêtre de la maison a pris du plomb. Un voisin a dit qu'il n'y avait pas de blessé. Mais il assure aussi que le type des Garde-Côtes s'est fait la valise avant l'arrivée des flics. Paraît qu'il a emmené une femme malade et la bonne dans la voiture. En attendant, on l'a paumé, Freddy.

— Attends un peu, tu veux ?

— C’est pas fini. La garce a levé le pied avec Bolan, et apparemment, tous les deux avaient manigancé quelque chose avec le mec des Garde-Côtes.

— Dis donc, Gus, écoute un peu. Si tu t’imagines que c’est moi qui vais casser le morceau à Tony, tu te fais des idées. Il a déjà paumé son juge, et il plombe assez. Tu m’entends, il *plombe,* j’ai dit.

— C’est pas si sûr qu’il est paumé, son juge.

— T’es dingue ou quoi ?

— Non, je suis pas dingue. J’ai contacté l’hôpital il y a moins de dix minutes. Paraît qu’il s’améliore.

— C’est pas dingue que tu es, Gus, c’est con. Tu crois qu’il a pas fait assez de pétard comme ça ? Tu crois que tu peux le laisser s’améliorer ?

— Je peux pas ?

— J’ai dit. Et t’inquiète pas, Tony dirait pareil. Vaut mieux pour toi que tu t’en persuades. C’est toi, le tigre, mon gars, pas moi. Quand le vieux va sortir, il va hurler au carnage. T’as intérêt à faire quelque chose qui lui mette une sourdine.

Le chef de troupes soupira bruyamment.

— Ça va. Je vais m’en occuper. Mais j’aime pas beaucoup comment ça tourne, Freddy. Tout d’un coup, ça sent mauvais. Et mes gars, brutalement, sont chatouilleux comme des gonzesses. D’ailleurs, entre nous, moi aussi. Qu’est-ce qu’on traque, putain ? On a même pas un nom, même pas une gueule, rien, jusqu’à ce que ce mec rapplique et castagne. Et tout ce qui nous reste à faire, c’est de ramasser les morceaux et d’attendre qu’il rapplique à nouveau.

— Va donc dire ça à Tony.

— Pourquoi pas ?

— Tas pas fini d’articuler tes horreurs ?… T’es déshonorant ! T’es la plus immonde…

— Du calme, fils, du calme. Tu m’as mal compris. Tout ce que je dis, c’est qu’il nous faudrait un petit bol d’air. Tony devrait partir en croisière, sur son rafiot de luxe. Pas longtemps, juste des petites vacances. Et nous, pareil. On laisse l’énergumène se balader tant qu’il veut. Il traîne jamais ses guêtres longtemps quelque part. Peut pas se le permettre. Et ça, c’est notre meilleure défense. On est tous au clair là-dessus.

— Tu réalises un peu que tu parles d’un seul et unique *enfant de putain !* Et tu voudrais laisser ta ville à ce fils de garce, seul contre

nous tous ! Non, Gus, je ne le crois pas ! C'est trop horrible !

— Ecoute un peu, Freddy.

— Ecoute d'abord. Aujourd'hui, c'est plus le bon vieux temps. C'est plus le sirop et les putes qu'on pouvait mettre tranquillement à l'ombre sur une étagère, avant de foutre le camp. A l'époque, on savait qu'on les retrouverait à la même place. Aujourd'hui, c'est du méga-bizness. C'est Wall Street, Zurich, Washington ! Et tout se tient. Si tu loupes un maillon, ça se pète la gueule. Tu comprends pourquoi Tony est tellement irritable ! C'est comme un jeu de construction qu'il a devant lui. T'enlèves un cube, et ça s'effondre. Tous ces gros bonnets, ils dépendent de lui, ils attendent son feu vert pour larguer. Un vrai programme électronique : t'appuies sur une touche, ça déclenche, un autre s'enclenche illico, et ainsi de suite. Alors, viens pas parler vacances juste maintenant. Au contraire, faut raidir, nom de Dieu ! Il faut que toutes les rues grouillent de tigres, et t'as intérêt à coincer le fils de pute dans sa tanière. C'est bien ce qu'il te dirait, Tony, s'il était réveillé !

— OK, OK, soupira le lieutenant. Tu sais bien que c'est ça que je vais faire. Mais je lâchais juste un peu la vapeur.

— Et bien, remercie le ciel de pas l'avoir laissée échapper tu sais où !

Le type se mit à rire doucement.

— T'inquiète pas, Freddy, la pression était pas si haute. Quand Tony ouvrira l'œil, dis-lui que Gus tient bien les choses en main. D'ici là, j'espère que tu mentiras pas.

Un bourdonnement sourd remplaça les voix.

C'était la fin d'un enregistrement de conversation téléphonique.

Bolan pressa sur un bouton de sa console de lecture et se tourna pensivement vers sa toute dernière alliée.

— Et voilà, fit-il d'une voix calme.

— Ils vous prennent vraiment pour un géant, eux aussi, fit Landry, très impressionnée. En tout cas, voilà qui clarifie leur jeu. Vous avez drôlement bien fait d'alerter la police pour le juge Daly. De quand date le premier coup de fil ?

Bolan consulta du regard le cadran électronique.

— Il y a moins d'une heure. On était déjà à l'ombre, nous.

La fille frissonna.

— Je donnerais cher pour connaître l'identité de ces gros bonnets dont il parlait. Qu'est-ce qu'il mentionnait, déjà ? Zurich, et

Washington, et Wall Street, aussi ?

— Oui, ça ressemble à un réseau politico-financier. On dirait un planning pour des transferts de capitaux. Des capitaux énormes, je dirais.

— Vous croyez que je pourrais avoir une copie de la bande de cette conversation ?

— Pour votre album-souvenir ? fit-il, grinçant.

— Pourquoi, c'est tout ce que ça vaut ?

— Pour vous, peut-être pas. Vous pourrez aussi la classer dans vos archives.

— J'en ai rien à foutre, des archives, dit-elle. Mais j'aimerais bien avoir une copie.

— Ça peut s'arranger, bien sûr.

Ils étaient dans la caravane de guerre. Ils étaient passés, sans attirer l'attention, près du quartier général de Morello, dans la banlieue de Cleveland, et avaient récupéré tous les « collecteurs » que Bolan avait placés, le jour de son arrivée dans le secteur. Les enregistrements étaient programmés sur la console de lecture, et Bolan conduisait en direction de la route nationale. Ils approchaient du bord du lac, maintenant.

Landry avait été littéralement époustouflée par tous les systèmes de détection et de surveillance de la caravane. Et elle était excitée comme une puce.

— Je ne comprends pas très bien comment vous faites, dit-elle à Bolan. Vous dites que vous placez vos « collecteurs » dans la baraque, et que…

— Non, fit-il, le collecteur est un transcepteur, c'est-à-dire un enregistreur à distance. Il n'est pas placé à l'intérieur. Si j'utilisais des micros couplés avec les collecteurs, il faudrait que je les place à l'intérieur. Mais je n'ai pas pu pénétrer chez Morello. Dans le bâtiment, je veux dire. Cet enregistreur était branché sur la ligne du téléphone elle-même, à l'extérieur de la maison. Et il est désynchronisé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'il fonctionne de telle sorte qu'il échappe aux détecteurs de micros.

— Vraiment, je débarque, s'exclama-t-elle, les yeux brillants d'excitation. Expliquez-moi, maintenant. Qu'est-ce que c'est qu'un « collecteur » ?

— Dans le cas présent, c'est un transcepteur miniaturisé. C'est-à-dire un émetteur et un récepteur couplés dans le même appareil, et branchés sur un minuscule enregistreur. Cet enregistreur fonctionne à vitesse très, très lente. Il est enclenché par les ondes sonores. C'est-à-dire qu'il se met en marche automatiquement, dès que le micro lui transmet un son. Et il s'arrête automatiquement aussi, quand il n'y a plus de son, à la fin d'une conversation. Le transcepteur, lui, est actionné par impulsion, à partir de la console, ici. Grâce à un système de télécommandes électroniques, l'enregistreur relit chaque bande enregistrée à très grande vitesse, et comprime toutes les plages blanches, c'est-à-dire les temps morts. Et cette lecture parvient ici grâce au transcepteur. Celui-ci peut transmettre douze heures de conversation en moins de douze minutes.

— Je n'arrive pas à comprendre comment c'est possible.

— Vous savez bien, lorsque l'on passe une bande en vitesse accélérée, toutes les voix sont déformées et ressemblent à des voix de dessins animés. C'est le même principe. Si ce n'est que la vitesse ici est encore démultipliée, et que l'on ne peut rien distinguer d'autre qu'un son suraigu continu. L'appareil que j'ai ici enregistre ce son, et le décode ensuite, en le lisant à une vitesse normale. Le tout est préprogrammé pour obtenir, quand on veut, une écoute compréhensible.

— Mais ce que vous avez sur la bande, ici, c'est toujours le son suraigu, n'est-ce pas ?

— Exact. Cela permet d'avoir davantage de données en utilisant un minimum d'espace. J'ai des mois et des mois d'enregistrements, ici, dans mes archives. Et j'ai aussi des bandes-vidéo.

— Des quoi ?

— Des bandes-vidéo, vous savez, comme les films de télé.

— Arrêtez, la tête me tourne. Ne me dites pas que vous arrivez à emmagasiner des films de télé comprimés, comme ces bandes ?

— Bien sûr. La télévision, c'est le même principe. On ne balance pas des images à travers les airs. Non, ce que vous voyez, ce sont des ondes, exactement comme le courant électrique… Pas tout à fait, quand même. C'est un peu plus complexe. Mais un jour, vous pourrez acheter des bandes-films, exactement comme des disques. Vous les mettrez sur un lecteur branché sur votre télé, et en avant ! Vous regarderez le film de votre choix. On est même en train de mettre au point un système de cassettes, je crois. Je me demande

même s'il n'est pas dans le commerce. Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Vous avez vos bandes-vidéo, ici ?

— Bien sûr, j'en ai des milliers. Des repérages de terrain, des films signalétiques, et des tas d'autres choses. Le tout est programmé sur ordinateur, si bien que je n'ai aucun mal à les consulter, quand j'ai besoin de quelque chose.

— Revenons à vos « collecteurs », dit-elle. Comment récupérez-vous l'information enregistrée ?

— Il suffit que je pénètre dans le périmètre de transmission. En général, c'est dans un rayon d'un kilomètre et demi, autour de l'emplacement du transcepteur. Il ne reste plus alors qu'à appuyer sur le bouton de la console de lecture, et voilà. J'écoute tranquillement. C'est ce que j'appelle mes ponctions dans la matière grise ennemie.

Suzan était ébahie :

— Eh bien, nous vivons vraiment à l'ère de l'espace !

— C'est exactement ça, jeune fille. Les hommes du programme Apollo utilisaient le même genre d'équipement, je crois.

— C'est fantastique. Et vous, vous êtes un gars fabuleux. Etes-vous disposé à accepter les excuses d'une pauvre petite idiote ?

— Non, répliqua-t-il. Ce n'est pas comme ça que je l'aime.

— Alors, allez tout simplement vous faire voir !

— Merci. J'aime mieux ça.

Elle se pencha en avant, et glissa une main dans l'échancrure de sa chemise.

Il la saisit brutalement, à travers l'étoffe :

— Attention, si vous continuez, vous allez nous précipiter dans le fossé, grommela-t-il.

— Certainement pas avec cette touche-là, gros bêta. Celle-ci, c'est rien que pour faire semblant. Voilà la bonne, mon amour. Celle-là, c'est la poigne d'attaque !

Et ce coup-ci, véritablement, ils faillirent sortir de la route.

— OK, OK, grogna-t-il, le gros bêta accepte les excuses de la pauvre petite idiote.

— Trop tard, dit-elle. Moi non plus je ne me plais pas en petite idiote.

Et l'homme au volant de la caravane de guerre était un guerrier bien troublé, maintenant. Cette curieuse petite bonne femme le

touchait profondément, il le savait. En fait, il était tout simplement en train de tomber amoureux, une fois de plus. Et ça ne l'amusait pas.

Mais comment lutter contre le plus merveilleux des hasards ?

CHAPITRE XII

Bolan et Landry étaient parvenus à une sorte de concordat, tous les deux, tandis qu'ils étaient tendrement enlacés dans la torpeur béate de la planque de Shaker Heights.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit tout simplement que vous étiez journaliste ? lui avait-il demandé. Ce n'est pas tellement grave.

Et elle s'était soulevée sur un coude pour lui répondre :

— Pour deux excellentes raisons. Un, ce n'est pas vrai. Deux, ça ne vous regarde absolument pas.

— Maintenant, si. Vous êtes de cet avis ?

— Oh… si on veut. D'accord. Je ne suis plus journaliste. Je déteste ce boulot. Je le *hais,* véritablement. Vous êtes déjà entré dans une salle de rédaction ? Le bruit, le foutoir. Cent personnes assise, toutes en train de taper sur leurs satanées machines à écrire. Et les téléscripteurs qui cliquettent sans arrêt. Bon. J'ai abandonné. De toute façon, j'aime bien mon indépendance. Je travaille en pigiste. Je préfère. Comme ça, je choisis ce qui me plaît, et je bosse quand j'en ai envie. C'est beaucoup mieux.

— Si je comprends bien, vous êtes sur une sorte de reportage ?

— Evidemment.

— Revenons au point de départ. Pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité ?

— Vous rigolez ou quoi ? Vous avez déjà vu un flic camouflé, qui crierait sur les toits qu'il est sur un coup ? En plus, j'étais sur l'affaire la première. Vous étiez le dernier débarqué, et un peu aussi celui qui met les pieds dans le plat.

— C'est pour ça que vous avez parlé de concurrence ?

— J'ai fait ça, moi ?

— Hum… vous avez dit que nous étions concurrents.

— OK.

— Partant de là, moi, je pouvais imaginer n'importe quoi. N'oubliez pas que je ne vis nulle part, que je n'appartiens à rien. Parfois, j'ai du mal à distinguer les bons des mauvais.

— Ah, et vous pensiez que je faisais peut-être partie des mauvais ? C'est vrai ?

— Ouais, à certains moments du moins, fit-il.

— Et maintenant ?

Il lui pinça doucement la cuisse.

— Vous êtes l'adversaire le plus redoutable auquel j'ai eu à me mesurer. Vous avez sérieusement sapé mes pulsions de guerre !

— Appelez-moi donc Dalida, s'exclama-t-elle, pas mécontente.

— Racontez comment vous vous êtes trouvée coincée au Club du Bois de Pins.

Elle se lova tout contre lui.

— Si je comprends bien, c'est un interrogatoire en bonne et due forme ?

— Pourquoi pas ?

— OK, je suppose que vous voulez la vérité, rien que la vérité, etc.

— Faites de votre mieux.

Elle gloussa.

— Il y avait eu une série de morts brutales, dans le secteur. Aucun meurtre cependant, mais des accidents et des suicides. Et toutes les victimes faisaient partie de la haute société de Cleveland. On aurait pu penser qu'un vent de paranoïa soufflait sur le gratin de la ville. Puis ça s'est arrêté. Les gens se gargarisaient des lieux communs habituels, vous voyez le genre : un malheur n'arrive jamais seul, et autres sornettes.

— Le dernier mort date de six semaines, dit Bolan.

— OK, gros malin. Maintenant, si vous connaissez toute l'histoire…

— J'ai immédiatement pensé qu'il y avait un lien avec le problème local, dit-il. Mais je n'arrivais pas à trouver comment.

— Bien entendu, moi, j'ignorais tout de votre problème, comme vous dites. Simplement, je reniflais un peu partout. Appelez ça curiosité professionnelle. Puis, un beau jour, je suis tombée sur quelque chose, et ça m'a conduit tout droit au Club du Bois de Pins.

— Qu'est-ce que c'était, ce fil d'Ariane ?

— Une liste de noms. Tapée à la machine. Il y en avait vingt. Et toutes les victimes des accidents et des suicides figuraient sur cette liste. Ou plutôt avaient figuré, parce que leurs noms étaient barrés.

— Revenons au Bois de Pins.

— OK, mais d'abord, mettons-nous bien d'accord sur un certain nombre de points.

— Voyons.

— Je ne veux en aucun cas participer de près ou de loin à tous vos meurtres. Tout ce que je vous dis est confidentiel. Et vous n'avez pas le droit de vous en servir pour… pour sélectionner vos prochaines cibles.

— Ah, nous revoilà toujours au même point, pas vrai ? OK, je respecte votre conscience scrupuleuse. Mais j'exige la même chose de vous. Ce que vous appelez meurtre, moi je l'appelle devoir. Et sur un plan pratique, il va bien falloir que nous arrivions à trouver une définition qui nous convienne à tous les deux. Je vous promets de ne pas descendre qui que ce soit dont vous m'auriez dévoilé l'identité au cours de vos « confidences ». Ça va ?

— Ça me paraît un discours à double sens, Messire Géant. Promettez-moi plutôt que vous ne tuerez plus personne.

— Vous savez bien que je ne peux pas faire ça. Comprenez-le, Suzan. Je ne brandis pas l'étendard de la justice. Et je ne suis pas obligé de porter des œillères. Je n'ai aucun rôle officiel à jouer et, par conséquent, je n'ai pas la rigidité d'un flic ou d'un juge, ou d'un procureur général, par exemple. Mon boulot, c'est de repérer l'ennemi et, ensuite, de le liquider. Si je…

— Et évidemment, vous liquidez tous les loups que vous pouvez découvrir.

— Exact, mais je les repère avec beaucoup de soin. Je choisis très minutieusement mes cibles.

Elle frissonna et s'écarta un peu de lui.

— Votre sang-froid me fait peur.

— Vous préférez, sans doute, le sang quand il coule bien chaud. Vous auriez davantage de respect pour ce que je fais ?

— Je dis seulement que je comprends mal comment vous pouvez prendre sur vous, comme ça.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, grinça-t-il. Le hasard a voulu que je sois planté là, avec rien à foutre, quand le destin a distribué les rôles.

— Vous parlez stupidement !

— J'aimerais bien. Malheureusement, c'est faux, Suzan. Je voudrais que vous abandonniez le journalisme.

— Allez vous faire voir !

— Je parle sérieusement. Trouvez-vous un brave type, mariez-vous et restez chez vous.

— Faites-moi donc du gringue.

— Mais je vous en fais ! Et si j'étais sérieux, qu'est-ce que vous diriez ?

— Je vous répéterais d'aller vous faire voir. Mon travail me plaît. J'en suis fière, et je le fais bien. Un jour, vous verrez, j'aurai le prix Pulitzer. Jouer bobonne au foyer n'est pas exactement mon idéal de vie, particulièrement quand on a consacré quatre années à faire des études assez onéreuses. Ce que je fais me paraît très important. Autant, et peut-être même davantage, que de jouer les Grandes Mères Universelles.

— OK, fit-il. Ecoutez-moi, maintenant. J'ai derrière moi douze années d'études extrêmement onéreuses. Quand j'ai quitté le Viêt-Nam, je représentais un investissement du gouvernement américain de plusieurs centaines de milliers de dollars. Je suis l'un des soldats les mieux entraînés et les plus spécialisés que la patrie ait jamais produits. Je suis un expert pour toutes les armes individuelles qui figurent dans le catalogue de l'arsenal national. Je peux également transformer, construire ou concevoir des armes d'une extrême complexité. Je pourrais vous montrer plus de cent manières de tuer un homme sans laisser la moindre trace. J'ai cultivé et décuplé ma mémoire visuelle. Je peux vivre des jours et des jours sans boire, ni manger, ni dormir. Je sais m'orienter aux étoiles, et je vois la nuit, à peu près aussi bien qu'un chat sauvage. Dans la jungle, je suis capable de discerner un craquement de brindille à cent mètres à la ronde. Et je sais estimer la vitesse et la puissance d'un engin à moteur qui passe à proximité, qu'il se déplace dans les airs, sur l'eau ou sur la terre. Je pourrais écrire un manuel sur le maniement des explosifs, et probablement aussi sur tous les appareillages de détection électronique. Je pourrais également écrire un livre sur l'art de la guerre, la stratégie et la tactique. J'ai également été entraîné pour repérer les moindres anomalies de terrain, de langage ou de comportement, et j'ai eu abondamment l'occasion de mettre en pratique sur le terrain ce qui m'a été enseigné. Au Viêt-Nam, j'avais généralement pour mission de m'infiltrer en territoire ennemi, de situer et d'identifier les chefs civils et militaires, et de les liquider. Or ils portaient tous, sans exception, des pyjamas noirs.

— Arrêtez ! Vous m'en mettez plein la vue, murmura-t-elle.

— Ce n'est pas le but. J'essaie seulement de vous faire comprendre quelque chose. Vous arrivez avec vos gros sabots, et vous dites à cette machine de guerre que je suis : Allons, rentre chez

toi, et chausse tes pantoufles. Et, moi, je m'efforce de vous expliquer que c'est impossible. L'ennemi est toujours l'ennemi, bon Dieu, qu'il soit en Europe, en Asie ou à Cleveland. Et il porte toujours un éternel pyjama noir. Et personne n'est capable de distinguer les loups des brebis. Eh bien moi, oui. Et ne croyez pas que ça m'amuse.

— OK, dit-elle, je vois ce que vous voulez dire. J'aimerais tellement pouvoir crier bravo. Et merde ! Vous croyez que la trêve est déjà finie ?

— Non, pas forcément. Je ne vous demande pas d'approuver. Je cherche seulement votre coopération. Comment avez-vous fait le rapprochement entre votre liste et le Club du Bois de Pins ?

Elle eut un profond soupir, se tortilla et se gratta le menton.

— Le rat d'égout voulait ma peau, de toute façon, dit-elle enfin. Il y avait un autre nom écrit au crayon, tout en haut de la feuille : Mel Sorenson. C'est le directeur du club. Après, la Liste était pas difficile à suivre.

— J'ai discuté avec Sorenson, il y a quelques heures, dit Bolan. Je vous prie de noter au passage que je ne l'ai pas tué. C'était inutile. Le type avait signé son arrêt de mort le jour où il a commencé à fricoter avec Tony Morello. Maintenant, pour votre gouverne, Sorenson ne pensait pas que Morello allait vous buter. Le juge Daly figurait sur votre liste ?

— Oui. J'ai essayé de le prévenir. C'est comme ça que je me suis fait épingler.

— Qui vous a donné cette liste, Suzan ?

— Navrée, mais ça, c'est une information strictement confidentielle.

— OK, je m'incline. Pour l'instant, du moins. Et quand vous l'avez eue, cette liste, qu'avez-vous pensé qu'elle représentait ?

Elle eut un geste agacé de la main.

— Ça m'a fait carburer ! Elle pouvait dire tellement de choses. Bien sûr, il y avait des explications normales, logiques même. On avait pu établir cette liste pour des tas de raisons. Par exemple, pour des questions de préséances. De ce point de vue, il n'était pas tellement troublant d'y trouver les noms de membres défunts. Mais j'avais la puce à l'oreille. Il fallait que j'en aie le cœur net.

— Alors, vous vous êtes fait engager au Club.

— Oui. Par deux fois on m'a rappelée à l'ordre, parce que j'étais trop curieuse. En fait, je n'ai rien trouvé d'intéressant, et j'étais sur le

point de tout laisser tomber, quand j'ai surpris une conversation téléphonique entre Sorenson et Tony Morello. Vous comprenez, je ne suis pas idiote. Je savais très bien qui était Morello. J'ai couvert la rubrique policière de cette ville, pendant six mois. De cette conversation, il ressortait que Sorenson devait *impérativement* « livrer » le juge Daly, le soir même, sur cet ignoble bordel flottant.

— Vous aviez entendu parler du *Christina,* bien sûr ?

— Ces choses-là finissent toujours par se savoir. Apparemment, tout le monde à Cleveland connaît l'existence du *Christina*.

— Et maintenant, qu'en pensez-vous au juste, de cette liste ? demanda Bolan.

Elle souleva une jambe et l'inspecta amoureusement.

— Ça ressemble fort à une histoire de chantage, vous ne trouvez pas ?

— Dans quel but ? insista-t-il.

— Dans les affaires de chantage, le but va de soi, non ?

— Pas toujours, dit Bolan. Bien souvent, ce n'est qu'un moyen. En tout cas, c'est un procédé courant dans la Mafia. Si vous avez besoin de quelqu'un, achetez-le. Si vous ne pouvez pas, foutez-lui la trouille. Et s'il est trop puissant pour se laisser intimider, bouffez-le.

— Et si vous ne pouvez pas le bouffer ? demanda-t-elle doucement.

— Alors, vous le supprimez, en espérant que vous aurez plus de chance avec son successeur.

— Mon Dieu, souffla-t-elle.

— Quelqu'un a des projets de grande envergure pour cette région.

— C'est évident, fit-elle. Tony Morello. Je vous l'ai dit cent fois.

— Tony Morello n'est qu'un cave. Il y a quelqu'un derrière lui, qui tire les ficelles.

— Je crois que vous vous trompez, dit-elle. Mais j'aimerais bien m'agripper aux branches, et découvrir la vérité. Je peux ?

— En général, je n'aime pas beaucoup les correspondants de guerre, fit-il. Ils sont trop indiscrets.

— Faites-moi confiance. Vous me connaissez, et vous avez pu constater que mon éthique professionnelle est sans faille. Moi aussi, je sais protéger mes sources.

— C'est la guerre que nous faisons, lui rappela-t-il. Et les choses ne vont pas tarder à chauffer salement.

— J’ai déjà été baptisée, et je vous promets d’être une petite fille bien sage.

— Alors, n’oubliez pas, c’est moi qui commande, et vous obéissez. La démocratie n’existe pas sur un champ de bataille.

— J’accepte.

Et voilà comment, par un petit matin blême, Suzan Landry se trouvait avec Mack Bolan, à bord de la célèbre caravane de guerre. Depuis le début, il savait que c’était une erreur, que la guerre n’est pas une affaire de femme, et qu’elle courait de grands dangers.

Mais de cette façon, au moins, il pouvait la garder à l’œil. Et ce n’était pas désagréable… pas déplaisant du tout, même.

CHAPITRE XIII

Le port de Cleveland est niché tout au fond d'un golfe profond, qui s'étend de Gordon Park jusqu'à Edgewater Park, selon une orientation sud-ouest. Il se divise en deux parties : le bassin Ouest, et le bassin Est. Sur le front de mer, très strictement réglementé, se trouvent aussi plusieurs yacht-clubs, un petit aéroport pour les lignes privées, des espaces réservés au public et le terminal portuaire.

Bolan gara la caravane de guerre sur un des parkings, et dit à Suzan Landry :

— Il est temps de se mettre au boulot.

Il se dirigea vers la console de commande centrale et brancha l'ordinateur du bord. Puis il introduisit les informations qu'il avait recueillies un peu plus tôt. Ensuite il interrogea la Banque Nationale d'informations de Washington. Pour cela, il utilisa le radiotéléphone, et donna un numéro de code secret.

— Que faites-vous ? s'enquit Landry, qui le regardait s'activer.

— Je consulte Washington, répondit-il. C'est le moment d'identifier certains de nos loups.

Il sortit une carte plastifiée et parcourut rapidement les codes des programmes qui y étaient gravés.

— Nous y voilà, murmura-t-il pour lui-même. Structures des sociétés américaines et multinationales.

— Ne me racontez pas de salades, dit-elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas encore ? demanda-t-il en composant le code du programme.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas vos entrées personnelles en haut lieu !

— Pas plus que n'importe qui. Il suffit de posséder l'équipement *ad hoc,* et la volonté de savoir.

Il se retourna et lui adressa un sourire.

— Je ne vous crois pas, fit-elle d'une voix pleine de mépris. D'après vous, n'importe qui pourrait fourrer son nez dans la vie privée des gens, c'est ça ?

— Seigneur Jésus ! s'exclama-t-il. Je crois qu'elle a pigé. Taisez-vous une minute. Ça commence à sortir.

L'écran de l'ordinateur s'animait et bientôt l'information demandée apparut, imprimée électroniquement, en lignes qui s'estompaient aussi rapidement qu'elles s'étaient formées. Il fallait être bien entraîné pour déchiffrer ce qui s'inscrivait et s'effaçait à un rythme hallucinant. Bolan était complètement absorbé, et ses yeux grands ouverts assimilaient tout ce qui passait sur l'écran. Et, de temps en temps, il laissait échapper un grognement de satisfaction.

Au bout d'une minute ou deux, l'écran redevint noir.

— C'est dingue ! murmura Bolan.

— J'espère, pour vous, que vous y avez pigé quelque chose, dit la fille. Quant à moi, c'est comme si je n'avais rien vu. Vous ne pouvez pas vous procurer un duplicata imprimé, plutôt ?

— Ça demanderait trop de place, et puis je n'en ai pas besoin, dit-il. De toute manière, tout est stocké dans la mémoire de mon ordinateur, maintenant. Je peux en disposer chaque fois que je veux.

— Vous avez vraiment une mémoire visuelle fantastique, murmura-t-elle. C'est presque effrayant. Mais ce qui me chagrine, c'est l'indiscrétion de ce système. J'imagine qu'il vous suffirait d'insérer mon nom dans ce truc, et il en ressortirait toute l'histoire de ma vie, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Exact. Pour tout ce qui relève du domaine de l'information publique. Donnez-moi votre numéro de Sécurité Sociale. Je vais vous montrer.

— Certainement pas, dit-elle. Merci bien ! Alors, que vous a appris Washington, en l'occurrence ?

— J'ai inséré la liste de noms du Bois de Pins, expliqua-t-il. J'avais branché le programme des organigrammes de sociétés. Vous n'imaginez pas la magouille d'intérêts qu'il y a là-dedans. Il va falloir que je réfléchisse un peu.

— Mais je ne vous ai jamais donné cette liste, s'exclama-t-elle.

— Sorenson me l'avait donnée.

— Merci, vieux frère.

— Le secret professionnel marche dans les deux sens, mon petit pote.

— Je ne vous ai rien caché d'important, protesta-t-elle.

Il sourit.

— Moi non plus. Vous y connaissez quelque chose, en explosif ?

— Oui, absolument tout ce que je désire savoir, c'est-à-dire rien du tout.

Il se dirigea vers son placard à munitions, et en sortit une boîte assez particulière qui ressemblait un peu à un mini coffre-fort.

— Alors, fit la fille dans son dos, qu'est-ce que nous allons faire sauter ?

Il produisit alors un assez gros paquet enveloppé dans du plastique, qui avait l'aspect de la pâte à modeler.

— Ils ont prévu de faire décamper leur rafiot pourri à midi. Je ne tiens pas à ce qu'ils le fassent.

— Minute ! s'écria-t-elle. Vous n'allez pas faire sauter ce bateau tant qu'il est à quai ! C'est le port tout entier qui exploserait avec lui !

— Exact, mam'zelle. C'est pourquoi je m'abstiendrai. Je peux évidemment le couler à l'endroit précis où il est amarré. Personne ne s'en apercevrait. C'est un bateau tellement crevard qu'il suffirait presque d'un ouvre-boîte. Mais j'aurais trop peur de souiller l'eau du port, pas vrai ? Et puis, ça risquerait de déranger le trafic portuaire. Alors, que dois-je faire, Capitaine Amour-Charité ?

— Appelez les Garde-Côtes, marmonna-t-elle.

— Ils ne peuvent rien contre ce rafiot. Les réglementations étrangères limitent singulièrement le champ d'action des Garde-Côtes. C'est pour cela que tant de navires américains battent pavillon libérien. Ça leur permet de faire pratiquement ce qui leur chante. Alors, Capitaine, que décidons-nous ?

— Vous m'embarrassez, fit-elle, mal à l'aise. Et puis, vous savez parfaitement ce que vous allez faire.

— Eh oui, fit-il gravement. Je vais bouziller l'hélice.

— Mais un bateau aussi important doit avoir une hélice gigantesque, fit-elle d'une toute petite voix. Vous allez la faire sauter ?

Il était en train de déchirer de petites lanières de sa soi-disant pâte à modeler.

— Je vais enrouler un peu de ce truc-là autour de la tige de transmission. Puis je coincerai un détonateur, et dès que la tige commencera à tourner, l'hélice partira nourrir les poissons. Si j'ai de la chance, une partie du safran foutra le camp aussi.

— Ça me paraît osé, fit-elle d'une voix angoissée.

— N'ayez pas peur, ce truc est assez stable.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. On risque de vous repérer.

Il fit une grimace.

— Bien sûr, mais je sais également me rendre invisible. C'est un autre de mes talents. Le fin du fin, c'est de leur laisser voir précisément ce que je désire qu'ils voient.

— Et votre produit, il fonctionne sous l'eau ?

— Sous l'eau et n'importe où. On s'en sert souvent, d'ailleurs, pour les travaux de démolitions sous-marine.

— Vous n'êtes guère rassurant, dit-elle en s'éloignant.

Bolan acheva ses préparatifs et lova minutieusement ses bandelettes de plastic dans une petite boîte en métal. Puis il se changea, passa un jean et une veste assortie, chaussa une paire d'espadrilles, et prit une casquette de marin en tricot noir. Il mit un pistolet automatique Schmeisser, ainsi que des munitions de rechange, dans une autre boîte.

Landry était assise près de la console centrale et le regardait avec un air de profonde désolation.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il. Je serai absent environ une heure. Ne vous faites pas voir, et surtout ne touchez pas à la manette de commande.

— Et si j'ai disparu quand vous reviendrez ? demanda-t-elle sèchement.

— Je me demanderai comment on peut être aussi stupide. Puis je dirai une prière pour vous.

— Salut.

— Au revoir, Suzan.

— Surtout ne m'embrassez pas.

— J'en avais nullement l'intention.

— Pourquoi ?

— Parce que, une fois de plus, vous n'êtes pas dans votre assiette.

— Ce n'est pas vrai.

— Ne bougez pas, fit-il à nouveau d'une voix ferme, et il la laissa.

Mais à peine parti, il regrettait déjà de ne pas l'avoir embrassée.

Il régnait, à bord du *Christina,* une activité de ruche. On préparait le grand départ. On terminait le plein d'eau douce et de gas-oil, l'équipage s'activait sur le pont, et des marins couraient dans tous les sens. Accoudées au bastingage du pont supérieur, deux jolies

mignonnes en short et débardeur observaient tranquillement ce qui se passait en-dessous. Bolan fronça les sourcils. D'après la conversation téléphonique enregistrée, il avait été ordonné de débarquer toutes les filles. Manifestement, ces deux-là échappaient à la règle. Pourquoi ?

La cheminée du rafiot commençait à fumer. La pilotine manœuvrait pour se placer le long du *Christina*. Sur le pont, les marins prêts à envoyer les amarres plaisantaient gaillardement avec l'équipage du remorqueur. Ils avaient tous un accent chantant italien très prononcé.

Bolan attendit que la pilotine soit amarrée, puis il fit glisser son zodiac tout contre elle, s'y attacha, et sauta à bord. Le capitaine du remorqueur lui lança un regard aimablement surpris.

— Vous partez dans combien de temps ? demanda Bolan.

— Dix minutes à peu près, répondit le gars. Qu'est-ce qui se passe ?

Bolan prit un air contrarié.

— Va falloir que je plonge pour vérifier cette foutue hélice.

— Alors, grouillez-vous. Mais, dites, vous y allez comme ça, sans combinaison ?

— Je lui file juste un coup d'œil. Elle vaut pas plus, expliqua Bolan.

Le gars le dévisageait.

— Si c'est juste pour un rapide coup d'œil, fit-il en riant, prenez tout votre temps. Mais faites gaffe. Ils vont mettre l'hélice en marche sitôt qu'ils seront un peu éloignés du quai.

— C'est bien pour ça que je suis monté à votre bord en premier, fit Bolan en riant lui aussi. Vérifiez qu'ils la mettent pas en marche, avant que je sois ressorti, cette vacherie.

Ils se mirent à rire ensemble, puis Bolan retourna sur son zodiac. Il se dégagea un peu de la pilotine, et alla s'amarrer tout contre la saillie du gouvernail du *Christina*.

Il enleva ses chaussures, plaqua la boîte en métal contre sa taille avec une bande élastique, et sauta par-dessus bord. Ouais, l'eau était gelée. Le safran était à un peu plus de trois mètres sous l'eau. L'eau était trouble, et on y voyait très mal. Bolan resta une minute pour calculer exactement ce qu'il avait à faire. Puis il remonta à la surface, pour reprendre sa respiration. Il plongea à nouveau, accrocha ses jambes à l'une des pales de l'hélice, et s'assit directement sur le

safran, pour pouvoir travailler plus commodément. Et il commença à entortiller ses lanières de plastic autour de la tige qui maintenait l'hélice. Il dut refaire surface deux fois, avant d'avoir terminé. A ce stade, le capitaine du remorqueur était visiblement nerveux.

Bolan se hissa sur le zodiac et revint se placer sur le côté de la pilotine.

— Quelque chose qui va pas ? demanda le capitaine.

Bolan haletait.

— Au début, je croyais, oui, mais ça tiendra, je pense. Dites au capitaine de ce vaisseau fantôme que son safran commence à être bouffé aux mites. Il devrait le faire vérifier, la prochaine fois qu'il passe au chantier.

Le skipper lui fit un petit salut cordial, tandis que Bolan s'éloignait. Il l'entendit crier à un marin du *Christina* les résultats de la visite d'inspection. L'autre se mit à rire, et répondit quelque chose en italien.

Et Bolan se marrait, lui aussi. Il aurait bien aimé être là, quand l'hélice du *Christina* allait péniblement se mettre en branle…

Pourtant, dès qu'il pénétra dans la caravane de guerre, sa gaieté s'évanouit.

Il était resté absent environ quarante minutes.

Depuis combien de temps Landry s'était-elle envolée ?

Elle n'avait rien laissé derrière elle, sauf un mot accroché au dossier du siège de pilotage.

« Il faut que je vérifie quelque chose. Ai bien enregistré votre numéro de téléphone. Vous contacterai plus tard. »

Et elle avait signé : Capitaine Amour-Charité.

— C'est bien ce que je te souhaite, Baby, murmura-t-il.

Et la caravane lui parut soudain plus déserte qu'elle n'avait jamais été.

CHAPITRE XIV

Bolan était sûr qu'il ne reverrait plus Suzan Landry. Elle était partie simplement parce qu'elle ne pouvait pas encaisser ce qu'il était – probablement, du reste, ne le souhaitait-elle pas. Alors, très bien, tant mieux pour elle. Lui non plus, d'ailleurs, ne tenait pas à ce qu'elle renie ses convictions profondes, surtout pour un type comme lui : un mort en sursis, rien de plus, après tout.

Mais cet abandon le faisait réfléchir et, une fois encore, il se remit en question. Etait-il vraiment dans l'erreur, comme Suzan le pensait ? A quoi rimait, en définitive, cette guerre insensée, qui n'avait jamais de fin ? Chaque fois qu'il faisait sauter un nid de pourriture, la vermine ne tardait pas à se regrouper, à se restructurer, et tout était à recommencer. Qu'avait-il gagné de durable, avec tout ce bain de sang ?

Et si Suzan était dans le vrai ? Bolan consacrait-il sa vie à un idéal qui n'était qu'une caricature ridicule du monde réel ? C'était lui, alors, le dindon de la farce.

Bolan se regarda dans le rétroviseur. Et ce qu'il y vit le mit hors de lui : il avait les yeux humides !

Bon sang ! Il n'allait pas rester là assis à s'attendrir sur lui-même. Tout ça parce qu'une petite garce, une gamine prétentieuse et pédante n'approuvait pas ce qu'il était.

Qu'elle aille se faire foutre !

Mentalement, il fit ses adieux à Suzan Landry. Il eut une pensée émue pour les quelques heures fort agréables passées en sa compagnie, et s'attarda un peu plus longuement sur les divergences qui les avaient séparés. Puis il se concentra sur les problèmes immédiats de cette guerre sans fin.

Il conduisit jusqu'à une plate-forme dégagée, d'où l'on pouvait voir le port. L'affreux *Christina* clapotait tout près de l'entrée du port, halé maintenant par deux remorqueurs qui le ramenaient à quai. Bolan eut un sourire d'amère satisfaction, et s'éloigna vers l'autoroute de Lakeland, en direction du nord-ouest. Il était grand temps de titiller un brin cette magouille de Cleveland, histoire de la mettre vraiment sur des charbons ardents. Les renseignements

fournis par Washington avaient soulevé quelques lièvres troublants. Tous, du reste, n'étaient pas forcément du ressort de l'Exécuteur. « La meilleure place commerciale du pays » comptait, parmi ses géants, une espèce de trust super-organisé, et super-pourri, qui risquait fort de faire des gorilles de Morello, la plus belle *gestapo* jamais imaginée.

L'affaire était infiniment plus importante que ce que Bolan avait soupçonné. Peut-être même était-elle un peu trop grosse pour un seul soldat. Pourtant, apparemment il avait débarqué à un moment favorable. Si les délires qu'il avaient entendus sur l'enregistrement de la conversation téléphonique reflétaient une partie de la réalité, la « corporation » en était à un stade crucial de son développement. Alors peut-être que si on la chauffait un peu – avec discernement, s'entend – on ferait déborder la marmite, et les cannibales finiraient par s'entre-dévorer. La caravane de guerre prit la direction du sud, à Gordon Shores. Bolan brancha la console-avant et la commande à distance de l'ordinateur du bord. Il fit alors apparaître sur l'écran un relevé topographique du périmètre urbain. Puis il composa sur un cadran à touches tous les noms figurant sur la liste du Bois de Pins. Des clignotants rouges apparurent en différents endroits de la carte. Ces clignotants signalaient les points chauds, les emplacements que la « corporation » se devait de surveiller de près.

Bolan cherchait la bagarre.

Maintenant, il savait avec précision où il pouvait la trouver, et il avait le choix…

— Je ne ferais pas poulet, même si on m'offrait tout le putain de pognon de la Chine, fit le gars au volant. T'imagines un peu, le cul vissé dans une bagnole, nuit et jour, à attendre et à zieuter !

— Toute façon, y a pas de pognon, en Chine, Hoppy, fit Johnny Carminé, le chef. Tout ce qu'ils ont, là-bas, c'est des Chinetoques et du riz.

— Je veux dire, grogna Hoppy, moi, je m'y ferais pas. Dis, Johnny, j'encaisse pas ces frisés, derrière.

— Vous avez entendu, les gars ? Il aime pas vos sales gueules de frisés, dit Carminé aux deux types assis sur la banquette arrière.

Et il se retourna pour leur adresser un sourire grinçant.

Les deux mecs eurent un rire nerveux.

— Pourquoi y se marrent, maintenant ? aboya le chauffeur. Ils entravent pas un mot de ce que tu dis. Pourquoi qu'on nous a refilé ces enfoirés. Tu peux me dire, Johnny ?

— T'inquiète. Ils captent juste ce qu'il faut.

Carminé fit claquer ses doigts, et dit tout doucement :

— Paré.

Deux flingues apparurent instantanément aux vitres des portières arrière.

Carminé fila un coup de coude au chauffeur :

— Tu vois. Tout ce que j'ai à articuler, c'est « FEU », et je plains l'enfant de salaud qui baladerait ses guêtres dans les parages. Crache pas sur ces mômes, Hoppy. T'aurais pu être pareil, si ton grand-papa avait pas eu une guêpe aux fesses, et l'espoir de bouffer des spaghetti plus gros.

Il fit un signe vers la banquette arrière, et les flingues disparurent aussitôt.

— Ces gars aussi, ils avaient une guêpe qui leur titillait le derrière.

— J'aimerais mieux qu'ils soient restés à se gratter à bord du *Christina,* grogna le chauffeur. Moi, ils me filent le bourdon.

— Tu remercieras peut-être le putain de bon Dieu qu'ils soient pas sur le *Christina,* si par hasard notre lascar débarque.

— Y va pas se pointer ici, ce fils de garce, qu'est-ce que tu crois !

— T'en sais rien, Hoppy. Personne en sait rien.

Carminé étira ses jambes et prit les jumelles.

— Tu vois quelque chose ? demanda le chauffeur, au bout d'un moment.

— Toujours pareil, nom de Dieu de merde, fit Carminé en soupirant. Y a rien dedans, et rien dehors. La piaule est aussi peinarde qu'un soir de Noël. Je parie que ce type est assis là-bas dedans en train de se palper le cul.

— Tu crois qu'il sait qu'on est là ?

— T'es naze ou quoi ? Pourquoi tu veux qu'il sache ? Il doit crever de trouille que l'enfant de salaud rapplique. Ou peut-être même pas. Je me demande si ces gars, à l'arrière, entravent vraiment ce qui se passe.

— J'en sais rien, fit le chauffeur. T'as qu'à leur poser la question, à tes enculés de spaghetti.

— Hé, Hoppy, change un peu de disque sur ces Ritals, tu veux ? Tu commences à me les briser sérieux.

— OK, OK…

L'attention du chauffeur s'était concentrée sur quelque chose qu'il venait de voir dans son rétroviseur.

— Du client en vue, annonça-t-il.

— C'est un camping-car, dit Carminé, après avoir jeté un coup d'œil dans le rétroviseur latéral. C'est curieux, par ici.

— Ils se baladent partout, ces temps-ci, répliqua le chauffeur, sans quitter des yeux le véhicule qui approchait.

C'était un camping-car de marque GMC… Impossible de voir à l'intérieur, à cause de ses vitres teintées bizarres… gris fumée vachement foncé…

Le lourd véhicule avançait lentement, comme si le chauffeur cherchait quelque chose. Il passa à la hauteur de la voiture des truands, ralentit un tout petit peu, puis poursuivit sa route jusqu'au virage, une centaine de mètres plus loin.

— Quel enculé, grogna le chauffeur. On peut plus voir ce qui vient !

— Du calme, fit Carminé d'une voix tendue. Attendons de voir.

Un homme sortit du camping-car, et jeta un regard interrogateur autour de lui. Il portait un jean et une veste assortie, et aussi un chapeau de cow-boy à larges bords. Il ressemblait à un type que l'on voyait sur une réclame de cigarettes. Il tenait à la main un sac en papier assez petit, comme un sac à pique-nique.

— Il va se mettre à casser la graine, maintenant, ricana le chauffeur.

— Ferme ta gueule et ouvre l'œil !

Les types, derrière, se tortillaient, mal à l'aise. Ils ne comprenaient pas la conversation, mais sentaient bien la tension qui régnait subitement dans la voiture.

Le mec marchait dans leur direction, en plein milieu de la chaussée. Il avait au bec une cigarette qu'il n'avait pas allumée. Comme il approchait, le chauffeur baissa sa vitre et lui cria :

— Laisse pas cette saloperie en plein milieu comme ça !

Le gars arrivait à la hauteur de la portière avant. Il s'arrêta à la vitre de Hoppy, se pencha, jeta un regard à l'intérieur et toucha le bord de son chapeau. Puis il déclara :

— Hé, les gars, je cherche le n° 3215.

— Tu risques pas de le trouver par ici, ricana Hoppy.

— Qu’est-ce que tu glandes par là, à une heure pareille, fit Carminé, méchamment. Tu gênes les rondes de police.

Le type leur lança un regard désarçonné, se pencha un peu à la vitre, et tranquillement balança son sac en papier dans la voiture, sur la banquette arrière. Puis il détala au grand galop, en direction de son camping-car.

— Qu’est-ce que c’est que c’te… grogna Hoppy.

— *Che cosa è…* ? aboya un type à l’arrière.

— Foutez-le… hurla Carminé.

Trop tard.

Carminé et le chauffeur battaient encore frénétiquement des bras pour saisir le sac en papier quand, d’un seul coup, l’espace tout entier s’empourpra, éclatant follement en des dimensions grotesques. Les tympans explosèrent, les yeux furent arrachés de leurs orbites. En un instant, il n’y eut plus qu’un magma de chair, de tissu et de métal qui brûlait en une masse informe et palpitante.

Et même après que l’holocauste eût ravagé les derniers sursauts de vie, le feu sauvage, s’infiltrant parmi les lambeaux calcinés, gagna le réservoir d’essence, pour alimenter ses flammes dévastatrices.

Plus tard, un observateur devait déclarer :

— Il nous est impossible de savoir avec précision combien de personnes se trouvaient à bord du véhicule. Les experts nous le diront plus tard. Quant aux causes de l’explosion, tout ce que nous pouvons dire, pour l’instant, c’est qu’un engin, d’une puissance énorme, a éclaté à l’intérieur du véhicule. Il semblerait que le point d’impact se soit situé au niveau de la banquette arrière. Le capot de la malle a été projeté à plus de huit cents mètres de la voiture. Nous avons trouvé également des débris métalliques calcinés, semblant provenir d’armes, et en particulier de deux fusils-mitrailleurs de type léger. L’enquête, bien entendu, suit son cours.

Le rapport officiel ne mentionnait pas, cependant, que l’on avait trouvé, non loin de l’épave, une médaille de tireur d’élite. Et l’enquête policière, bien entendu, suivait son cours…

CHAPITRE XV

Bolan entrevoyait fort bien la stratégie de Morello. Il l'aurait comprise, même sans l'enregistrement de la conversation téléphonique du quartier général de Cuyahoga. Le cinglé tenait manifestement le raisonnement logique foireux qui veut qu'une défense imprenable constitue la meilleure des attaques. Il avait placé des tueurs en faction sur tous les pigeons de la liste du Bois de Pins car, à l'évidence, il était convaincu que Landry ou Sorenson, ou les deux, avaient refilé la liste à Bolan. En réalité, il n'essayait pas tant de « protéger » ces pauvres bourgeois, que de s'en servir comme appât, pour provoquer la contre-attaque. C'était une tactique à peu près correcte, à condition qu'on soit sûr que les deux parties joueraient le même jeu, au même moment. Bolan, de son côté, l'avait bien compris ainsi…

En ce fatal après-midi, l'Exécuteur frappa son second coup, vingt minutes après le premier.

Gerald Parma et ses tueurs étaient en poste non loin du siège administratif d'une usine, près de Washington Park. On les avait déjà prévenus que la voiture de Johnny Carminé ne répondait plus aux appels radio, et qu'il « s'était peut-être passé quelque chose », là-bas. Dans la voiture de Parma, les quatre costauds étaient plutôt nerveux. Pourtant, ils ne s'affolèrent pas, quand ils virent un homme de grande taille, vêtu d'une salopette de fermier, se détacher de la rangée d'arbres qui bordait un champ découvert, et venir dans leur direction.

A quelque trois cents mètres de là, le type s'arrêta, défit une bretelle de sa salopette et obliqua.

Parma était à la radio.

Il rapporta à River Base :

— A, OK. Rien en vue, sauf un fermier qui cherche un coin pour baisser son froc.

Et le chauffeur ajouta :

— Mais y a pas une putain de ferme par ici, Jerry.

Le tueur, derrière Parma, hurla en saisissant frénétiquement son arme :

— Gaffe !

Le soi-disant fermier venait de se retourner et faisait tournoyer au bout de son bras une arme d'aspect curieusement tronqué. Parma, instinctivement, plongea sur le plancher de la bagnole, croyant identifier un flingue à canon scié. Il avait mal vu : c'était un lance-grenade M-79, porteur d'une charge d'explosif de 40 mm de diamètre. L'arme cracha sa boulette qui atterrit juste sur le montant de la portière derrière laquelle un tueur essayait désespérément de positionner son arme pour tirer dans la bonne direction. Il n'y parvint jamais. Sous l'impact de l'explosif, la voiture vacilla et se transforma instantanément en une dantesque masse de flammes. Les deux hommes, à l'arrière, furent tués sur le coup. Parma hurlait encore faiblement, affalé sur le plancher, sous le tableau de bord. Le chauffeur avait été éjecté, ses vêtements étaient en flammes, et il essayait de s'en tirer. Une nouvelle boulette partit à trois cents mètres de là, et déchaîna un nouvel enfer : elle explosa juste à l'avant de la voiture en feu, et fit taire subitement les ultimes manifestations de détresse humaine. L'essence du réservoir crevé s'enflamma rapidement, et le véhicule ne tarda pas à exploser comme une baudruche.

Le chauffeur, tel une torche vivante, réapparut, battant des pieds et des mains, au milieu de l'incendie. Alors, trois cents mètres plus bas, une nouvelle arme se mit à cracher, dépêchant une mort certaine sous forme d'une grosse balle sifflante. Le chauffeur s'effondra sur le côté, et continua de brûler. L'homme en salopette resta un instant immobile, évaluant la situation. Puis il rengaina le gros pistolet, passa sur son épaule la M-79 et s'éloigna rapidement.

Il frappa à nouveau, dix minutes plus tard. Cette fois, il se trouvait dans un quartier résidentiel très calme, un peu plus à l'est. Billy Centennial et ses tueurs ne surent jamais ce qui leur était arrivé, mais ils moururent, les armes à la main. Quelque chose fit exploser la vitre arrière de leur voiture, et un gaz suffocant se répandit à l'intérieur. Les types, haletants, bondirent hors de la voiture. A ce moment précis, une arme automatique invisible cracha son refrain macabre, balayant les quatre individus dont les corps retombèrent les uns sur les autres au bord de la chaussée, un peu plus bas.

L'Exécuteur était en guerre.

Et toute la ville de Cleveland était au courant, maintenant.

Bolan fit disparaître de l'écran la carte du périmètre urbain, et dirigea la caravane de guerre vers River Base. Il était inutile de continuer à tourner autour du problème en allumant de nouveaux feux de bengale. Il avait frappé exactement là où il voulait. Il était temps d'évaluer l'impact de ses « coups de boutoir » sur la sensibilité hyper-délicate de Tony Morello. Il prit pourtant le temps de s'arrêter à une cabine de téléphone, pour joindre Léo Turrin. Il ne tenait pas tellement à utiliser son téléphone du bord.

Lorsqu'il eut son fidèle ami en ligne, il dit :

— Eh bien, je crois qu'ici, cela suit son cours. Tu as du nouveau ?

— J'ai vérifié ce Country Club, répondit Turrin. Je n'y ai rien trouvé d'anormal. Mais tu ne t'es pas trompé sur le Club des 50, sergent. Ils sont presque tous membres du Bois de Pins. C'est une sacrée concentration de puissance. Même s'ils ne font que s'amuser, et se dorer les fesses. Tu as une vague idée de ce qu'ils représentent ?

— Ouais, fit Bolan. Je commence à m'en douter. Et ils se tiennent tous, comme un nœud gordien. Alexandre le Grand avait coupé le sien avec une épée. Je t'avouerai que ça me flanque un peu les jetons d'avoir en faire autant. Tu as eu des échos ?

— Rien, mais c'est pas étonnant. Je t'ai dit que Morello avait peu d'appuis ici. Quoi qu'il manigance, il fait cavalier seul. Mais écoute, fais gaffe à ta peau, mon pote. Les fédés t'ont laissé du mou, ces temps-ci. Mais si tu fais trop de pétard, tu risques d'avoir Brognola pendu à tes basques une fois de plus.

— C'est bien le cadet de mes soucis, maugréa Bolan.

— Par ailleurs, je n'ai repéré aucun politicard musclé, parmi ton gratin de Cleveland. Tu ferais bien d'ouvrir l'œil tout autour. Ils ont besoin d'appuis politiques à la mesure de leurs ambitions. Comme tout le monde.

— C'est bien ce qui me tracasse, fit Bolan. Pour l'instant, je n'ai pas encore identifié tous les acteurs. Je n'ai que les pigeons.

— A ton avis, qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Subconsciemment, je crois que je le sais, répondit Bolan d'une voix rêveuse, mais cela n'a pas encore atteint mon niveau de conscience. Dis-moi, t'aurais pas entendu des prévisions-météo à long terme, par hasard ?

— Météo, tu dis ? Non. Pourquoi ?

— Il paraît qu'on annonce un hiver record, cette année.

— Et alors ? La crise de l'énergie est à peu près réglée… ou je me trompe ? Où veux-tu en venir ?

— J'en sais rien, dit Bolan. La crise de l'énergie est toujours là, ça c'est sûr. On a un peu endormi le poisson, c'est tout. Et si on avait un hiver polaire ? Imagine un peu que la température descende à – 20°, et y reste plusieurs mois d'affilée. Toute l'industrie, ici, serait paralysée, complètement gelée, si l'on peut dire. Qu'est-ce qu'ils ont comme réserves de fuel, dans la région ? Tu crois que c'est suffisant ? Et le gaz naturel ?

— C'est à moi que tu poses la question ?

— Oui, à toi.

— Bon, j'essaierai de me tuyauter. Tu es sur une piste, hein ?

— Peut-être, mais ça paraît trop dingue, trop énorme. C'est inimaginable. Je me demandais s'il ne serait pas possible à ces petits malins de bloquer le marché de l'énergie dans la région.

— Ça m'étonnerait, fit Turrin. C'est un truc drôlement réglementé, tu sais.

— Je me pose la question. Je me suis un peu rencardé sur les tenants et les aboutissants des sociétés locales, tu sais. Et je n'ai vérifié que celles qui touchaient, de près ou de loin, à Tony Morello. C'est un enchevêtrement dingue. Un vrai panier de crabes, dans tous les sens du terme. Et chaque fois que je touche à quelque chose, ça pue le pétrole ou assimilé.

— Qu'est-ce que tu entends par « assimilé » ?

— Oh, le gaz naturel, le gaz liquide, le pétrole brut, etc. Ou alors ce sont des histoires d'exploitation, de transport, ou de distribution, plus, bien sûr, tous les intermédiaires. Certaines petites compagnies pétrolières viennent d'être absorbées par des géants locaux.

— Je te répète, méfie-toi. C'est un truc drôlement réglementé.

— Comme l'alcool dans les années 30, Léo. Qu'est-ce que ça prouve, bon Dieu ! Tant que ce sont les hommes qui les font, ces réglementations…

— Bon, je vais vérifier les prévisions-météo. Quoi d'autre ?

— Trouve-moi un politicard véreux, Léo. Un gros matou bien gras, avec des intérêts dans le coin.

— Je pourrais t'en trouver facilement une douzaine, sans même avoir à me déplacer, grogna le petit fédé camouflé. Ton juge, dis donc ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai pas l'impression. Je le crois innocent comme l'enfant qui vient de naître.

— Mais il y a quand même une piste, là ?

— Ouais. Ils le voulaient à mort, ce type.

— Tu vois bien. On parlait de réglementation. Suivant ce qu'ils trament, tu peux être sûr qu'ils cherchent à assurer leurs bases.

— Bien d'accord, fit tranquillement Bolan. Merci, Léo. Je te contacterai plus tard.

— Tu sais où me trouver, soupira le petit gars, et il raccrocha.

Bolan regagna sa caravane, et trouva le téléphone du bord qui clignotait. Il hésita un instant, avant de saisir le récepteur.

— Qui voulez-vous ? demanda-t-il brutalement.

C'était Suzan Landry, un peu troublée, au premier abord, et haletante.

— Je veux… enfin… c'est Suzan Landry à l'appareil.

— Pas possible, répondit Bolan, d'une voix très naturelle.

— Je vous avais dit que j'appellerais.

— Je n'y croyais pas.

A l'entendre, on aurait dit qu'elle avait pleuré.

— Je veux rentrer chez nous. J'en ai assez de l'amour-charité. Je veux retrouver votre voiture bien confortable. Et je veux vous aider à collectionner vos cartons.

Il regarda l'heure, et demanda :

— Vous êtes OK ?

— Oui, ça va. Mes bleus ont disparu.

Il fronça les sourcils.

— Vous êtes calme et tranquille ?

— Oui, ça va. (Puis elle poursuivit après un moment de silence :) Je peux revenir ?

Bolan se crispa.

— Je crois que… nous devrions en rester là, Suzan. Nous devions nous retrouver à minuit. Ne changeons rien.

Il y eut encore un silence, puis :

— Non, je vous en supplie, je veux vous aider. Pouvez-vous passer me prendre tout de suite ? Je suis au supermarché de Snow Road, Brooke Gâte, vous connaissez ? Je vous attendrai à…

— Suffit, coupa-t-il. C'est moi qui fixe l'endroit. Je vous rappelle dans dix minutes. Quel est votre numéro ?

— Je… Je ne peux pas vous le donner. Je… Je suis chez des gens. Je vous rappelle dans dix minutes.

— OK, grinça-t-il avant de raccrocher.

La caravane de guerre était déjà en marche. Bolan n'était plus très loin du but. Mais il écumait. Il savait, sans aucun doute possible, que la jeune femme avait passé son coup de fil avec un flingue appuyé sur la nuque. Elle s'était débrouillée pour le lui faire comprendre – sacrée nana – et peut-être même avait-elle réussi à lui dire où elle était.

Il débrancha l'enregistreur, mit en marche la console de lecture, et fit reculer la bande jusqu'à l'heure qu'il avait notée pendant son coup de téléphone avec Landry. Et la conversation revint, comme un écho.

— Je veux… enfin… c'est Suzan Landry à l'appareil.

Il coupa brutalement le son, serra les dents, et s'obligea à rester calme. Mais une pensée l'obsédait : l'image d'un fou qui tuait par plaisir, et inventait mille tortures atroces, uniquement pour distraire son ennui. Et puis aussi celle d'une femme superbe, pleine de classe, et d'idées roses sur l'amour et la charité, avec une larme au coin de l'œil et un sanglot dans la voix. Elle avait vraiment dû en baver, pour craquer et donner son numéro de téléphone.

Il jeta un regard de glace sur le cadran à touches : encore quatre minutes à attendre. Et ses mains, qui avaient si bien appris à tuer froidement, méthodiquement, couraient nerveusement sur l'acier de ses armes. Il avait hâte de tuer, maintenant, et cette fois-ci, il ne le ferait pas de sang-froid !

L'Exécuteur se préparait un carton très personnel. Et Tony Morello pouvait faire sa prière, si Suzan Landry n'était pas retrouvée en vie, et intacte !

CHAPITRE XVI

Le second appel téléphonique arriva avec une ponctualité parfaite. Bolan saisit l'appareil et aboya :

— Oui, c'est moi.

Elle paraissait avoir récupéré un peu de calme.

— Où se retrouve-t-on ? demanda-t-elle.

— Vous pouvez être à Edgewater Park dans un quart d'heure ?

Silence.

— Euh… Je pense que oui.

— OK. Près du lagon. Soyez-y. Je n'attendrai pas.

— Vous serez en voiture ?

— Bien sûr, fit-il. Grouillez-vous. Vous avez raté un super-carton.

Moins d'une minute plus tard, la première limousine apparaissait au portail de la propriété Morello, et se dirigeait vers la ville. Elle fut rapidement suivie par trois autres. Bolan les observa l'une après l'autre, avec son télescope. Elles étaient bourrées de tueurs. Mais Tony l'Ordure et Suzan Landry n'avaient pris place dans aucune. Bolan avait vaguement espéré qu'ils emmèneraient Suzan avec eux pour s'en servir d'appât ou d'otage. Toutefois, lui-même n'avait pas prévu de plan d'attaque. Il voulait rester flexible. Il avançait au flair, attendant l'occasion favorable pour faire irruption et récupérer la Belle, saine et sauve.

Du reste, c'était peut-être mieux ainsi. Morello avait sérieusement affaibli la défense de son palais, en envoyant tant d'hommes à l'extérieur : huit tueurs par voiture, ça faisait trente-deux. Eh oui, la forteresse devenait fragile.

A peine la quatrième limousine avait-elle disparu sur la route, que le guerrier choisissait ses armes. Il enleva ses vêtements, ne gardant que sa combinaison noire, et passa son attirail de combat : d'abord une grosse ceinture contenant des grenades, des bombes lacrymogènes, et divers explosifs. Il plaça ensuite le gros canon, son Automag 44, sur sa hanche droite, et glissa son Beretta sous l'aisselle gauche. Enfin, il prit son gros combiné – un pistolet M 16 couplé à un M 203, communément désigné sous l'appellation M 79. Cet engin alliait le rythme de feu d'une mitraillette 5,56 mm, à la puissance de

l'impact d'un pistolet 40 mm, et pouvait cracher des explosifs, de la fumée, des gaz asphyxiants ou des balles, selon les besoins.

Deux minutes après le départ des truands, Bolan sortait de son véhicule, et se précipitait vers le mur d'enceinte de la propriété, son gros combiné sur la poitrine, tenu par une bandoulière autour du cou.

Il sauta et, d'un bond, passa par-dessus le mur, retomba sur ses pieds, et poursuivit sa course, sans prendre le temps de souffler. Il arriva dans le jardin, là où il avait surpris, la nuit précédente, Morello et Sorenson. Le soleil brillait, et Bolan bondit directement sur la sentinelle en faction.

Le type essaya de se dégager, avec un grognement de terreur, ses bras cherchant désespérément à saisir le fusil qu'il avait dû poser contre un tronc d'arbre, quelques instants plus tôt. Il heurta durement le sol et ses mains réussirent à enfin attraper le flingue, au moment précis où le pistolet noir de l'envahisseur crachait silencieusement sa charge mortelle : un beau parabellum 9 mm, qui alla se ficher directement dans la gorge serrée, réduisant le cri de terreur du garde à un ultime gargouillement d'agonie.

Bolan poursuivit sa course.

Sur le parking, un autre garde leva les yeux juste à temps pour voir la petite langue de feu jaillir de l'arme parfaitement silencieuse. Il intercepta de plein fouet le second projectile. Et lorsque la vie l'abandonna, il eut un râle bien audible, qui fit apparaître un troisième type sous le porche. Celui-là avait les yeux qui lui sortaient de la tête, et un gros pistolet dans un holster en cuir. Bolan se rua sur lui, le matraqua avec la crosse de son Beretta, et lui brisa le larynx avec un uppercut judicieusement placé. Le truand s'effondra sous le porche.

Un autre costaud apparut alors dans l'encadrement de la porte restée ouverte. Il regarda Bolan, bouche bée. Le Beretta souffla une troisième balle 9 mm, pour dégager le passage. Le type la réceptionna en plein front, glissa à la renverse, et s'affala au milieu de ses propres débris.

C'était une vieille baraque avec un large corridor central, bordé des deux côtés par d'énormes portes en bois sombre. Au fond, un escalier aboutissait directement à une porte.

Un pistolet aboya au-dessus de Bolan, et trois balles sifflèrent à ses pieds, avant de se ficher dans le plancher, à quelques centimètres

de lui. Il se posta sous l'escalier, et balança une charge d'explosif, droit en l'air, à la verticale. La petite boule heurta le plafond, en haut de l'escalier, et explosa sauvagement, déchaînant une nuée de flammèches et de débris de ciment. Une partie de la rampe du premier étage s'effondra au rez-de-chaussée, entraînant dans sa chute un cadavre humain encore palpitant. Bolan poursuivit son œuvre avec une bonne rafale de M 16, et une pluie d'éclats de bois et de plâtre s'en vint grossir les flammes au premier étage. Bolan entendit une cavalcade de pas, et des voix affolées : la panique s'installait dans le palais.

Quelqu'un hurla :

— Arrêtez, arrêtez. On se rend !

— Alors descendez, ordonna Bolan d'une voix glaciale. Les mains en l'air, et en vitesse !

Ils descendirent en effet, et firent preuve d'une étonnante rapidité ! En passant, ils regardaient le grand homme vêtu de noir, avec des yeux épouvantés.

— Foutez le camp, et sans vous retourner ! Grouillez ! Mais grouillez donc !

Ils étaient trois. Bolan empoigna le dernier, et le plaqua violemment au mur.

— Et la fille ? aboya-t-il.

— En bas, j'imagine, hoqueta le truand. Au sous-sol.

Et d'un signe de tête, il indiqua le chemin.

Bolan balança le type dehors avec un conseil :

— Dis à tes *amici,* d'aller se faire foutre, et de ne pas s'arrêter avant. Sinon, gaffe !

Lorsque Bolan découvrit les escaliers qui conduisaient au sous-sol, le feu ravageait tout le premier étage. Il y avait de la lumière, en bas, et quelqu'un geignait. L'escalier formait un L, avec un petit palier à mi-chemin. Bolan tira une balle dans le mur du palier avant de descendre en courant. Rien ne bougea.

Un homme était étalé en bas des escaliers. Seul son torse était visible.

— Ne tirez pas, grogna le type. Vous ne risquez rien !

Bolan ralentit le rythme, et descendit les dernières marches, l'œil aux aguets. Ouais, il ne risquait vraiment rien… Il se trouvait dans une vaste pièce, très haute de plafond. Un studio de tournage ou plutôt ce qu'il en restait. Car tout était dévasté, réduit en miettes :

deux caméras très élaborées, des projecteurs, deux plumards, un divan, un genre de baldaquin avec des pieds en fer forgé, le tout saccagé, brisé, tordu, et troué de balles.

Le gars, effondré par terre, n'était autre que Freddy Bianchi.

Il avait les deux jambes pratiquement sectionnées, juste au-dessus des genoux. On l'avait fauché avec une arme automatique.

— Bon Dieu, Freddy, qui a fait ça ? demanda froidement Bolan.

Le type essayait de serrer sa ceinture autour d'une cuisse, pour faire un garrot. Il souffrait horriblement.

— Aide-moi, supplia-t-il.

— Je veux la fille.

— Elle est pas ici. Aide-moi, je t'en prie.

Bolan écrasa le canon du M 16 contre la gorge du type.

— OK., fit-il d'une voix calme.

— Ecoute, je te dirai tout, mais fais quelque chose, putain ! Je vais perdre tout mon sang.

Bolan s'agenouilla près de lui, et lui serra son garrot, sans dire un mot. Lorsqu'il eut fini, il déclara :

— OK, tu vas peut-être pas mourir d'hémorragie, mais j'ai bien peur que tu perdes tes jambes, Freddy. Ou alors, il va te falloir un toubib rapido. Qui t'a fait ça ? Morello ?

— Ouais. Il a complètement perdu les pédales, grogna Bianchi. Il est dingue à mort, complètement givré, je vous dis.

— Dis-moi plutôt où est la fille, fit Bolan.

— Il l'a emmenée avec lui. Ils se sont trissés tout de suite après les gars. Sont passés par-derrière. J'ai essayé de lui dire d'utiliser la fille, au cas où ça tournerait au bordel, mais il a rien voulu entendre, il se l'était foutue dans la citrouille, cette nana. Je l'ai senti venir. Il veut en faire une star.

— Quoi ! grogna Bolan.

— Ouais, il veut la mettre dans un film porno.

Bolan jeta un regard ivre de rage sur le studio saccagé :

— Alors, pourquoi ça ?

— Réfléchis un peu, dit Bianchi.

Il arrivait à peine à garder les yeux ouverts, maintenant, tant il souffrait.

— Il a un studio bien plus chouette sur le bateau. C'est là qu'il a dû l'emmener. Si j'étais toi, j'irais chercher là-bas. J'espère que je ne me trompe pas, et que tu vas l'abattre, cette ordure. Et s'il te plaît,

fais-moi une fleur : vise-le dans les couilles. Qu'il pisse tout son sang par la queue. Tu ne peux pas savoir de quelles saloperies il est capable, ce dingue. Après tout ce que j'ai supporté, tu vises un peu ce qu'il me fait. Vise-le dans les couilles, Bolan, c'est tout ce qu'il vaut.

— Je vais te faire souffrir, Freddy, dit Bolan, mais il faut que je te sorte d'ici. La baraque est en feu.

Il chargea l'homme sur ses épaules aussi doucement que possible, et commença à gravir les escaliers. La fumée les prenait à la gorge.

— Passe par-derrière, grogna Freddy. La porte de la cave. Elle donne directement sur l'extérieur.

La grosse porte à deux battants était restée ouverte. C'était par là que Morello s'était tiré, emmenant avec lui quelqu'un qui comptait beaucoup pour Bolan…

La vieille maison cramait rapidement : les flammes s'élevaient déjà bien au-dessus du toit. Et tous les occupants, apparemment, avaient déserté les lieux.

Bolan transporta son blessé devant la maison, et le déposa doucement dans l'herbe, près de l'allée.

— Je vais t'envoyer des secours, Freddy, fit-il avant de partir. Tu peux me faire confiance, je te le promets.

— Vise-le dans les couilles.

Et, en cet instant précis, Bolan aurait volontiers obéi.

Il avait la rage au cœur, et pour une fois, c'étaient ses sentiments personnels qui le faisaient agir. Il aurait volontiers foutu en l'air toute l'opération-nettoyage qu'il avait entreprise à Cleveland… et tout ça pour quoi ? Pour que dalle, pour une petite tordue qui n'avait pas accepté les règles du jeu, et qui était partie tête baissée, pour exorciser le dragon, avec des fleurs…

Ouais, il avait bousillé toutes ses cartes. La dernière était en train de flamber joyeusement. Et son atout-maître avait une bonne avance. Il devait être, d'ailleurs, déjà bien à l'abri sur son navire imprenable.

Bolan avait perdu la partie, il le savait. Et il avait perdu la fille, il le savait aussi. Car, pendant ces dix minutes atroces qu'il lui avait fallu attendre pour le second coup de téléphone de Landry, il avait tué le temps, en écoutant une autre conversation téléphonique enregistrée.

Eh oui, lui qui savait tant de choses, comment n'avait-il pas pensé que le *Christina* avait *deux hélices couplées*. Dans cette eau pourrie,

c'était impossible à voir, mais il aurait dû vérifier, sur les registres, la liste des spécifications du vieux rafiot. Pourquoi avait-il omis de le faire ? Parce qu'il s'était laissé aller. Voilà. Il avait trop pensé à la fille, trop réfléchi à ce qu'elle lui avait dit. Et, en conclusion, il n'avait saboté qu'une seule hélice. Le *Christina* était donc un peu amoché, mais il pouvait malgré tout naviguer. Et, après une réparation de fortune, il devait appareiller à quatre heures.

Il était trois heures et demie.

Dans quelques minutes, le cinglé et la tordue seraient en mer, à bord du navire de guerre. Car c'était bien un navire de guerre, avec un équipage de plus de cent sauvages, bien entraîné à repousser les abordages. Mais, pis encore, le bateau abritait un « studio », où la tordue allait être rapidement transformée en charpie, au physique comme au psychique, sous l'œil de caméras qui enregistreraient pour une postérité débile et délinquante, le processus de désintégration intégrale d'un être humain.

Bolan était arrivé à sa caravane de guerre.

C'était peut-être une tordue, cette fille, mais c'était d'abord une jeune femme ravissante, avec des idées bien à elle, et suffisamment de courage pour les défendre. Il ne la laisserait pas tomber, quoi qu'il lui en coûte.

Une détermination froide et mortelle s'emparait de l'Exécuteur.

Il avait peut-être perdu la bataille de Cleveland, mais il n'avait pas forcément tout perdu.

Et, bon Dieu, il n'allait pas baisser les bras, même s'il ne s'agissait que d'une tordue !

CHAPITRE XVII

Bolan appela Léo Turrin avec le téléphone du bord.

— Ici La Terreur, fit-il. Je suis sur ma ligne intérieure, alors, gaffe !

— Ici, c'est bon. T'as l'air bien excité ?

— Exact. Je te conseille d'appeler le Pays des Merveilles [i]. Dis à Alice de se préparer à une nouvelle crise. Je suis sur le point d'attaquer un bâtiment étranger qui navigue dans les eaux américaines.

— Je suppose que tu sais ce que tu fais, répondit gravement Turrin.

— Pas vraiment, mais je fais ce qui s'impose. Dis à Alice qu'il s'agit d'une canonnière bourrée de flibustiers. Si par hasard elle coulait, il faudrait la repêcher, et la faire visiter aux touristes, pour bien montrer ce qu'il y a à bord. J'ai un type ici qui a besoin d'aide. Je peux pas te donner son nom, parce que ma ligne n'est pas sûre. Mais dis à Alice que je lui fais parvenir un programme électronique codé, sur le canal Zébra. Quand il verra le nom et le pedigree, il comprendra à qui il a affaire. Dis-lui de ma part que le mec est clair, et que je lui fais confiance. Surtout n'oublie pas. En plus…

— Dis donc, on dirait que tu me dictes ton testament !

— Pourquoi pas ? grinça Bolan.

Il soupira et ajouta :

— Quelquefois, les balles ont de faux rebonds, Bonhomme. Un chat sauvage a débarqué sur ma surface de jeu, et a complètement foutu en l'air ma partie. J'essaie de sauver les meubles.

— Laisse tomber, fit Turrin d'une voix pressante. Tu joueras une autre fois.

— Impossible, déclara Bolan. Ce chat sauvage est du genre attachant. Le cinglé l'a fauché. Il faut que je le récupère.

— Dis donc, c'est le chat dont tu parlais ce matin ?

— Lui-même.

— Alors, j'ai peut-être quelque chose qui va te faire changer d'idée.

— Ça m'étonnerait.

— Tu te souviens que nous parlions de politicards bien dodus ?

— Ouais, mais j'ai plus le temps, maintenant.

— T'es sûr ? Tu te rappelles le pedigree de ton chat sauvage ? Plutôt prestigieux, non ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Alice au Pays des Merveilles a reniflé un peu du côté du grand-père. En surface, il a l'air clair, mais à la radio, par contre, il y a pas mal de zones d'ombre inquiétantes.

— Passe n'importe quel homme politique à la radio, et tu trouveras des zones d'ombre.

— Oui, mais là, c'est quand même un peu trop sombre. Appelle sur une ligne sûre, et je te donnerai quelques détails croustillants.

— Je te répète, j'ai plus le temps. Dis ce que tu peux tout de suite.

Le petit fédé soupira.

— Comment je pourrais dire ? Il y a de bonnes raisons de penser que c'est le grand-père, notre gros matou dodu. Je peux te citer, dans un domaine bien précis, plusieurs commissions gouvernementales qui dépendent directement de lui. Et cela cadrerait assez bien avec ce que tu subodorais, ce matin. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement, merci, répondit Bolan, d'une voix soudain très lasse.

— T'es OK ?

— Oui, ça va. J'étais en train de penser à quelque chose. Bon, merci pour le tuyau, mais ça ne change rien. Sauf si tu me donnes la preuve irréfutable que je me suis fait avoir par une tordue drôlement futée.

— Je sais pas bien ce que tu entends par une tordue, mais ça n'a pas d'importance. Je n'ai aucune preuve de quoi que ce soit. Pourtant on finit par avoir un flair bien conditionné, tu sais.

— Oui, je vois. Bon. T'allumes un cierge ?

— C'est déjà fait, fit Léo, avant de raccrocher.

Machinalement, Bolan composa un nouveau programme codé, et le transmit à Washington. Un seul homme possédait le code de déchiffrage : Harold Brognola, un gros ponte au ministère de la Justice. En fait, leur « alliance », n'avait rien d'officiel, et Brognola serait dans de beaux draps, si l'on venait à apprendre, un jour, ses accointances avec Bolan. Pourtant les deux hommes travaillaient ensemble, et se prêtaient main forte, dans leurs luttes parallèles contre le crime organisé. Si Bolan se faisait abattre cette nuit, au

moins « Alice au Pays des Merveilles » pourrait bénéficier de ce qu'il avait découvert à Cleveland. Ainsi, peut-être tout ne serait pas perdu. D'ailleurs, d'après le ton de Turrin, le haut fonctionnaire avait déjà commencé à s'intéresser au problème de l'Ohio.

Et, bien évidemment, pour Suzan Landry et son grand-père, un certain Franklin Adam Paceman, le message était clair. Si ce type était véritablement le politicard derrière lequel s'abritait le « pipe line » de Cleveland, alors il faudrait bien s'y faire, mais Bolan ne pourrait plus tenter de protéger Suzan dans le cadre de l'opération-nettoyage de la ville.

Qu'était-elle, en réalité ? Une journaliste en reportage, ou un fin limier chargé de surveiller les rentrées de blé dans le territoire d'un cinglé nommé Morello ? Tous ceux qui connaissaient Morello savaient qu'il était dingue. Sa propre organisation avait même envisagé de le supprimer.

Cette fille pouvait bien être n'importe quoi.

Pour l'instant, elle courait les plus graves dangers. Ça au moins, c'était un fait précis. Et Bolan savait exactement ce que cela voulait dire.

Non, Léo, décidément ça ne changeait rien.

Le rafiot pourri allait devoir affronter Mack Bolan.

Mais, avant tout, il fallait aller au rendez-vous des chasseurs de têtes de Tony l'Ordure. Bolan voulait se débarrasser de ces truands, quelle que soit l'issue des événements. Cette Gestapo – nouvelle manière – avait déjà commis suffisamment d'atrocités sur les honnêtes gens de Cleveland. On ne pouvait pas laisser tomber des types comme Ben Logan.

L'Exécuteur savait où retrouver les sinistres lascars. Ils étaient tous au lagon de Edgewater Park, dans leurs chars de guerre. Ils piaffaient, à force d'attendre, et commençaient à se demander si leur client ne leur avait pas posé un lapin. Les limousines étaient stationnées à cinquante mètres les unes des autres, et elles étaient en liaison par radio. Bolan pouvait capter leurs communications :

— Il ne viendra pas, Gus.

— Tu me laisses décider s'il viendra ou pas, Harry.

— On s'est peut-être gourés d'endroit. Ou alors, il est revenu et reparti.

— Tu penses trop, Rocky. Serre les fesses, et ouvres l'œil, tu veux ?

— Elle a bien parlé d'une Jaguar, Gus ?

— Troisième édition, Bobby : c'est une Jaguar rouge, avec un toit blanc. Maintenant, fous-moi la paix.

Bolan passa entre les deux véhicules de tête, et s'engagea doucement dans l'allée qui bordait le petit lac. C'était un lagon artificiel, constitué d'un côté par une sorte de petite avancée naturelle dans la côte, et l'extrémité sud-ouest de la grande digue du large, de l'autre côté. Des passes aménagées dans le lagon permettaient l'accès au lac Erié, et également au bassin ouest. Hormis un yacht privé, le bord du lagon faisait partie d'un jardin public. Un bateau-charter venait juste de rentrer d'une partie de pêche avec ses clients. A part cela, l'activité était visiblement réduite. Au-delà des digues, Bolan pouvait voir tout le port, et, à l'instant présent, le *Christina,* qui franchissait la passe séparant le bassin est du bassin ouest, et s'apprêtait lentement à sortir du port.

Une fois de plus, Bolan s'étonna que le hasard fît si bien les choses. En effet, ce lagon était probablement le seul endroit de tout le port d'où il pût raisonnablement lancer une attaque contre le bateau en fuite. Et pourtant, bien avant de savoir qu'il devrait attaquer le *Christina,* c'était lui qui avait concentré toute la force de frappe de Morello en ce point précis. Alors, était-ce le hasard, ou les ressources insoupçonnables du subconscient humain ?

Il engagea la caravane dans une autre allée, et brancha le check-up de tous les systèmes d'attaque. Il enclencha la console avant, programma l'ouverture des trappes au plancher, et brancha la télécommande de tous les systèmes. Puis il avança en direction de l'ennemi.

Les voitures étaient disposées deux par deux, de manière à pouvoir surveiller la route de tous les côtés. Bolan ne voulait pas attaquer à la grenade, car il y avait trop de civils tout autour, et il ne voulait pas prendre le risque non plus de voir s'échapper dans le décor une partie de la racaille.

Les clients de la partie de pêche regagnaient leurs voitures, et s'apprêtaient à partir.

Un type, près du ponton, repliait une couverture avant de regagner le club house.

Quant à l'ennemi…

— Qu'est-ce qu'il fout, ce mec, dans son minibus ?

— C'est pas un mini-bus, c'est…

— Une Jaguar rouge et blanche, peut-être ? Regarde, au lieu de déconner, on dirait qu'il cherche quelque chose. Probablement une greluche pour réchauffer son plumard… Attends… Dis, Rocky, va jeter un coup d'œil avec deux de tes hommes…

— Il avance encore, Gus.

Effectivement, Bolan roulait doucement. Il avait déclenché l'ouverture de la trappe au plancher, et délimitait soigneusement la zone de combat. Des fusées fumigènes, tombaient à intervalles très précis et se glissaient dans l'herbe, sans qu'il fût possible de les remarquer.

— Regarde, il roule sur la pelouse, ce fumier !

— Pourquoi t'appelles pas un flic ?

— Ferme-la. Mais regarde un peu, regarde ! C'est pas croyable !

L'ennemi avait fait un tour complet et venait de regagner son point de départ.

— OK, Rocky, va vérifier, maintenant, et ouvre l'œil !

La portière d'une des limousines s'ouvrit et deux truands bondirent sur le sol. A ce moment précis, les fusées fumigènes commencèrent à exploser, crachant d'énormes nuages noirs, opaques, qui montaient en spirales au-dessus de la zone de combat. Les deux tueurs reculèrent d'un bond, ouvrirent des yeux exorbités, puis ils firent volte-face et repartirent en courant en direction de leur véhicule.

A la radio, une voix hoqueta :

— Nom de Dieu, qu'est-ce que c'est ?

— Tirons-nous, Gus, et en vitesse !

— C'est lui. Il est venu au rendez-vous, cet enfant de salaud !

— Du calme, nom de Dieu. C'est jamais que de la fumée. Personne ne bouge avant que j'en donne l'ordre !

Tout le coin était noyé de fumée maintenant, et le vent, qui soufflait du large, repoussait les énormes nuages vers la zone où était concentré l'ennemi. Les fusées continuaient inlassablement à cracher leurs volutes. Bolan passa deux ceintures de munitions autour de son cou, et sortit avec son gros combiné sur la poitrine. Il n'y voyait guère plus que les autres, mais il était bien entraîné à ce genre de combat, et n'avait pas besoin de voir grand-chose. Il savait combien il avait d'hommes en face de lui, et avait enregistré avec précision la position de chacun.

Il faucha la voiture de Rocky en premier, avec une rafale sifflante de 40 mm, immédiatement suivie du crépitement meurtrier des balles qui s'écrasaient. Deux types jaillirent en titubant dans les ténèbres zébrées de feu, pour se trouver nez à nez avec un géant bardé de munitions. Ils replongèrent illico dans le véhicule en flammes pour n'en jamais ressortir.

Bobby, le chef de la voiture de tête, essayait vainement de faire dégager ses hommes, lorsqu'une nouvelle rafale de 40 mm frappa en sifflant le plein centre du véhicule, envoyant gicler les corps avec une promptitude remarquable. Une autre suivit, tout aussi virulente, puis une troisième. La limousine se souleva, une flamme immense déchira les ténèbres, dévoilant, le temps d'un éclair, la voiture du vieux Gus, qui tentait péniblement de reculer pour regagner la chaussée.

Le temps d'apercevoir, derrière le pare-brise, des visages horrifiés, fixant démesurément le véhicule en flammes, et le funeste destin du camarade Bobby : une rafale du M 16, avait fendu le pare-brise dans le sens de la largeur. Sur l'herbe, la limousine bascula sur le flanc. Une grenade rugit alors par le côté, et une autre explosa juste devant le carburateur. L'essence s'enflamma sur-le-champ, transformant ce qui restait de la voiture en une torche grotesque.

La quatrième bagnole était en train de se tirer à vive allure. Le chauffeur, manifestement, se fiait à son instinct, uniquement. Malgré la cacophonie qui s'élevait de la zone de combat, Bolan repéra le vrombissement du moteur, et s'éloigna rapidement pour intercepter le véhicule en fuite. Il tira une fois, visant sa cible uniquement au bruit. L'éclair de la balle lui permit de voir qu'il l'avait ratée de moins de deux mètres, et le projectile suivant percuta le capot en plein centre. La voiture zigzagua dangereusement et alla se planter droit dans un arbre, où elle prit feu instantanément. Bolan arrosa les flammes avec un chargeur complet de 5.56, puis il se détourna et quitta rapidement cet enfer fumant.

Il laissait un champ de bataille plutôt dégueulasse. De ces ténèbres infernales, s'élevaient encore des gémissements d'outre-tombe, ultimes réflexes de terreur et d'angoisse. Mais Bolan laissait aux damnés le soin de s'occuper de leurs pairs. Il avait encore à faire, et ne pouvait attendre.

Il regagna sa caravane de guerre. Les gens arrivaient déjà, attirés par les coups de feu et le spectacle atroce qui s'offrait à leur vue.

Personne ne remarqua le « camping-car » qui s'éloignait tranquillement. La seconde bataille décisive de cette guerre de Cleveland ne tarderait pas bien longtemps. Bolan n'avait aucune envie d'attirer l'attention sur cet étonnant navire de guerre. Mieux valait que la curiosité générale se porte sur le sanglant champ de bataille. Il avait ainsi une chance de pouvoir attaquer le *Christina,* en toute tranquillité.

Et le vieux rafiot était toujours bien en vue, dans le port…

CHAPITRE XVIII

Si l'ordinateur du bord était véritablement le cerveau de la caravane de guerre, le lance-rocket constituait son meilleur système d'attaque. Ce dispositif comporte une tourelle de lancement pivotante et rétractable, dissimulée dans la paroi du toit de la caravane, et qui peut être télécommandée directement à partir du tableau de bord. Il comprend tout un appareillage extrêmement élaboré, permettant de déterminer et d'atteindre les cibles avec la plus grande précision, grâce à des instruments d'optique dotés d'intensificateurs de lumière, couplés avec des dispositifs d'éclairage à infrarouge.

Le repérage des cibles, qui se fait électroniquement, est entièrement automatique. Il peut être programmé grâce à des détecteurs sensibles aux ondes sonores et lumineuses. Une fois les cibles repérées et enregistrées, le système ne peut plus se déverrouiller. Le lance-rocket peut envoyer quatre obus à la suite, chacun pouvant être préprogrammé sur quatre cibles différentes, placées n'importe où, sur une ligne d'horizon de 360°. Le système prévoit, en outre, un dispositif d'attaque manuel, un dispositif d'attaque automatique, grâce à des activateurs vidéo, et un dispositif de télécommande à distance, de l'extérieur de la caravane. C'est un système offensif extrêmement destructeur, d'une puissance, d'une précision et d'une efficacité exceptionnelles, que les cibles visées soient fixes ou mobiles.

Bolan savait, dans son for intérieur, que le lance-rocket était le joyau de son artillerie ambulante, la raison d'être première de la caravane de guerre, tout comme celle des B 52 est de lâcher des bombes. Pourtant, c'était un dispositif d'attaque qu'il n'utilisait pas volontiers. Les rockets, en effet, ne sont pas des armes que l'on balance à la légère, sans songer à leur redoutable puissance destructrice.

Et, en ce morne après-midi, à Cleveland, Bolan avait le cœur un peu lourd, lorsqu'il débloqua la tourelle de lancement et brancha l'ordinateur pour le repérage des cibles. Des clignotants rouges apparurent instantanément sur l'écran de contrôle, tandis que le

scanner automatique passait au crible le vieux *Christina,* pour déterminer ses « centres vitaux ».

Il n'avait nullement l'intention de couler le rafiot, ce qui, pourtant, ne présentait pas grande difficulté. Sa coque en acier trop mince était complètement pourrie, et les mauvaises soudures faisaient de l'eau. Pendant la guerre, les Allemands avaient coulé des fers à repasser de ce genre, à coups de canon, pour ne pas gaspiller leurs torpilles.

Bolan désirait simplement mettre le *Christina* hors d'usage, et créer dessus une panique générale, avant de monter lui-même à bord. C'est pourquoi, il choisissait ses cibles avec tant de soin, évitant les zones où il ferait trop de blessés, et cherchant celles où l'effet de panique serait le plus immédiat.

Le bateau était en pleine mer, maintenant, et naviguait péniblement à une vitesse d'à peu près quatre nœuds. Curieusement, il se dirigeait vers l'ouest. Bolan s'attendait à le voir filer vers le nord, pour gagner les eaux canadiennes le plus vite possible. C'est sans doute ce qu'il ferait, dès qu'il aurait stabilisé son hélice branlante.

Pour l'instant, en tout cas, tout allait pour le mieux. Bolan avait la timonerie de trois-quarts arrière, en plein centre de sa mire. Or, c'était sa cible numéro 1, le « cerveau », le système de commande de toutes les fonctions vitales. Il programma les quatre rockets, brancha la séquence automatique, et enclencha le système meurtrier.

La première torpille jaillit en sifflant, et suivit une trajectoire ascendante programmée par l'ordinateur, laissant derrière elle une traînée de fumée incandescente.

La seconde jaillit à son tour, immédiatement après, puis la troisième et, enfin la quatrième.

Et la tourelle rentra automatiquement dans la paroi du toit.

Le voyant de la séquence automatique s'éclaira vivement. Celui de la cible prit un ton de rouge intense, avant de diminuer d'intensité, pour n'être plus qu'un faible point jaune.

Bolan n'avait pas besoin de regarder son écran de contrôle pour voir ce qui se passait sur le *Christina*. La timonerie était transformée en brasier, et des débris de ferraille volaient encore dans le ciel.

Le voyant de la cible 2 diminua d'intensité.

La cible 3 scintillait toujours : c'était le pont principal, juste à l'arrière de la cheminée.

Le clignotant prit une intensité plus forte…

Bolan en avait assez vu. Il ouvrit son coffre de guerre, en sortit une liasse de billets, puis saisit un imperméable qu'il passa sur sa combinaison noire de combat. Il conduisit la caravane jusque sur le parking du Yacht Club, et sortit. Personne ne le remarqua. L'attention générale était concentrée sur les lieux du massacre de tout à l'heure.

Un homme d'une cinquantaine d'années essayait frénétiquement d'amarrer au ponton une élégante petite vedette à moteur, pour aller voir ce qui se passait.

Bolan lui prit l'amarre des mains, et mit à la place la liasse de billets.

— Je vous l'achète, dit-il.

L'homme regardait l'argent sans comprendre.

— Mais il n'est pas à vendre, protesta-t-il.

— Il y a assez d'argent pour en acheter trois pareils, fit Bolan avant de sauter dans le bateau.

Il s'éloigna rapidement du bord, mit en marche le moteur bien réglé, et se dirigea vers le large. Le propriétaire était toujours planté là à le regarder, lorsqu'il franchit la grande digue pour se retrouver en pleine mer.

Le vieux *Christina* avait de sérieux ennuis.

Toutes les superstructures du bateau étaient en flammes. Il n'avait plus de gouvernail, et manifestement, quelqu'un, dans la salle des machines, avait eu la présence d'esprit d'arrêter les moteurs. Il clapotait, pitoyable, au gré des vagues, la proue face au port et, sur le pont, c'était la panique générale. Le temps que Bolan arrive, on avait mis deux chaloupes à la mer, et quelqu'un avait abaissé la passerelle. Des gars, qui avaient sauté à l'eau, nageaient tout autour du bateau. Certains avec des gilets de sauvetage, d'autres sans. A bord, près des bastingages, c'était une bousculade sans nom pour accéder à la passerelle. Bolan entendit qu'on l'interpellait en italien, et déjà, plusieurs types nageaient dans sa direction.

Il glissa sa vedette contre la passerelle, et envoya un bout par-dessus bord. Mais personne ne prit la peine de l'attraper, trop occupé que l'on était à essayer de sauter dans cette embarcation tombée du ciel. Bolan la leur abandonna, et essaya de se frayer un chemin jusqu'au pont principal. Personne ne lui contesta le droit d'être à bord, et s'il restait encore des officiers, sur ce rafiot pourri, ils étaient bien invisibles. L'équipage, du reste, n'était pas composé de marins,

mais à l'évidence, de tueurs étrangers imprudemment livrés à eux-mêmes. Et les quelques marins professionnels, que Bolan avait pu repérer, n'avaient pas réussi à endiguer la panique des autres.

Bolan se dirigea vers le niveau des cabines, et commença à cogner aux portes. Le feu qui ravageait le pont, juste au-dessus de lui, gagnait vers le bas. Un type, en veste de steward, apparut au bout de la coursive, et hurla quelque chose en italien. Bolan le saisit à la gorge et demanda :

— Morello, où est-il ?

— No parlare Inglese.

— Anglais, mon cul ! Je veux Morello ! *Morello !*

Il parlait en faisant des grimaces, comme une vedette de film muet.

— Cinéma… Cinéma porno !

Là, le type avait pigé.

— Ah, porno, si ! Don Morello.

Bolan essaya de se rappeler les quelques mots d'italiens qu'il connaissait :

— *Dove è don Morello* ?

Le steward hésita un instant, avant de marmonner :

— *Ponte due*.

Puis il se dégagea, et continua sa course.

Bolan avait à peu près compris. Le pont deux devait se trouver tout en bas du bateau. Il repéra une échelle et descendit d'une seule traite. Il était maintenant pratiquement dans les entrailles du bateau, et l'endroit était drôlement bien trouvé. Un « studio » de cinéma – ouais, et quel studio ! sorti directement des annales du Marquis de Sade ! Avec des chaînes, des instruments de tortures et tout un tas de saloperies témoignant de la pourriture d'un cerveau humain dérangé.

Mais pas de Morello.

Il entendit un gémissement, et avança plus avant dans ce décor démentiel. Derrière un rideau, étaient installés une table de travail, un appareil de projection et un petit écran. L'appareil de projection était encore chaud. Bolan entendit le gémissement à nouveau, plus près cette fois, quelque part derrière lui. Il se retourna et aperçut, dans un coin sombre, un ballot volumineux, enveloppé dans un drap de satin noir. Le cœur battant, il souleva le drap.

C'était bien elle.

Elle était entièrement vêtue de cuir noir, découpé juste aux endroits appropriés pour les films de ce genre, les pieds et les mains entravés de chaînes, et on l'avait recroquevillée dans une sorte de caisse à torture, sa jolie tête coincée entre ses genoux, et la bouche obstruée par une petite balle en caoutchouc mousse.

Elle avait quelques bleus supplémentaires, mais la même détermination brillait dans ses yeux.

Bolan enleva la petite balle de sa bouche, et la dégagea de sa caisse, puis il s'assit par terre, et la prit dans ses bras.

— Ça va maintenant ? murmura-t-il.

Elle pleurait, elle sanglotait tout son saoul, comme pour soulager sa tension nerveuse. Mais elle se reprit vite, et frottant son visage contre l'épaule de Bolan, elle dit enfin :

— Je savais que vous viendriez. Je passais mon temps à me dire : tiens bon, ma grande, le gentil géant va venir. Ce cinglé, cette ordure ! Il fait des films porno, ici. Il m'a bloquée dans ce truc immonde, et m'a obligée à regarder un échantillonnage de son art. C'est du « Hard Macchab » qu'il fait, Mack. Je vous jure. C'est tellement ignoble…

Elle frissonna.

— Il m'a dit que j'allais être sa prochaine vedette ! Vous imaginez un peu…

— Il faut partir, dit Bolan. Vous avez des vêtements ?

Elle eut un geste vague en direction d'une chaise, derrière l'appareil de projection.

— Où est-il ? murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Je n'en sais trop rien, dit Bolan.

Mais il savait que la crapule finirait bien par apparaître, avant qu'ils aient réussi à s'enfuir. Les cinglés comme Morello n'abandonnaient que quand ils crevaient.

Il trouva les vêtements, et l'aida à s'habiller. Puis il la souleva dans ses bras, et sortit de cet enfer.

— J'ai entendu les explosions, fit-elle, la voix encore un peu haletante. Et je me suis dit que c'était vous, que vous alliez enfin arriver. Dingo-Rello m'a balancé son drap funèbre dessus, et il s'est tiré. Je l'ai entendu courir. Mais vous, vous n'arriviez pas, c'était long, et j'avais peur que vous ne me trouviez pas. Et avec cette cochonnerie de balle dans la bouche, j'arrivais à peine à respirer. Et j'avais peur que mon nez se bloque. Oh, Mack, si vous voyiez ces

films ! C'est immonde. Comment peut-on faire ça à un être humain… Vous ne pouvez pas imaginer…

Oh si, Bolan le pouvait. C'était bien ce qu'il avait vainement essayé de lui faire comprendre, depuis le début.

Pourtant, il se contenta de lui dire :

— Je suis content de vous avoir trouvée.

— Moi aussi. Oh, promettez-moi, jurez-moi de ne plus jamais me laisser repartir.

Mais c'était bien la seule chose qu'il ne pouvait pas lui promettre.

Sur le pont principal, ils passèrent devant une porte fermée. Quelqu'un, à l'intérieur, tambourinait comme un fou. Bolan posa la jeune femme par terre, saisit l'Auto-Mag, et défonça la porte. Les deux minettes, qu'il avait remarquées le matin, s'affalèrent à ses pieds, pleurant, gesticulant et balbutiant en italien n'importe quoi.

Tout devenait évident. C'étaient probablement les deux petites starlettes régulières que Tony utilisait dans ses films. Elles n'étaient encore que des enfants, ou presque. Mais apparemment, Tony l'Ordure n'importait pas seulement des tueurs, de Sicile…

Bolan réussit à cracher quelques ordres en italien. Les mômes, en tout cas, eurent l'air de comprendre. Elles détalèrent, et dans la bonne direction encore…

Bolan suivit, en traînant sa jeune femme par la main. Il lui donna aussi quelques rapides instructions :

— Il faut sortir, et vous diriger vers le bastingage le plus proche. Ne m'attendez pas, ne regardez pas en arrière, et sautez à l'eau.

— Et vous ? souffla-t-elle.

— Si je ne suis pas derrière vous, c'est que je ne viendrai pas, Baby.

— Alors, je vous attends !

— Taisez-vous ! Vous faites ce que je vous dis.

Il s'était retourné, son gros Automag à la main, et la tira violemment.

— Vous avez compris : vous sautez à l'eau !

Ils venaient de déboucher sur la plateforme réservée aux officiers. Deux grosses écoutilles recouvraient la majeure partie du pont jusqu'à la poupe du navire où une autre petite superstructure abritait le gouvernail. Les écoutilles s'élevaient à plusieurs mètres au-dessus

du pont, si bien que, hormis la présence d'un énorme winch, la plateforme était relativement dégagée.

Au-dessus et derrière eux, toutes les superstructures étaient en feu. Au loin, quelques vedettes de Garde-Côtes arrivaient pleins gaz, et de nombreux bateaux de plaisance sortaient du port pour venir voir le désastre de près.

Bolan avançait derrière la fille, l'œil aux aguets. Ils avaient presque atteint le bastingage lorsque, du haut du cockpit du gouvernail, quelqu'un commença à tirer sur les truands en déroute – qui, à leur tour, ne tardèrent pas à riposter. Bolan dégaina son gros canon, et déchargea au hasard huit belles balles bien fumantes, de quoi remettre certains esprits en place, et donner le temps à la fille d'atteindre le bastingage. Elle s'y arrêta net, pourtant, et s'accroupit, lançant à Bolan un regard meurtrier. Il avait toujours son arme à la main, et avait déjà remplacé le chargeur vide par un neuf.

— Allez-y, bon Dieu ! Sautez ! hurla-t-il.

— Pas sans vous, cria-t-elle.

C'est à cet instant précis que Bolan repéra Tony l'Ordure. Ou plutôt, Tony l'Ordure se fit repérer, à sa façon à lui, dingue et inimitable. Le cinglé venait de surgir juste derrière le cockpit du gouvernail, son gros Thompson à la main, et il assaisonnait gaillardement ses propres troupes !

— *Malacarni,* mon cul ! braillait-il. Vous valez guère mieux qu'un régiment de vieilles bonnes femmes !

C'était un mot bien démodé pour une canaille pareille. Décidément, Freddy avait raison, l'Ordure avait complètement perdu les pédales.

Bolan leva son Automag, et appuya juste un petit coup. Le bruit assourdissant de la déflagration se mêla au staccato guttural de l'arme du cinglé, et finit tout de même par la faire taire.

Un grand trou écarlate venait d'apparaître juste à l'endroit où, quelques instants plus tôt, pointait le nez affreux de Tony l'Ordure. Le projectile énorme avait écrabouillé son point d'impact, faisant gicler du sang et des débris de chair tout autour. Puis il avait poursuivi sa voie, toujours plus large, à travers le cerveau qui, de toute façon, n'avait jamais fonctionné bien normalement, et il était ensuite ressorti à l'arrière du crâne, comme s'il avait refusé de se laisser coincer dans cette boîte à folie.

Tony l'Ordure était mort, son Thompson à la main.

Et Mack Bolan n'avait plus rien à faire avec ces *malacarni*. Il saisit la jeune femme à bras-le-corps, et la fit basculer par-dessus bord. Et le cœur léger, il sauta, lui aussi.

En tout cas, maintenant, Tony l'Ordure ne perdrait plus jamais les pédales…

CHAPITRE XIX

Des bateaux de plaisanciers avaient récupéré les survivants, et les marins-pompiers s'occupaient de maîtriser l'incendie. Non loin du *Christina,* la vedette des Garde-Côtes dirigeait les opérations. Ben Logan, le capitaine, en uniforme kaki, un colt .45 à la taille était accoudé au bastingage de la vedette et conversait tranquillement avec Mack Bolan qui avait accroché un petit zodiac à son bord.

— Je ne suis pas surpris de vous trouver ici, Sergent, fit-il, avec un sourire chaleureux.

— Moi non plus, répondit Bolan en s'essuyant le visage. Je suis heureux de vous voir en uniforme, ajouta-t-il.

— Je voulais… enfin, je voulais que vous sachiez que je venais arraisonner ce fer à repasser, quand je l'ai vu qui brûlait. Et puis… avec ma femme, le problème est résolu… Vous aviez raison, c'est une sacrée lutteuse !

Bolan eut un sourire fatigué, puis il dit :

— Tony l'Ordure n'est plus. Vous trouverez son cadavre près du cockpit arrière. J'ignore où il planque son blé, mais si j'étais vous, je rendrais un fier service aux honnêtes gens de cette ville. Je viderais ce rafiot pourri, et je ferais un grand feu de joie avec toutes les saloperies qu'il contient.

Logan sourit.

— Voilà une réaction qui témoigne d'un excellent sens civique ! Ecoutez, je ne peux pas vous remercier. Il n'existe pas de mots assez forts. Mais, à votre place… enfin… je crois que j'aimerais savoir que la police passe la ville au peigne fin, et établit des barrages routiers, pour essayer de pincer un certain fugitif. Alors, si j'étais vous, j'éviterais les Nationales.

— Merci mille fois, dit Bolan.

— Vous avez lu John Donne ? fit Logan avec un large sourire.

— Bien sûr. « L'homme n'est pas une île ».

— Mais l'homme n'est pas un continent non plus, Sergent. Il n'en est qu'une toute petite parcelle. Ne l'oubliez pas. Il faut parfois savoir baisser la tête.

— Il faut aussi savoir la garder haute, répliqua Bolan en le regardant droit dans les yeux. Soyons sérieux, Capitaine. Réglez cette affaire vous-même. N'en référez pas à vos supérieurs. Ils vous liquideraient !

— Vous êtes un homme remarquable. Comment vous êtes-vous…

Il se reprit et changea d'avis.

— Continuez, fit-il.

Bolan sourit, et jeta un coup d'œil à la jeune femme épuisée, à côté de lui.

— Quoi d'autre ? fit-il.

*

* *

— Bien sûr que je suis toujours là, fit Bolan à Léo Turrin. Qu'est-ce qui a pu te faire penser que j'étais mort ?

— Bof… je ne sais pas. Peut-être notre dernière conversation téléphonique. On aurait dit que tu dictais tes dernières volontés.

— Bon… Ecoute, ici, ça va pour le moment. Mais je vais peut-être avoir un peu de mal à sortir de la ville. Si ça se trouve, je vais attendre… juste quelques jours… que les choses se calment.

— Avec ton chat sauvage, pas vrai ? Rien que toi, elle, et… ce que tu vas apprendre sur elle.

Bolan prit soudain une voix grave.

— OK, vas-y. Mais d'abord, Hal a-t-il vu le dossier que je lui ai fait parvenir ?

— Ouais. Et la môme ? Elle est avec toi ?

— Elle est couchée. Où voudrais-tu qu'elle soit ? Elle en a vu de toutes les couleurs, depuis la nuit dernière. Il y a pas mal de types qui n'auraient pas résisté. Et je te le répète, mon instinct est pour elle. Or, tu sais que je me fie toujours à lui. Maintenant, vas-y.

Le petit fédé soupira.

— J'ignore ce qu'elle est réellement, Sergent. Mais, par contre, son grand-père n'a plus de secret pour moi.

— Tes sûr de ce que tu sais ?

— Je ne pourrais rien soutenir devant un tribunal, si c'est ça que tu veux dire. Mais je sais que j'ai raison. C'est lui, ton politicard dodu, mon vieux. Et je peux même te donner le nom de ses acolytes. Un certain Eugène Scofflan, de la Cleveland Coopérative Consumers Inc. Et un certain Michel D. O'Shea, directeur de la Lake Trade Enterprise, un consortium qui contrôle une douzaine de grosses

affaires. Et puis tu as également Aubrey Hirschbaum. S'il faut que je t'explique qui il est, c'est que tu n'as pas lu le magazine *Fortune,* et que tu ne consultes pas souvent le *Wall Street Journal*.

— Tu dis que Hirschbaum est dans l'histoire ?

— Ouais. Mouillé jusqu'au cou. Il marche main dans la main avec les syndicats de l'Ouest – c'est à dire la Mafia juive. En plus, on a branché une écoute sur son téléphone, et on a surpris, il y a quelque temps, des conversations passionnantes avec ton pote Tony l'Ordure.

— Ah ? A ce propos, Morello est mort.

— Tu dis ?

— Oui. Explique-moi maintenant le rapport entre Paceman et ces types.

— Scofflan l'a parrainé pendant des années. Il lui a servi de banquier et l'a maintenu en place. Inversement, la fortune personnelle de Scofflan n'a pas eu à souffrir de cette amitié. Scofflan a un sixième sens étonnant, pour les mouvements de la bourse, depuis que Paceman est à la tête de certaines commissions.

— Et O'Shea ?

— C'est un nouvel arrivant. Il a débarqué de Détroit, il y a deux ans. Il avait emmené son état-major avec lui. Il est apparu juste au bon moment pour profiter de la souplesse des nouvelles réglementations. Lui et Scofflan possèdent un superbe yacht sur lequel on voit assez souvent l'honorable Maître Paceman. Les femmes sont cul et chemise.

— Et Hirschbaum, alors, qu'est-ce qu'il vient faire, là, au milieu ?

— C'est lui qui a mis Paceman en selle, autrefois. C'était encore l'époque où les gangs juifs contrôlaient pratiquement tout l'Etat d'Ohio. Hirschbaum tenait Franklin Adam Paceman. Et ça n'a pas changé depuis.

Bolan eut un profond soupir :

— Dis-moi un peu pourquoi tout ça sort au grand jour juste maintenant, Léo.

— Dis donc, mon vieux, c'est toi qui joues, pas moi. Tas appuyé sur la bonne touche au bon moment. Et je suis désolé si tu n'aimes pas ce qu'il y a dans la marmite, mon ami. C'est toi qu'as soulevé le couvercle.

— Tu veux dire qu'il y a un rapport avec la crise de l'énergie ?

— Tout juste. Je t'ai dit que Paceman était leur politicard dodu. Les trois autres, avec tout leur micmac d'association et d'interdépendances, ont une drôle de mainmise sur tous les stocks énergétiques non seulement de l'Etat d'Ohio, mais aussi de toute la région du Nord-Est. Si tu ajoutes certains des pigeons de ta liste, on peut dire qu'ils détiennent un véritable monopole de l'énergie sous toutes ses formes.

— Et qu'est-ce qu'on en pense, au Pays des Merveilles, Léo ? Ils vont faire quelque chose ?

— On pense ici qu'ils vont commencer par couper le robinet. Ils vont fermer toutes les raffineries, depuis le Michigan jusqu'au Maine et…

— OK, mais explique-moi un peu comment ils vont s'y prendre.

— Ils vont le faire, un point c'est tout. Ils diront qu'il n'y a plus de pétrole, qu'on ne peut plus s'en procurer, n'importe quoi. T'as vu le dernier plan de répartition de l'énergie ? Non. Et pour la bonne raison qu'il n'y en a pas. Dans ce pays, personne ne connaît véritablement la situation en la matière. Les types, au gouvernement, n'ont qu'à dire : les puits sont fermés, ou : les oléoducs sont bloqués, ou encore : désolés, messieurs-dames, on n'a plus de pétrole. Tant pis. Et personne n'est là pour les contredire.

— Ouais, c'est un peu comme ça que je le voyais, fit Bolan. Merci quand même. Je suppose que, à l'échelon inférieur, c'est à peu près le même topo ?

— Exactement. On ferme le robinet. Ils vont faire grimper les prix, mettront des douzaines d'entreprises en faillite, et, après, ils les absorberont. Et ainsi, ils pourraient contrôler toute l'économie de la nation et, par extension, une bonne partie de l'économie du monde libre. Mais maintenant, ils auront un peu moins de latitude.

— Tu crois qu'ils auraient pu y arriver ? demanda Bolan.

— A Washington, on pense que oui. Surtout si l'hiver est rigoureux. C'était le coup de pouce qu'il leur fallait. Et c'était aussi le point faible du gouvernement. L'appareil est trop lourd, trop rigide. Ils ne peuvent pas réagir assez vite. Il leur faut parfois des années de manœuvres politiques. Et, entre temps, nous pouvions prier pour avoir des hivers cléments !

— Mais ces types n'appartiennent pas à la Mafia ?

— Ils n'en sont guère éloignés. Hirschbaum est une ordure aussi authentique que n'importe quel mafiosi. Simplement, il ne porte pas

d’arme.

— C’est Morello qui s’en chargeait pour lui ?

— Exact. C’est bien comme ça que ça fonctionne.

— C’est bon. Lançons une accusation de meurtre contre Paceman, Scofflan, O’Shea et Hirschbaum. Après tout, l’employeur est aussi coupable que l’employé. Tu crois pas ?

Turrin se mit à rire.

— Tu as un sens de l’humour bien spécial.

Bolan éclata de rire aussi.

— Et nous les traînerons devant la Cour suprême, tu veux ?

— Tu seras le juge ?

— Non, moi, je serai la sentence.

— C’est bon. Bonne chance, mon vieux. Vas-y tout doux.

Bolan raccrocha et tourna un regard perplexe vers la chambre à coucher. Tout doux, bien sûr. Et elle, qu’est-ce qu’elle venait faire là-dedans ?

CHAPITRE XX

Elle posa sur lui ses immenses yeux bleus lumineux, en ronronnant de bien-être.

— Oh, formidable, fit-elle. Je rêvais que vous étiez parti, et que j'essayais de vous rattraper avec mon bateau à voile. Mais vous aviez vos bottes de sept lieues, et vous filiez sur le lac Erié. Hum… je suis contente. Enfin, que ce ne soit qu'un rêve.

— Comment ça va ? demanda-t-il gentiment.

— Je me sens bien, maintenant. Merci.

Et elle tapota le lit tout chaud.

— Vous ne vous reposez donc jamais ?

— Pas encore, Suzan, dit-il. Il faut que nous discutions. Je veux que tout soit bien clair entre nous.

Elle ferma les yeux. Une larme minuscule s'échappa, et coula tout le long de sa joue satinée.

— Bon, fit-elle au bout de quelques secondes, allons-y, mettons les choses au clair.

— Cette liste du Bois des Pins…

— Désolée, coupa-t-elle, mais ceci demeure absolument confidentiel.

— Je ne vous demandais rien, répliqua-t-il. Je voulais simplement vous dire que je sais comment vous vous l'êtes procurée. Par votre grand-père, le sénateur Paceman.

Les yeux bleus étincelèrent.

— Vous ne pouvez pas laisser tomber ? marmonna-t-elle.

— Non. Vous m'avez pigeonné. Maintenant, il faut mettre les choses au point, sinon, rien ne sera plus possible entre nous. Je chausserai mes bottes de sept lieues, et je vous dirai adieu.

— Oh, oh, Monsieur le champion de la moralité ! Vous êtes un exemple vivant de conscience virile irréprochable, n'est-ce pas ? Et vous direz à vos gosses de faire comme vous, pas vrai ?

— Il n'y aura pas de gosse, dit-il. Et je suis ce que je suis. Au revoir, Suzan.

Il était déjà à la porte, lorsqu'elle cria :

— Attendez une seconde, bon Dieu ! D'accord, je vous ai pigeonné. Vous êtes content ?

Il se retourna avec un sourire contrit.

— Disons que c'est un commencement.

— Mais, entendons-nous bien, je n'ai toujours pas l'intention de vous donner des têtes à abattre.

— Pas celle de votre grand-père, c'est ça que vous voulez dire ? C'était bien le hic, depuis le début, n'est-ce pas ? Toutes vos simagrées sur la Justice, les Droits de l'Homme, etc. Vous essayiez seulement de couvrir ce vieux dégueulasse.

Elle le regarda comme s'il l'avait giflée. Puis son regard s'adoucit, et elle se perdit dans la contemplation de ses mains.

— OK, fit-elle d'une toute petite voix. Je l'ai peut-être mérité, et lui aussi. Mais je ne vous laisserai pas le tuer.

— Pourquoi êtes-vous si sûre que je veuille l'abattre ? Je n'ai abattu ni Logan, ni Sorenson. C'est un sort que j'ai réservé à Morello et à ses brutes.

Elle le regarda calmement.

— Je travaillais pour lui de temps en temps. Pendant les vacances, au moment des élections. Il était beaucoup plus qu'un grand-père, pour moi. Plutôt un second père. Et puis il était le dernier Paceman. Ma mère était enfant unique, et il en était très triste. Le nom, après lui, s'éteindrait.

— Donc vous travailliez pour lui…

— Oui, des bricoles. Mais encore maintenant, chaque fois que je vais chez lui, je passe dans son bureau, je range ses dossiers, je vide les cendriers, vous voyez le genre.

— Et vous avez toujours été une enfant curieuse, soupira Bolan.

Elle esquissa l'ombre d'un sourire.

— Probablement. Je me rappelle qu'il me grondait, quand j'avais dix ans, parce que je fourrais mon nez partout. Bref, il y a six semaines, j'ai découvert cette fameuse liste. J'en suis restée… sidérée. Parce que, voyez-vous, ce qui est drôle, dans cette histoire, c'est que j'avais véritablement l'intention d'écrire un papier sur toutes ces morts brutales. Et ça m'a sciée, de trouver tous les noms sur la liste. Il fallait donc que j'en aie le cœur net.

— Mais il ne vous est pas venu à l'idée d'aller d'abord faire câlin sur les genoux de Grand-Papa.

— Bien sûr que non ! Franklin Adam Paceman est un monsieur honorable, respectable, et au-delà de tout soupçon !

Elle lui lança un nouveau regard.

— Vous ne le tuerez pas ? Promis ?

— Ça ne serait pas idéal pour consolider notre amitié, fit-il en souriant. Continuez.

— Oh, et puis merde ! Appelons un chat, un chat, pour une fois… Je savais depuis quelque temps… que Grand-Père était…

Elle s'arrêta net et tortilla ses doigts.

— Louche, je crois que c'est le mot, fit sèchement Bolan.

— Bon, mais je préférerais un qualificatif un peu moins rude. Disons qu'il avait l'habitude de l'intrigue politique. Il disait d'ailleurs que la politique est un jeu de hasard, mais qu'il faut faire son hasard soi-même, si l'on veut bien servir la nation.

— Mais vous, vous avez découvert que son zèle était parfois discutable.

— Oh, pas vraiment de quoi en faire un sac, plutôt une sorte de pressentiment, si vous voyez.

Bolan voyait très bien.

— Et puis j'étais un peu étonnée par certaines de ses relations.

— Des types comme Hirschbaum, par exemple.

Elle baissa vivement les yeux.

— Qui est-ce qui a pigeonné l'autre ? aboya-t-elle.

— Mais ce n'est pas Grand-Papa qui vous a expédiée au Bois de Pins, quand même ?

— Evidemment non ! Je vous ai dit que je voulais faire un papier. C'est la vérité. Mais j'ai vite découvert que… c'était une histoire impossible à raconter.

— Et pourquoi avez-vous continué à fouiner ?

— Parce que j'espérais… trouver… enfin, des faits…

— Ouais, vous vouliez couvrir le grand-père. Protéger la bonne réputation du nom. A n'importe quel prix !

— Vous êtes injuste. C'est mon grand-père, quand même ! Quand j'étais petite, il me faisait sauter sur ses genoux, et il me racontait des histoires. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Ecrire mon papier, OK, mais il en serait le seul lecteur. Je voulais qu'il sache que *je savais* !

— Vous vouliez l'abattre ? ou quoi ?

— *Grosso modo,* oui. Je voulais lui faire abandonner la politique.

— Et qu'il rende à César ce qui est à César ?

— Oui.

— Ma pauvre Suzan, vous êtes salement naïve. Ce vieux dégueulasse vous a tout simplement placée sur un gril, et s'apprêtait à vous faire rôtir. Lui, abandonner la politique ! Il n'y a guère que la mort qui pouvait l'y contraindre. Il est vendu corps et âme à l'un des syndicats les plus puissants de tout le pays. Et vous pensez vraiment qu'on l'aurait laissé se retirer ? Ou même qu'il aurait accepté ? Vous êtes…

— Vous avez promis de ne pas le descendre !

— C'est vrai, mais je veux que vous compreniez une bonne fois. Vous pensez que Morello vous a pincée la main dans le sac, et n'en a rien dit à ses associés ? Vous croyez vraiment que Grand-Papa ignorait que vous étiez entre les sales pattes de Morello ?

Elle s'était remise à sangloter, et c'était bon de la voir ainsi.

Elle avait retrouvé sa contenance, et buvait à petites gorgées un bon chocolat chaud, tout en le regardant de ses yeux rouges.

— Je suis navré, dit-il. Il fallait que vous en passiez par là. Et le plus tôt était le mieux. Ces salopards ont décidé de votre sort en haut lieu. Vous aviez mis les pieds dans le plat, avec l'histoire du juge Daly. Et lui représentait un maillon très important dans leur micmac pour assurer leur monopole. Morello n'était pas le cerveau de l'affaire. Il en était seulement les gros bras. Et croyez-moi, ils le tenaient bien ! Dingo-Rello, comme vous l'appelez, n'était pas rompu aux intrigues de couloir. Ce n'était qu'une brute sauvage : cogne et tire-toi, voilà son comportement de base. Sa première réaction a sûrement été de vous faire disparaître, vite fait, bien fait. Je ne dis pas que les Quatre Grands étaient au courant de cette première tentative. Mais la suite, ils ne pouvaient pas l'ignorer. Morello était forcé de les mettre au parfum, ne serait-ce que pour expliquer son échec.

— Oui, je comprends bien, fit-elle larmoyante. Et… je réalise maintenant que Grand-Père et ses amis ont été contactés, avant qu'on me traîne jusqu'à la piscine. Les deux tueurs me détenaient dans la boutique, et ils ont passé quelques coups de fil, trois ou quatre, je crois. Ça m'avait l'air important.

— Et ils n'ont pas essayé de vous soutirer ce que vous saviez, bien entendu.

— Non, comment avez-vous deviné ?

Il lui lança un regard pénétrant.

— Il suffit de vous regarder, adorable tordue !

— Je ne suis pas une tordue. Du reste, je ne connais pas ce mot-là.

— D'accord, je l'ai inventé, mais revenons à nos moutons.

— Bon, la deuxième fois que Morello m'a coincée, je sortais juste d'un bureau, au Terminal Tower. Vos déductions sont justes, du reste. Le bureau appartient à M. Hirschbaum.

— Encore en train de faire patte de velours avec les grands fauves, pas vrai ? Après tout ce que je vous avais dit !

— Mais je suis naïve, vous le savez… Il fallait que j'essaie encore une fois. Je ne suis pas arrivée plus loin que la réception. Ils m'ont fait poireauter dix minutes, puis ils m'ont renvoyée. Et les dragons de Morello m'attendaient dehors.

Bolan eut un profond soupir.

— Cette fois-là, ils savaient donc que Morello me tenait. C'est même eux qui avaient dû le brancher. Et puis il y a eu un dernier contact. Vous vous souvenez, quand je vous ai appelé à bord de la caravane. Avant mon second coup de fil, Morello les a appelés. J'ai compris que c'était eux, parce que le Dingue se mettait littéralement à plat ventre. Il leur a dit qu'il vous tenait, et il rigolait quand il leur a raconté le guet-apens qu'il vous avait tendu. La conversation était très joviale, et ils voulaient que Morello assiste à leur réunion prévue pour le soir. Mais lui n'en avait pas très envie. Il leur a dit que tout marchait sur des roulettes. Ils ont parlé du juge Daly, disant qu'ils allaient probablement le remplacer. Puis Morello leur a expliqué qu'il était crevé, qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis deux jours, que, en plus, son bateau avait des ennuis, et qu'il devait l'envoyer en cale sèche pour le faire réparer. Il désirait y aller aussi, et en profiter pour débrancher et se reposer un peu. Il me regardait en rigolant, pendant qu'il expliquait tout ça. Il y avait plein de sous-entendus vicelards, et je savais bien que c'était de moi qu'ils parlaient. Mais Grand-Père ne pouvait pas savoir ce que ce maniaque avait dans l'idée. Ce n'est pas pensable !

— Vous avez probablement raison, répondit Bolan. Grand-Papa ne savait sûrement rien de tout ça. De toute façon, efforçons-nous de le croire.

— Oh oui, ce serait trop intolérable.

Le plus naturellement du monde, il lui demanda :

— Où devait-elle avoir lieu, cette réunion ?

— Ça, je ne l'ai pas compris, mais je sais qu'elle était prévue pour dix heures, ce soir.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je suppose que je devrais essayer d'attraper le train en marche, vous ne croyez pas ?

Elle ferma les yeux à nouveau, et dit dans un souffle :

— Mack, vous m'avez dit… vous avez promis…

— Du calme, fit-il. Je suis en train de jouer votre jeu. Vous avez bien dit l'immeuble du Terminal Tower ?

— Je ne sais pas. Dites-moi, vous allez seulement le tabasser ?

— Je ne suis pas son juge, Suzan. Je lui laisse ce rôle. Maintenant, il faut que j'y aille. Il est déjà dix heures passées. Je vous réveillerai en rentrant, ajouta-t-il avec un sourire triste. Nous ferons une petite trêve, quand vos coups seront moins douloureux.

— Il n'y aura plus de trêve possible, s'il y a du sang répandu entre nous, Mack, fit-elle d'une voix très calme. Il faut que vous le compreniez.

Il avait fort bien saisi.

— A tout à l'heure, fit-il, et il sortit.

Bolan prit un taxi jusqu'au Yacht Club de Edgewater Park, pour y récupérer sa caravane.

Il se changea, mit un costume sombre très classique, et chercha dans un dossier les pièces d'identité qu'il voulait. Puis il glissa la Beretta sous sa veste.

Il était dix heures trente, lorsque la caravane de guerre arriva au centre de Cleveland.

Des cars de police patrouillaient toutes les rues, et le scanner radio détectait une activité intense sur les ondes de fréquence officielle. Les rues, pourtant, étaient relativement calmes. Bolan gara la caravane sur le parking d'un centre commercial et continua à pied.

C'était une nuit superbe, avec un ciel très clair, criblé d'étoiles. Et Bolan, en cet instant, se sentait infiniment détaché, infiniment loin de…

Eh oui, de Suzan. Les trêves sanglantes n'étaient pas faciles à respecter.

Il s'arrêta auprès de l'huissier, dans le hall, et produisit sa carte d'agent fédéral. Puis il lui dit :

— Inutile de m'annoncer. Une fois là-haut, si je découvre que je suis attendu, je redescends aussi sec, avec suffisamment de charges pour vous faire passer le restant de votre vie à croupir dans votre sale trou.

Le type pâlit et assura l'agent fédéral qu'il n'annoncerait personne.

Bolan prit l'ascenseur jusqu'au trente-sixième étage, et trouva facilement ce qu'il cherchait : la porte avait une inscription en lettres dorées :

SOCIETE DES PIPELINES DE CLEVELAND

Bien trouvé, comme intitulé.

Le hall était brillamment éclairé. Un type en costume à carreaux froissé, était avachi sur un siège, et lisait un numéro de *Playboy*.

— Où sont-ils ? lui demanda Bolan.

— Qui êtes-vous ? rétorqua le gars.

Bolan sortit sa carte d'agent fédéral de la main gauche et, comme le gars se penchait pour vérifier, il lui asséna un coup violent sur la nuque du tranchant de la main droite. Le type s'effondra sur son siège avec un grognement. Bolan fouilla son portefeuille. C'était un privé. Bien sûr. Ces gens-là faisaient bien les choses…

Bolan trouva les Quatre Grands dans un immense bureau qui ressemblait à une salle de conseil d'administration. La pièce était entièrement lambrissée d'acajou, avec, au milieu, une table ovale rutilante, entourée de fauteuils confortables recouverts de velours grenat. Et, bien sûr, l'indispensable bar portatif, avec de la vodka Eristoff et tous les jus de fruits de la terre. Et puis quatre « messieurs », fort surpris, et dévisageant avec réprobation cet intrus non annoncé.

Bolan ne les avait jamais vus, mais il identifia chacun sur-le-champ.

D'abord le politicien à cheveux blancs, d'une élégance discrète mais sophistiquée, tiré à quatre épingles, qui avait bâti sa vie sur la combine, et dissimulé son âme pourrie derrière une fabuleuse façade en carton-pâte. Paceman.

Ensuite, le cadre supérieur d'allure un peu boy-scout, avec un regard mi-malicieux, mi-fripouillard : un vrai primitif, avec l'aisance d'un homme moderne, et l'appétit d'un cannibale. O'Shea.

Puis le numéro deux hiérarchique : un doux mélange d'avocaillon véreux et de millionnaire parvenu. Et un regard chassieux de crapule qui vous ferait l'article pour une bagnole sans moteur, en vous garantissant la plus entière satisfaction sur tout le reste. Scofflan.

Et enfin, *Numéro Uno,* sympathique président d'une bonne douzaine de sociétés fictives, avec des comptes en banque bien bourrés dans d'innombrables pays étrangers. Pas un Israélite, non, un sale youpin, de ceux qui font la réputation lamentable d'une race pourtant exceptionnelle, un de ces individus pour qui Dieu n'est qu'un veau d'or, et dont la seule éthique est d'acquérir ce veau et l'or qu'il représente par les moyens les plus expéditifs.

Hirschbaum, bien sûr.

Le président de la séance se dressa et cracha le bout mâchouillé de son cigare avant de demander des éclaircissements sur cette intrusion inopportune. Les autres étaient tendus sur leurs sièges, serrant nerveusement leurs verres de vodka Eristoff-orange.

Bolan jeta une médaille de tireur d'élite en plein centre de la table.

— De la part de Suzan, avec toute son affection, fit-il froidement.

Paceman sursauta, et ses yeux trahirent l'ignominieuse vérité.

O'Shea et Scofflan prirent simplement un air surpris.

Et le président essaya de noyer le poisson.

— Dieu merci, elle est saine et sauve, s'exclama-t-il avec jovialité. Vous êtes probablement le jeune homme qui a tant fait parler de lui, aujourd'hui. Je ne peux pas vous dire que je sois pour, mais…

Il se mit à rire gaiement, en regardant le « jeune homme » avec des yeux pleins d'une bienveillante tolérance.

— Vous obtenez des résultats, n'est-ce pas ?

— Généralement, oui, répliqua Bolan.

Et il sortit son Beretta, et expédia une 9 mm pleine de résultats au beau milieu de ce visage affectueusement tolérant.

O'Shea se rejeta en arrière, en réflexe stupide, et ses yeux prirent une expression malicieuse puis fripouillarde et enfin celle d'un enfant terrifié. La deuxième balle le gratifia d'un troisième œil doté d'un regard de mort, celui-là.

Scofflan essaya de fuir, tandis que le politicien distingué ne bronchait pas, attendant la sentence ultime. Ils prirent l'un et l'autre la troisième et la quatrième balles, sans distinction hiérarchique.

Un dossier bleu rempli de paperasses administratives tenait encore entre les mains du président défunt. Il portait l'inscription : PIPELINES DE CLEVELAND. Bolan récupéra sa médaille de tireur d'élite, et la plaça sur le dossier éclaboussé de sang.

Oui, l'endroit était beaucoup mieux choisi.

En sortant de l'immeuble Terminal Tower, Bolan croisa une jeune femme dans tous ses états.

— Suzan ! s'exclama-t-il. Quelle honte ! Vous ne m'avez pas fait confiance.

Une lueur d'espoir brilla dans ses yeux, et elle tenta de se justifier :

— Un jour, je me souviens, vous m'avez dit qu'une planque n'est sûre qu'une seule et unique fois. Alors j'avais peur que vous ne reveniez pas. Je... Je savais...

— Ça va, maintenant, dit-il.

— Il était là ? Vous lui avez parlé ?

Bolan hocha la tête.

— Il s'est déclaré coupable, Suzan.

— Parlez clairement, bon Dieu !

— C'est vrai. Excusez-moi. Je lui ai expédié une balle dans la tête.

— Salaud ! Vous *m'aviez promis !*

— Je vous ai dit que je jouais votre jeu, ma jolie. Vous m'avez blousé; c'était mon tour. Mais rien n'est de votre faute. J'en ai pris l'entière responsabilité, et sans remords, croyez-moi. Il ne l'avait pas volé.

— Et les autres alors ! Ma mère, ma grand-mère. Mais enfin, c'est moi qui suis responsable de ce qu'elles vont endurer.

— Non, ce n'est pas vous, dit Bolan d'une voix lasse. Ni moi non plus, d'ailleurs. C'est lui, et lui uniquement. Toutes ces années de mensonges, de mascarade, et pour cacher quoi ? Un monceau de vermine grouillante !

— Seigneur ! s'écria-t-elle.

— Je suppose que c'est un adieu, fit-il tristement.

— Oui, je crois aussi.

Il s'éloigna doucement.

— Mack ! hurla-t-elle, je vais l'écrire, ce papier !

— Tant mieux, mais faites attention aux citations.

Elle eut un pâle sourire.

— Brave vieux géant. Pauvre géant fatigué. Gaffe à vos bottes de sept lieues, hein ?

Il lui rendit son sourire, essayant d'y mettre tout ce qu'il ressentait, puis il s'en alla sans se retourner.

« L'homme n'est pas une île » – ni même un continent. Et Bolan, en cet instant, ne se sentait plus rien du tout.

Il savait seulement qu'il allait retrouver la demeure la plus solitaire du monde.

Mais au moins, ce ne serait pas la plus froide. Les pipelines de Cleveland ne seraient pas bloqués, cet hiver.

Du moins, il fallait l'espérer.

ÉPILOGUE

De notre correspondant spécial : Cleveland : L'hiver sera-t-il rude ?

Tout a commencé avec une histoire impossible à raconter. Pourtant, si je l'écris, ce soir, c'est en espérant que demain, le monde entier la lira. Ce n'est pas tant l'histoire d'individus corrompus, pervers et avides, que celle de la gentillesse d'un homme, du don incroyable qu'il fait de sa personne, pour sauver les merveilles de notre civilisation, quels que soient les outils qu'il emploie, quels que soient les moyens qu'il utilise.

C'est un monde de sauvages, disait cet homme, et les humbles seront déshérités, tant que régneront les sauvages. L'homme qui parlait ainsi s'appelle Mack Bolan, un fabuleux géant qui renverse les montagnes, et pourrait faire sa loi. Mais il a choisi de servir les humbles.

J'aime cet homme. Je veux que le monde entier le sache, et un jour, j'espère être à nouveau entre ses bras, comme j'ai eu le bonheur et l'honneur d'y être, il y a quelques heures à peine. Mais je ne voudrais pas que ceci vienne ternir l'histoire que je vais raconter – car, comme vous allez le voir, les relations humaines sont toujours à double tranchant et ce même homme, avec une froide préméditation, a tué mon grand-père, ce soir-même.

« Je lui ai expédié une balle dans la tête », a dit Mack Bolan, et il parlait comme s'il lui avait conféré ainsi, une sorte de distinction honorifique.

C'est peut-être ce qu'il a fait. Le lecteur en décidera. L'histoire commence dans le bureau de mon grand-père, par un après-midi humide et glacé. Mon grand-père se nomme, ou plutôt se nommait, Franklin Adams Paceman. Un nom fier, n'est-ce pas ? Et bien, non. Mon grand-père n'était qu'une coquille pourrie, abritant un monceau de vermine grouillante…

---

[i] Washington